



**Le comportement du personnage  
central de Jacques dans le roman  
Jacques Le fataliste de Denis Diderot.**

**Presenté par :**

**Barakat Omar Barakat**

**Sous la direction :**

**Dr. Ali Mohamed Chouehdi**

**Mémoire présente en vue de l'obtention**

**du master**

**Université de Benghazi**

**Faculté des lettres**

**April 2017**

كلية الآداب



جامعة بنغازي



الدراسات العليا

قسم اللغة الفرنسية

*Le Comportement de Personnage de Jacques Le Fataliste dans  
Le Roman de Jacques Le Fataliste de Diderot*

قدمت هذه الرسالة استكمالاً لمتطلبات درجة التخصّص العالي " الماجستير "

في اللغة الفرنسية بكلية الآداب

إعداد الطالب

بركات عمر بركات

لجنة المناقشة :

التوقيع	الصفة	الاسم
	مشرفاً	أ. د. علي محمد علي الشويهيدي
	متحناً داخلياً	أ.د. نعيمة علي الكاديكي
	متحناً خارجياً	د. عادل محمد اعنيبه

يعتمد

د. محمود محمد المهدي

وكيل كلية الآداب

تاريخ المناقشة 2017.04.16 م

## Remerciements

Tout d'abord, je voudrais bien remercier ma famille pour son soutien et ses encouragements. Grace à sa patience, j'ai pu consacrer tous mes efforts aux études.

Ainsi, je tiens tout particulièrement à remercier du fond du cœur Monsieur le professeur Ali Choueihdi qui m'a dirigé vers le bon chemin, m'a prodigué des conseils très précieux, et m'a aidé à résoudre tous les problèmes posés lors de la rédaction de ce mémoire.

## Tables des matières

Page de signatures.....	II
Remerciements .....	III
Tables des matieres.....	IV
Conclusion.....	VI
Introduction .....	1
Chapitre premier	
La littérature du XVIIIe siècle.....	4
Les courants littéraires .....	9
Les écrivains les plus représentatifs.....	12
Chapitre II	
Les modes narratifs.....	18
Chapitre III	
La biobibliographie de l'écrivain .....	25
Résumé du roman.....	28
Chapitre IV	
L'héritage philosophique.....	35
Chapitre V	
La certitude et la vraisemblance.....	53
Chapitre VI	
La notion de la religion et la réflexion sur le terrain social.....	79

Chapitre VII	
L'inversion de l'ordre des priorités.....	99
Bibliographie .....	125
Conclusion en arab.....	

## CONCLUSION

Tout d'abord, Denis Diderot et dans son roman Jacques le fataliste tente de Réinventer sur des voies résumant nouvelles : dans sa forme qui devient Ouverte et multiple; dans son désir, ensuite, d'établir une correspondance entre la forme et le fond; dans sa volonté, enfin, de soumettre son œuvre au Principe général de la mobilité.

Aussi, il préfère les instantanés, et ce goût de la mobilité, de la diversité se trouve la structure même du livre.

Nous pouvons remarquer que l'imagination visuelle de Diderot l'engage souvent à montrer au peintre ce qu'il aurait dû faire.

D'ailleurs, la publication qui constitue la correspondance littéraire dans plusieurs contes était le type aimable chez Diderot, sinon, il consumait ses forces dans un travail accablant et ingrat, mais toujours persuadé que la lutte qu'il menait était capital.

En outre, Jacques le fataliste n'est pas un roman dans la mesure où il parodie les techniques les plus courantes du roman et où enfin, il brise une certaine illusion romanesque.

Jacques le fataliste cherche à démystifier le roman à la mode en son temps Roman d'amour, ce qui justifie la conclusion tendre; un roman érotique et Paillard, c'est un roman de chevalerie, d'aventure, en masquant le fiction derrière l'affirmation de vérité et en faisant le parti du réalisme.

Dans Jacques le fataliste, nous trouvons que les phrases semblent couler d'elle-même. Rien n'est pourtant plus difficile que donner

l'apparence de naturel.

Au fait de la dimension musicale, le récit s'enrichit d'un nombre important de Scènes figurées. Ainsi, ce roman porte les marques de l'intérêt de Diderot pour le théâtre ; par sa forme, moins narrative que dialoguée; par le jeu des didascalies, qui remplacent le plus souvent, par l'importance accordée aux pantomimes.

Nous disons aussi que Jacques le fataliste rappelle en réalité les satires de l'antiquité, sorte de feux d'artifices multicolores, où une forme laisse place à une autre, dans ce qui peut apparaître aux yeux de certains comme le plus grand désordre; c'est même là le plus bel effet de composition pour le poète. C'est une œuvre moderne dans laquelle le dialogue est privilégié dans le but de permettre aux points de vue de rencontrer et qui pose des questions philosophiques.

C'est un roman de totalité, c'est une réflexion sur l'écriture et sur la lecture, l'auteur sont d'ailleurs des personnages à part entière et par conséquent des sujets d'étude.

C'est une parodie romanesque où nous pouvons voir que l'auteur ne se limite pas à constater les principes généraux du roman. Il met ironiquement en évidence des types d'écritures, des formes particulières du roman, pour mieux les caricaturer.

D'une part, le style littéraire choisis par l'auteur lui permet d'intégrer naturellement dans le récit ses idées sur le fatalisme notamment.

L'ouvrage véhicule une vision nouvelle de la société, particulièrement perceptible dans les relations entre Jacques et son maître. Il faut noter que la diversité des tons dans Jacques le fataliste dépasse la seule

variété des divers types de contes.

Enfin, Jacques le fataliste est une transposition en mots des émotions que nous font ressentir d'autres d'art et notamment la peinture.

## Introduction

D'abord, Jacques le Fataliste est un roman satirique et philosophique qui soulève plusieurs questions fondamentales:

En effet, si le fatalisme existe, donc, que devient la liberté? Comment apprécier ou juger les actions des hommes? S'agit-il de fatalisme ou de déterminisme?

A l'image de Diderot qui raconte le voyage de Jacques et de son maître, chacun d'eux se raconte l'histoire de leur connaissance.

D'une part c'est un roman de double dialogue, entre Jacques et son maître, et d'autre part le narrateur et le lecteur.

D'ailleurs, nous soulignons que Jacques le fataliste est à la fois un roman d'amour, de paradoxe par excellence, et ce que nous pouvons voir clairement dans le comportement du personnage de Jacques qui sera l'axe principal de notre étude dans ce mémoire.

Notre travail sera divisé en sept chapitres où nous essaierons de démontrer dans le premier chapitre, les transformations qui se passaient au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les domaines économique, social, scientifique et mental.

Et aussi, nous montrerons les courants littéraires principaux qui prédominaient dans ce siècle, et influençaient cette période, en révélant les écrivains les plus représentatifs qui ont participé à l'enrichissement la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle avec leurs œuvres majeures.

Pour le deuxième chapitre, notre étude consistera à montrer les attitudes de

l'auteur dans le roman, et ses rapports avec l'autre personnage. Ainsi, nous essaierons d'analyser les positions du narrateur et du lecteur.

Dans le troisième chapitre, nous nous intéresserons à étudier la vie de Diderot, en montrant le style de son écriture, et ses œuvres majeures, qui ont exercé une influence des plus importantes à nos jours, ainsi qu'une synthèse des événements qui se passaient dans le roman.

Dans le quatrième chapitre, nous essaierons d'analyser le comportement de Jacques, en montrant sa réaction, ses opinions, et ce qu'il fait et pense, en tant que fataliste et que déterministe. Ainsi, sa vision pour la notion de la liberté occupera une partie dans notre étude. D'une part, nous tenterons d'éclairer les dimensions métaphoriques introduisant à l'intrigue du texte.

Pour le cinquième chapitre, nous procéderons à analyser la contradiction dans le comportement du personnage de Jacques, en répondant aux questions qui appartiennent au destin de l'homme, et aussi nous essaierons d'éclaircir la problématique pour sa vision de la notion du mal et du bien.

Le sixième chapitre consistera à préciser le but de raconter l'histoire d'amour de Jacques, et sa croyance en Dieu.

D'autre côté, nous tenterons d'analyser le symbole de la gourde qui est donné au personnage de Jacques. Ainsi, la discontinuité du grand rouleau, et le rôle que joue la réflexion sur le terrain social à l'intrigue du texte occupera une partie dans notre étude.

Pour le septième chapitre, nous essaierons de montrer le but réel du voyage du maître de Jacques; d'ailleurs, nous essaierons de mettre en évidence la valeur du monde physique et moral chez Jacques.

Nous essaierons d'une part, à explorer la nécessité de l'homme, et la volonté de Dieu. D'autre part, à montrer comment l'auteur n'a pas donné un dénouement précis pour la fin, et l'a laissé ouvert en donnant trois fins possibles.

## Chapitre premier

### La littérature du XVIIIe siècle

Le XVIIIe siècle est marqué par le rationalisme philosophique et l'exaltation des sciences, et marqué par une production littéraire accrue entraînant de nombreuses œuvres littéraires. Ainsi nous voyons que ce siècle est désigné par la critique de l'ordre social, et de la hiérarchie religieuse, principaux éléments de l'idéologie politique, et aussi, par le combat pour la liberté, l'égalité et l'altérité. Mais, nous trouvons que Sylviane Albertain a une autre opinion ou elle dit « le 18<sup>e</sup> siècle est marqué par deux phénomènes éditoriaux : accroissement de la catégorie "Belles – Lettres" par rapport à celle de ouvrages de théologie de la religion »(1).

D'une part, le XVIIIe siècle a introduit des notions comme l'exotisme, le bon sauvage, et encore le libertinage, la passion et l'amour dans ses textes.

Ce siècle a abordé des thèmes tels que les droits de l'homme, la civilisation, l'éveil de la sensibilité personnelle, et le sentiment de la nature.

Le XVIII e siècle a attesté un grand développement au fait de l'éducation, et des sciences ou nous pouvons voir que les mentalités ont commencé à évoluer. (Newton, Watt, Volfa, Leibniz, Buffen, Lavoisier, Monge). Les pensées et les visions de ces hommes ont participé à enrichir, fleurir et développer les

---

(1) In. [www.lettres.ac-amiens.fr](http://www.lettres.ac-amiens.fr), Sylviane Albertain – Coppola, Conférence, *Jacques le fataliste de Diderot*, prononcée au CRDP, d'Amiens, le 11 janvier.2006, P.1.

mentalités de gens en avançant leurs vie. Nous pouvons souligner que la littérature française du XVIIIe siècle est considérée comme des transformations économiques, sociales, intellectuelles, et politiques. Comme dit Henri Sée « enfin, un caractère permanent de l'histoire économique et sociale de la France se manifeste dans toute sa force au XVIIIe siècle »(1). Nous trouvons que la littérature française est influencée par les œuvres étrangères, en particulier l'influence anglaise avec ses avancées démocratiques, et aussi, la création romanesque ou poétique que découvrent beaucoup d'écrivains qui séjournèrent en Angleterre.

Il ne faut pas oublier l'influence allemande qui était importante, et qui a participé à nourrir le changement préromantique des sensibilités, surtout dans le domaine du fantastique, et du sentiment national qui a fleuri au siècle suivant.

D'ailleurs, la société française a connu un changement au fait de la démographie, et encore, l'activité d'une bourgeoisie d'affaires et d'entreprises était liée au progrès technologique, d'une part, les écrivains se racontent, ainsi les cafés et les académies ont pris leur part de ce développement dans toute les sciences.

---

(1) In, [www.herodote.net](http://www.herodote.net), Henri Sée **la France économique et sociale au XVIIIe siècle**, Collection Armand Colin, section d'histoire et sciences économique, librairie Armand Colin, Paris, première édition, 1925, P.6.

Henri Sée disait encore : « dans la France du XVIIIe siècle, les classes sociales, au sens où nous les entendons aujourd'hui, ne se manifestent pour un observateur attentif aux réalités de la vie économique »(1).

Ainsi, nous voyons que le XVIIIe siècle est nommé le siècle des lumières basé sur les découvertes scientifiques pour développer la pensée critique, et pour la lutte contre toutes formes de préjugés.

Et encore, les lumières revendiquaient un contrat social comme fondement de l'autorité politique, et une organisation plus démocratique des pouvoirs dans une monarchie constitutionnelle, en même temps, ils pensent se séparer des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Comme nous voyons Sylviane Albertan disait à ce propos : «Les lumières envahissent le champ romanesque au XVIIIe siècle »(2).

Nous ajoutons aussi que le siècle des lumières est basé sur le goût pour le début d'idées, l'esprit critique, le relativisme, le matérialisme athée ou le déisme, ainsi, la littérature d'idées est illustrée par Montesquieu (Lettres persanes, 1721), Voltaire (romans philosophiques comme Zadig, 1747 ou Candide, 1759), Diderot ou Rousseau, Prévost, Bernardin de Saint-Pierre, Laclos ou Sade, Marivaux, Beaumarchais et Montesquieu, ces écrivains défendaient la liberté de conscience, et mettent en cause le rôle des institutions religieuses dans la société.

---

(1) *Ibid*, P.4.

(2) *Sylviane Albertan – Coppola, op.cit., P.5.*

Ils combattent pour que la société soit fondée sur les talents, et sur le mérite qui s'oppose à une société de classe, introduisant les valeurs de la liberté, et de l'égalité qu'affirme la république à la fin du siècle.

L'un des textes fondateurs qui a influencé cette période, c'est « de dictionnaire historique et critique » de Pierre Bayle (1647-1707). Cette œuvre est considérée comme une motivation à la tolérance, et à la lutte contre les superstitions.

Ainsi, l'encyclopédie de Diderot (1713-1784), et d'Alembert (1717—1783) a pris son tour pour la lutte contre l'obscurantisme, le dogmatisme, le fatalisme et le despotisme.

Et comme nous voyons Daniel Mornet dit « ainsi, malgré l'encyclopédie, la philosophie et les révolutions de la pensée", l'esprit classique, ou du moins un certain esprit classique subsiste à travers tout le siècle »(1).

D'ailleurs, le mot " déterminisme " n'apparaît qu'en 1827, et le fatalisme remonte au XVI e siècle, repris vers 1770.

Sylviane Albertain décrit le XVIIIe siècle Français comme un siècle qui « a une vision déformée de Spinoza car ce philosophe est connu uniquement par le dictionnaire de Bayle »(2).

---

(1) In, [www.classique.uqac.ca](http://www.classique.uqac.ca), Daniel Mornet, **la pensée française au XVIIIe siècle (1878-1954)**, collection A. Colin, numéro 81, de la librairie Armand Colin, Paris, 1926, P.19.

(2) Sylviane Albertain-Coppola, *op.cit*, P.20.

## **Les genres littéraires:**

**a) Le théâtre :** Le théâtre du XVIIIe siècle est marqué aussi par des genres nouveaux qui sont considérés jusqu'aujourd'hui comme mineurs.

D'une part, l'influence des grands dramaturges du siècle de Louis XIV a persisté sur la scène de la comédie française. Et aussi, les tragédies de Voltaire qui ont réussi d'introduire des sujets modernes en gardant la structure classique et l'alexandrin, par rapport à ses œuvres Zair (1732), Mahomet (1741) qui ont obtenu des grands succès. Ainsi, Marivaux et ses comédies ont associé la finesse de l'analyse du sentiment amoureux, et la subtilité verbale du marivaudage aux problèmes de la société. Les fausses confidences (1737), le jeu de l'amour et hasard (1730), sont considérés des œuvres majeures.

## **b) La poésie:**

la poésie du XVIIIe siècle est riche d'œuvres majeures qui ont obtenu un grand succès. Elle enrichit la littérature Française avec des œuvres qui expriment les sensibilités de toutes leurs formes dans une langue qui

devient la langue de la culture de toute l'Europe. Comme Voltaire dans son poème sur le désastre de Lisbonne ou dans le mondain, Et aussi, Nicolas Gilbert (1750-1780), Ode imitée de Psaumes, dite Adieux à la vie (1780).

Jean Jacques Franc de Pompignan (1709-1784)

**c) Le roman:** nous pouvons dire que le roman du XVIIIe siècle est très riche en exploitant toutes les possibilités romanesques questionnement du narrateur, l'éclatement du récit, l'analyse psychologique, imagination et confidence, et aussi, l'apprentissage. Comme nous pouvons voir Sylviane Albertain ou elle dit « le roman est le pilier de l'édition au XVIIIe siècle, et pourtant les romanciers dissimulent leurs œuvres sous les titres d'histoire, nouvelle, mémoire, lettre, vie, voyage, confession..... Qui confèrent à l'œuvre un air d'authenticité » (1).

Ainsi, le genre du roman dans ce siècle est marqué par le développement de la sensibilité, par le souci d'une apparente authenticité, et par l'esprit des lumières en prenant compte des valeurs nouvelles de la société qui évolue.

D'autre part, nous trouvons que l'influence de la littérature anglaise a joué un rôle également important et sensible à travers la traduction des œuvres, comme Richardson, Swift et Daniel Defoe. En effet, on peut classer les genres des romans qui ont découlé dans ce siècle (romans philosophiques, réalistes, imaginaires, libertins, éclatés et des romans du sentiment)

### **Les courants littéraires:**

**a) Le romantisme :** il est considéré comme un mouvement littéraire qui est apparu d'abord en Allemagne à la fin du XVIIIe siècle, et en France au début du XIX siècle. D'ailleurs, le romantisme donne une grande valeur pour tous les arts, pour l'expression des sentiments, et des sensations en négligeant les

---

(1) Ibid, P.1.

règles strictes de la littérature classique. D'une part, il s'oppose à la tradition classique, et au rationalisme des lumières en visant en même temps la libération de l'imagination, de la langue.

Nous pouvons souligner que le romantisme est considéré comme un soutien de la liberté, des thèmes de la nature, et de l'amour. Daniel Mornet décrit «malgré une révolution politique, une révolution ou une rénovation religieuse, il faudra, pour vaincre définitivement la tradition classique, une dernière révolution, le romantisme »(1).

#### **b) le réalisme:**

D'abord, on voit que terme "réalisme ", dans le domaine de la littérature et des arts, qu'il désigne la volonté de reproduire. La nature sans idéal; c'est-à-dire, de décrire la réalité telle qu'elle est, en refusant les invraisemblances du romantisme.

D'autre côté, le réalisme est considéré comme un mouvement artistique qui est apparu en Europe moderne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, en particulier en Italie et en Allemagne, et s'épanouit dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Ainsi, le courant du réalisme s'oppose au rationalisme et le classicisme qui ont dominé la première moitié du siècle. Nous pouvons ajouter aussi que la conception.

---

(1) Daniel Mornet, *op.cit.*, P.19.

du réalisme ne constitue pas à proprement parler un corps de doctrine, mais, se définit par quelques valeurs et principes simples.

Comme dit Daniel Mornet« cet esprit réaliste pénètre même la littérature proprement parler un corps de doctrine proprement dite. Le goût des réalités sensibles n'est pas, avant la Bruyère, un goût classique»(1).

Il ne faut pas oublier que le réalisme a pris avec Emile Zola à partir de (1868), une forme plus radicale avec le naturalisme.

Au fait des principaux écrivains réalistes, on trouve que Stendhal est considéré comme le père du réalisme. Et encore, Balzac, Gustave Flaubert (1821-1880), les frères Edmond et Jules Goncourt (1822-1896), et (1830-1870) sont également les représentants du courant réaliste.

**C) Le naturalisme:** D'abord, nous trouvons que le terme "naturalisme" est utilisé, pour désigner une doctrine qui fait de la nature un principe premier, et qui nie l'existence du surnaturel.

D'ailleurs, et à partir de (1868), nous voyons qu'Emile Zola nomme le réalisme comme un mouvement littéraire qui s'étend du réalisme, et qui cherche à peindre la réalité basée sur un travail de documentation minutieuse, et le dessin des sciences expérimentales.

Ainsi, le naturalisme a une fin pédagogique en se basant sur les sciences de l'homme et de la nature. Il entend explorer systématiquement tous les horizons de la vie, révélant la misère humaine.

---

(1) *Ibid*, P. 127.

Et comme nous voyons aussi que Daniel Mornet dit « La morale naturelle s'efforce que contraire de contrarier le moins possibles »(1).

Et aussi, le naturalisme réunit autour de Zola, des écrivains comme Joris-Karl Maupassant qui a publié un grand nombre de nouvelles entre (1880-1885).

Huysmans (1848-1907), qui fait partie du courant naturaliste aux débuts de sa carrière littéraire.

Enfin, nous ne pouvons pas oublier l'écrivain Zola qui cherche toujours à montrer les transformations lentes et profondes que les événements entraînent sur la société. Encore, on peut citer que le génie de cet écrivain est d'avoir su créer de véritables mythes : fécondité, puissance, germination, qui sont le fruit de son imaginaire.

### **Les écrivains les plus représentatifs:**

#### **1) L'Abbé Prévost ( 1697-1763)**

Antoine-François Prévost, c'est un écrivain français qui est né d'une famille Bourgeoise, d'un père qui travaillait comme juge. Il a perdu sa mère et sa sœur en bas âge, ensuite, en 1712, il suspend ses études au collège Jésuite de sa ville natale, il s'engage comme soldat dans la guerre de succession d'Espagne en 1713 .

Après tout cela, il s'est consacré à l'étude de la théologie, et en 1727, il est envoyé au monastère Parisien de Saint-Germain-des-Prés, où il contribue à la Gallia Christiana, ouvrage historique collectif en plusieurs volumes des bénédictins.

---

(1) Ibid, P.61.

consacrer à l'écriture frappé d'une lettre de Cachet émis par l'abbé pour avoir quitté le monastère sans autorisation. Puis, il s'enfuit à Londres via La Hollande. A Londres, et après être employé comme professeur à domicile, et se convertit à l'anglicanisme: il a pu publier plusieurs des tomes et des mémoires en Hollande. A Londres aussi, il a rédigé des articles pour sa revue "le pour et le contre", publiée à Paris consacrer à l'écriture frappé d'une lettre de Cachet émis par l'abbé pour avoir quitté le monastère sans autorisation. Puis, il s'enfuit à Londres via La Hollande.

A Londres, et après être employé comme professeur à domicile, et se convertit à l'anglicanisme: il a pu publier plusieurs des tomes et des mémoires en Hollande. A Londres aussi, il a rédigé des articles pour sa revue "le pour et le contre", publiée à Paris.

En 1753, Prévost a publié une version modifiée de moraliste de " Manon Lescaut", qui est considérée comme son chef-d'œuvre. Ainsi l'abbé Prévost a contribué à l'écriture de nombreux ouvrages jusqu'à sa mort

## **2)Voltaire (Paris 1694-1778)**

De son nom François-Marie Aronnet, d'un père qui était notaire et conseiller du roi, et de sa mère qui est morte quand il avait sept ans .Voltaire a fréquenté les jésuites de collège Louis-Le-Grand, puis a fait des études à la faculté de droit de Paris. C'est un écrivain français, et il est considéré l'un des philosophes les plus importants dans cette période. Et aussi, il est l'un des grands esprits du

siècle des lumières. C'est un travailleur infatigable et prolifique, et sa vie mouvementée est marquée

par l'engagement au service de la liberté. Il a laissé des œuvres considérables et très variées qui touchent à tous les domaines, et il a renouvelé le genre historique. En 1715, il a fréquenté les milieux libertins et les actions littéraires, et a composé des écrits satiriques qui ont conduit à la Bastille. Ainsi en prison, il a rédigé *Œdipe* (1717), et il a fait après des voyages en Europe pour connaître des intrigues de cour. D'une part, il a contribué à écrire pour le théâtre, et a commencé une épopée, *La Ligne* (1723), première version de la *Henriade* (1728), puis l'exil en Angleterre. En France, surtout en 1728, Voltaire a fait jouer son théâtre, ou il a fait un triomphe avec sa pièce *Zaïre* (1732).

D'une part, les lettres philosophiques connaissent un succès de Mondain (1736). A Paris, il est nommé historiographe du roi (1745). Ensuite, il a commencé à rédiger des contes satiriques comme *Zadig* (1748), et en 1755, il est installé en Suisse, où il a publié *Candide* (1759).

D'ailleurs, Voltaire a poursuivi son combat en faveur de la tolérance, *Traité sur la tolérance* (1763), et *Dictionnaire philosophique portatif* (1764).

### **1) Jean Jacques Rousseau (Genève 1712 – Ermenouville 1778)**

Sa naissance était à Genève au milieu d'une famille bourgeoise, mais, malheureusement, sa mère est morte en le mettant au monde.

D'une part, son père s'est réfugié à Nyon en laissant le jeune Jean-Jacques en garde chez son beau-frère.

Entre 1712-1724, Rousseau a vécu auprès de Mme Varens, c'est sa protectrice et maîtresse, où il put faire sa formation intellectuelle par ses nombreux lecteurs, et qu'il perfectionne ses connaissances musicales. Là-bas, il a mis au point un nouveau système de notation musicale qu'il a présenté à l'Académie des sciences de Paris en 1742, sans obtenir la reconnaissance escomptée. D'ailleurs, nous voyons que ses créations littéraires, philosophiques, ou musicales ont été l'avant-garde des idées des Lumières. Ainsi Rousseau est considéré un penseur de la démocratie, du romantisme, et de la pédagogie moderne.

En Italie, et entre 1743-1744, Rousseau a composé son opéra " Les Muses galantes", et aussi son goût pour l'écriture chiffrée s'est trouvé confronté par sa mission consistant à codifier les textes de l'ambassade. De retour à Paris entre 1745-1751, il a fréquenté le cercle des encyclopédistes, et s'est lié d'amitié avec Diderot. Là-bas, Rousseau a rédigé divers articles sur la musique pour l'encyclopédie portée par d'Alembert de Diderot.

Jean-Jacques Rousseau était passionné des sciences et des arts. Il affirmait que les sciences sont nées du désir de se protéger, et les arts de l'envie de briller, d'après la philosophie de la volonté de dominer. C'était le début de la célébrité pour Rousseau. Ainsi, au cours de son séjour à Montmorency entre 1756-1762, il a rédigé trois de ses livres principaux " La nouvelle Héloïse, l'Émile ou l'éducation, et Du contrat social".

En 1778, Rousseau est arrivé à Ermenouville par l'invitation de Girardin, et pendant 1794, surtout en octobre, les restes du philosophe ont été transférés

en grande pompe à Paris, et celui qui a été considéré comme le père de la révolution française de 1789, l'hommage solennel de la nation.

## **2) Marivaux (Paris 1688-1763)**

C'est Pierre CarletChambain de Marivaux. Sa vie se confondit dans une large mesure avec son œuvre de dramaturge et de romancier.

Marivaux est en rupture avec Molière. Il a renouvelé le genre de la comédie en la fondant avec l'amour naissant traduit en un langage délicat, un jeu de séduction par le langage, par la suite appelé marivaudage.

C'est le membre de l'Académie française, et c'est l'auteur de la surprise de l'amour (1722), de la double inconstance, du jeu de l'amour et du hasard (1730), des fausses confidences (1737). D'ailleurs, l'œuvre de Marivaux s'organise autour d'une question centrale, c'est celle de la sincérité, de

moraliste, et de romancier. Et aussi, à travers une vingtaine d'années, il a renouvelé le registre de la comédie, en approfondissant sa réflexion sur les motifs de l'amour-propre, de la tromperie ou de l'imposture. Ainsi, Marivaux a rédigé des pièces de théâtre, des romans comme " La vie de Marianne, et Le paysan parvenu".C'est un journaliste qui participe à écrire des articles pour la presse écrite.Nous soulignons aussi, que le thème du masque, et sa fonction de révélateur étaient au centre de sa création romanesque.

## **3) Montesquieu (1689-1755)**

C'est Charles Louis de Secondât, baron de Montesquieu, d'une grande famille

de parlementaire bordelais. En 1708, Montesquieu a étudié à Bordeaux les études de droit, et il a obtenu sa licence de droit, et devenait un avocat. A l'âge de vingt-cinq ans et surtout en 1714, il devient conseiller au parlement de Bordeaux, et il était passionné pour les sciences. Montesquieu a rédigé de nombreux traités de physique, et de médecine.

D'une part, son œuvre *les lettres persanes* (1721), est publiée anonymement à Amsterdam. Elle est considérée l'un de ses chefs-d'œuvre. Le succès de ce roman a ouvert à Montesquieu les portes des salons parisiens. Ainsi, il a écrit *Sylla et d'encarte*, c'est un ouvrage qui ne sera publié qu'en 1745. Entre 1728 et 1731, il a fait un tour dans les pays européens, puisque ce voyage lui a permis d'effectuer une observation approfondie de la géographie, de la culture, de la diplomatie, des conditions économiques, des mœurs et des systèmes politiques des différents pays européens.

A Genève, et en 1748, Montesquieu a publié une trentaine de livres dont le plus célèbre, était " *l'esprit des lois*" qui était critiqué par les jésuites et les jansénistes.

En 1751, cet essai a été condamné par la faculté de la théologie de la Sorbonne. Montesquieu est mort à Paris en état presque aveugle.

## Chapitre II

### Les modes narratifs

D'abord, nous pouvons dire que *Jacques le fataliste* est un roman à quatre voix que se font entendre alternativement par groupe de deux, ce qui n'est pas sans donner au rythme de l'œuvre une certaine régularité. Mais, le plus intéressant, c'est de montrer le rapport entre le couple formé par Jacques et son maître, et celui formé par le narrateur et le lecteur. D'ailleurs, il est clair que l'auteur a voulu instaurer entre les deux dialogues un parallélisme qui rend compte d'une ressemblance, entre d'une part Jacques et le narrateur, et de l'autre le maître et le lecteur, mais ce rapport s'inverse parfois. Aussi, les préoccupations, les attitudes des uns et des autres se répandent.

Ainsi, nous trouvons que la multiplication des voix narratives permet à l'auteur de dénoncer les invraisemblances du roman traditionnel, pour instaurer un nouveau pacte de lecteur qui ne repose pas moins sur une illusion. D'une part, on voit que le passage d'une voix à une autre s'opère de deux façons:

- 1- Par procède de l'interruption: l'auteur coupe la parole à Jacques, comme le lecteur interrompt le narrateur.
- 2- Par le télescope des temps: le temps de la lecture se superpose à celui de l'écriture « vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans »(1).

---

(1) *Denis Diderot, Jacques le fataliste et son maître, roman, Flammarion. Paris, 1997, P.8.*

### **Polyphonie:**

Cette polyphonie narrative est fréquentée dans le roman du XVIIIe siècle, le romancier des lumières a toujours une arrière-pensée philosophique. Dans le cadre de cette œuvre polyphonique, nous comptons tout d'abord la voix de l'auteur qui est en même temps le narrateur, le témoin et le critique.

A sa voix, s'ajoutent celles des personnages la voix du lecteur qui intervient dans le roman (s'il est courant au XVIIIe siècle que l'auteur s'adresse au lecteur, il est exceptionnel que le lecteur s'exprime dans le roman), et à la fin du roman, la voix de l'éditeur, qui chapeaute l'auteur lui-même.

- 1- L'écriture de l'œuvre est narrée au présent.
- 2- Le voyage de Jacques et son maître est raconté au présent ou au passé.
- 3- Les histoires racontées le sont au passé.

Et bien sûr, le temps de l'écriture, le temps des récits, de l'énonciation et de l'énoncé se télescopent, et c'est ce qui crée le plaisir. Ainsi, le conteur interrompt son récit pour raconter l'histoire des orphelins, où l'on peut le voir disant: « vous ne croirez pas cela, lecteur. Et si je vous disais qu'un limonadier, décédé il y a quelque temps, dans son voisinage, laissa deux pauvres orphelins en bas âge »(1).

### **Les ruses du romancier:**

Nous trouvons que cette situation amène une réflexion critique au roman, et à

---

(1) Ibid, P.264.

Un débat très riche, autour de la volonté de faire vrai, ce qui amènera le choix de la narration. Ainsi, Diderot joue donc sur plusieurs registres: il est tour à tour créateur, témoin et intervenant.

Enfin, nous trouvons que l'auteur intervient pour dialoguer avec son lecteur, critiquer ses personnages ou exposer ses idées sur la technique. D'une part, ces multiples digressions donnent à l'auteur l'occasion de former son public, qu'il veut détourner des œuvres faciles, et de donner au texte un rythme

particulier. Alors, la présence de l'auteur a aussi pour effet de supprimer l'illusion romanesque. Comme nous pouvons voir Hubert Curial où il dit «Diderot intervient ironiquement pour affirmer qu'un auteur du roman est libre de mener l'action à sa guise» (1).

### **Rapports entre l'auteur, les personnages et le lecteur:**

Nous pouvons voir que l'auteur qui dialogue avec son lecteur, est lui-même un personnage du roman, et le réel qu'il semble incarner est également une illusion. Diderot utilise et dénonce à la fois les conventions romanesques.

Au fait des personnages, nous trouvons que l'auteur semble d'abord extérieur à ses personnages; il les regarde agir, ignore leur passé et le but de leur voyage.

---

(1) Hubert Curial, profil d'une œuvre, **Jacques le fataliste, Denis Diderot**, Hatier, Paris, 2001, P.13.

Néanmoins, il manifeste parfois son autorité de créateur: « Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu»(1) .

Alors, nous soulignons que l'auteur et le lecteur vont de compagnie, comme Jacques et son maître. L'un distrayant, l'autre de son ennui par des histoires multiples ou abordent les digressions. Comme nous pouvons voir Philippe Ségura qui dit « A leur façon, Jacques et son maître représentent donc l'auteur et son lecteur, l'intellectuel et l'aristocrate, Diderot et les puissants »(2).

### **Statut du lecteur:**

Comme le procède la situation se répétera souvent la suite du récit, le lecteur devient un acteur du roman. D'autre côté, nous pouvons voir que le lecteur est désigné par le nom de sa fonction. Mais, il pose déjà un problème; il est lecteur, et non écouteur. Il semble discuter librement avec le narrateur dans

*une conversation. Son indétermination sociale est encore plus grande que celle*

du narrateur, et pour cause: derrière le « lecteur», qui figure dans le texte se profile cette succession de lecteurs «réels», que connaîtra Jacques le fataliste, de siècle en siècle. Ainsi, nous pouvons remarquer que le lecteur fictif pose au narrateur des questions qui sont logiques et qui restent sans réponses. En effet, nous pouvons dire que sa présence se manifeste sous une forme d'opposition: il existe parce qu'il s'oppose au narrateur. Le lecteur intervient dans les moments où le récit semble vaciller. D'une part, nous trouvons aussi

---

(1) Denis Diderot, *op.cit.*, P.37.

(2) Philippe Ségura, **40 questions/40 réponses/4 études**, ellipses, Paris, 2006, P.99.

que la coïncidence entre lecteur fictif et lecteur réel est suggérée par des formules comme celle-ci : « vous êtes aux contes d'amour pour nourriture depuis que vous existez et vous ne vous en laissez point »(1).

D'ailleurs, le lecteur réel ne s'y trompe pas, et le lecteur fictif n'est que la représentation fictionnelle de lui-même.

Nous pouvons souligner que Diderot donne au lecteur le statut de seul véritable narratif de l'œuvre, en lui assignant un rôle capital dans l'existence du roman et de fait lui arrose des droits, celui de dire quand il n'a pas compris ou quand il n'est pas d'accord, mais aussi des devoirs.

### **Statut du narrateur :**

Nous pouvons voir que le narrateur semble souvent libre de raconter ce qu'il veut, et pourtant son pouvoir a des limites ou, du moins, il le prétend avec ironie.

Ainsi, nous pouvons remarquer que le narrateur se présente comme n'étant qu'un intermédiaire entre Jacques et le lecteur en disant « Tout ce que je vous débats là, lecteur, je tiens de Jacques »(2).

D'ailleurs, le rapport de force entre le narrateur et le lecteur fictif, avec ses subtils équilibres et ses renversements, possède une certaine symétrie avec celui qui existe entre Jacques et son maître souvent réduit à la fonction d'écouteur, comme l'est le prétendu «lecteur».

---

(1) Denis Diderot, *op.cit.*, P. 204.

(2) *Ibid*, P.203.

Cette symétrie entre les deux niveaux du récit narrateur/lecteur, d'une part, Jacques/son maître, d'autre part, pourrait bien constituer une des forces organisatrices de l'œuvre, mais Raid Jabbar a une autre vision qui dit: «Jacques le fataliste, le dialogue entre le narrateur du roman et le lecteur marque un accord sur très mauvaise qualité de narration » (1).

Jabbar ajoute aussi en disant «Mais on ne peut pas dire que le narrateur serve fidèlement son lecteur» (2).

Et aussi, la façon dont le narrateur s'adresse au lecteur, sans égard, sans formules d'hypocrite politesse, semblerait affirmer la masculinité du lecteur.

Il est clair que Diderot se plaît à jouer sans cesse des différents niveaux de narration, et comme dit Hana Vasela « Denis Diderot a réussi dans son Jacques le fataliste et son maître à jouer avec le texte en déniait au lecteur presque toute information sur les personnages, le lien et le temps de l'histoire »(3).

D'un autre côté, on trouve que le narrateur choisit de se situer en spectateur des personnages, et il ne peut dire que ce qu'il voit et entend. Il choisit de mettre dans la situation des personnages, dès lors, il peut dire librement leurs

sentiments, leurs pensées, et les motivations de leurs actions.

En effet, et surtout à la fin du récit, on peut voir clairement que le narrateur et l'éditeur se confondent en un seul même «je».

---

(1) In, [www.aplis.univ-tours.fr](http://www.aplis.univ-tours.fr) , Raid Jabbar Habib, **les conceptions de l'aventure dans l'œuvre romanesque de Diderot**, 01 avril 2011, p.109.

(2) Ibid, P.109.

(3) In, [www.is.muni.cz](http://www.is.muni.cz), Hana Vasela, **Le jeu de narration étude comparée de Jacques le fataliste et son maître et de Jacques et de son maître, mémoire de master**, Bruno, Paris, 2010, P.17.

« Je relirai ces mémoires [.....]. Sous huitaine, je vous en dirai mon jugement définitif..... l'éditeur ajoute: la huitaine est passée. J'ai lu les mémoires en question »(1).

Enfin, nous pouvons citer que Jacques le fataliste comme entièrement vrai et entièrement faux: c'est une fiction. Nous reconnaissons bien là le goût du paradoxique partagé Jacques et Diderot. Mais un paradoxe n'est jamais une fausseté.

---

(1) Denis Diderot, *op.cit.*, P.300.

## **Chapitre III**

### ***La biobibliographie de l'écrivain***

#### ***La naissance:***

En 1713, à Langres ou Denis Diderot est né au milieu d'une famille de couteliers. Le jeune Denis était le fils aîné pour sa famille, et cette dernière rêvait pour lui de l'état ecclésiastique. Sa famille le destine à la prêtrise, mais le jeune s'aperçoit qu'il n'a aucune vocation religieuse, et après avoir fait ses études chez les Jésuites, et à l'âge de quinze ans, le jeune Denis a pu s'enfuir à Paris où il est reçu maître ès arts en 1732. Là-bas, il termine ses études de la théologie, et puis, il poursuit très certainement des études de mathématiques, de langues anciennes, d'anglais. D'une part, son père refusait de prendre une situation sérieuse, médecin, prêtre ou avocat, et il lui coupe les vivres.

D'ailleurs, et à vingt-huit ans, le jeune Denis tombait amoureux d'une jeune lingère « Anne-Toinette Champion », mais, ses parents s'opposait à ce mariage. Mais Denis Diderot a réussi d'échapper et de se marier secrètement. Des quatre enfants qui naissent après, mais trois meurent en bas âge, et sa fille Angélique survivrait.

#### **Le début:**

Diderot est un homme ouvert aux autres, il se lie dès 1742 avec Jean-Jacques Rousseau, mais l'opposition de leur tempérament entrainera une brouille définitive en 1756, et Rousseau avait pris pour une attaque personnelle, une réplique de la pièce de Diderot, le fils naturel.

*Après avoir devenu célèbre dans toute l'Europe, il part en 1773 pour Saint-*

*Pétersbourg où il reste cinq mois à l'invitation de Catherine de Russie qui lui a acheté sa bibliothèque tout en laissant la jouissance.*

*Ainsi, sa vie était consacrée à la rédaction de son œuvre politique, après son retour de Russie en 1773, où ses mémoires pour Catherine II, et ses observations sur le Nakaz n'ont pas réussi à convaincre la souveraine autocrate d'abolir le servage.*

### **Son génie:**

Diderot aime la vie mondaine. Il a fréquenté les salons où il a brillé par sa conversation éblouissante, et il a pu confronter ses idées avec les intellectuels, et même les artistes de son temps.

Ainsi, Diderot est considéré comme narrateur et conteur; l'oralité est pour lui essentielle; il s'agit de restituer la vie à l'écrit. Dans ses œuvres, où on trouve qu'il suggère le matérialisme, et il ne l'affirme jamais, mais, c'est lui qui a fait de ce matérialisme autre chose qu'une négation fanfaronne. Il observe que l'âme est liée au corps par des rapports si étroit qu'on ne sait où finit l'un et où l'autre commence; et que notre tempérament moral n'est que le reflet de notre tempérament physique.

D'ailleurs, chacun de ses romans est un laboratoire de recherche sur l'écriture romanesque, et aussi, ses recherches esthétiques et théâtrales sont sous le signe du paradoxe lié à sa philosophie matérialiste.

Par ailleurs, son écriture est picturale, il mêle toujours les genres: quand il décrit un tableau, il écrit un roman; et quand il écrit un roman, il se fait critique d'art.

### **L'encyclopédie:**

nous pouvons dire que Diderot est le directeur de l'encyclopédie. C'est un ouvrage

qui est le reflet de son génie. Il a commencé par traduire strictement de l'anglais une histoire de la Grèce, puis un dictionnaire de la médecine. Diderot a consacré près de vingt-ans de sa vie pour que son entreprise soit immense. Mais il a fait face à l'opposition croissante et virulente par le parlement, et puis Le Roi, ensuite par le Pape. Ici, l'ouvrage devenait condamné entre (1752 et 1759).

Et après, Diderot était entouré par les encyclopédistes, comme d'Allembert et Voltaire qui ont quitté l'entreprise en 1759.

### **Ses œuvres principales:**

Diderot a fleuri la bibliothèque française avec des œuvres majeures, et de nombreuses collections. Il était passionné *par tous les genres littéraires, et aussi, il a quitté une touche inoubliable dans la littérature française.*

#### **1- Le théâtre:**

- Le fils naturel (1757).
- Le père de famille (1758).

Diderot prône le théâtre, et il souhaitait toujours que le drame contienne une leçon morale.

#### **2- Les essais théoriques sur l'art:**

- Les salons (1759 à 1781).
- Paradoxe sur le comédien, qui retient l'attention des lecteurs de notre époque (1773).

#### **3- Les romans et les contes philosophiques:**

- La religieuse (1760), où Diderot dénonce les effets désastreux d'un régime qui brime la nature.

- Le Neveu de Rameau (1762).
- Jacques Le Fataliste (1765,1773), qui a donné à Diderot une grande valeur dans sa vie, et qui a réussi à garder un succès.
- Les bijoux indiscrets (1748), c'est un roman libertin.

#### **4- Les essais philosophiques:**

- La lettre sur les aveugles (1749), qui s'attaque à détruire les arguments théologiques de l'existence divine.
- Pensées philosophiques (1746), c'est l'ouvrage et avec la lettre sur les aveugles lui vaudront un emprisonnement de quelques mois à Vincennes.
- Le rêve de d'Alambert (1769), qui marque son adhésion au matérialisme.
- Essai sur les règnes de Claude et Néron (1778).

#### **La mort:**

De 1774 à 1784. Diderot reste à Paris, en terminant plusieurs ouvrages. Il meurt peu de temps après Sophie Volland qui fut tout le bonheur de sa vie.

#### **Résumé du roman:**

La rédaction de Jacques Le Fataliste s'étend sur une vingtaine d'années. Diderot a commencé à travailler sur ce court roman en 1771, et il l'a ramené en 1778. Il a été publié en 1796. Dans Jacques le fataliste, on peut voir que Diderot a réussi à faire un mélange littéraire au fait des catégories de la société du XVIIIe siècle ; militaires, médecins, paysans, commerçants, nobles, voleurs, brigands, escrocs, gens d'église, et bourgeois. C'est un roman de voyage qui dure pour neuf journées, et qui raconte des récits à l'intérieur d'autres récits,

c'est-à-dire, que chaque récit n'est pas achevé et complet, où on peut voir que des récits sont interrompus, tantôt par le narrateur, tantôt par les mauvais événements, et tantôt par le valet Jacques lui-même.

Au fait des personnages principaux, on commence avec Jacques qui est le héros du roman par excellence. C'est un valet courageux, intelligent, généreux, et bavard qui aime bien parler de lui, de ses amours, de la vie, de la mort, du hasard, et de la fatalité. C'est un philosophe qui affirme toujours que (tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut).

D'un autre personnage aristocrate, orgueilleux, amorphe, et irascible, c'est le maître, et contraire de son valet Jacques, il aime se taire et écouter.

Trois choses importantes dans sa vie; prendre du tabac, regarder l'heure à sa montre, et questionner son valet.

D'ailleurs, nous trouvons deux personnages qui sont pareils à Jacques et son maître, et qui jouent un même rôle de deux protagonistes (Jacques et son maître), c'est le premier, l'auteur qui plus bavard que Jacques, et il ne se gêne pas pour l'interrompre quand l'envie lui en prend. Ainsi, il critique ses personnages ou expose ses idées sur la technique romanesque. nous arrivons maintenant au quatrième personnage principal, c'est le lecteur dont on sollicite son avis. A côté de ces quatre personnages principaux, il y a une foule de personnages qui jouent des rôles secondaires, et qui représentent les différents ordres de la société.

D'ailleurs, et à la différence d'autres romans, dans Jacques le fataliste, nous pouvons voir clairement que le début du roman manque de précision de date et de lieux exacts. Ainsi, le but du voyage n'est pas révélé que lorsqu'il est atteint, et la chronologie n'est pas respectée par l'auteur aussi.

D'où viennent-ils? Où vont-ils? Et comment-ils se sont rencontrés?

Malheureusement, l'auteur n'a pas donné des informations précises sur les deux protagonistes, et tout ce qu'on sait, ils se sont rencontrés par hasard; et les deux hommes cheminent vers une destination inconnue.

### **Première journée:**

Après-midi, les deux protagonistes Jacques et son maître cheminent vers l'endroit inconnu, en discutant de la philosophie. En même temps, Jacques parlait de son capitaine qu'il a servi, et qu'il lui a transmis des idées et l'esprit fataliste. Il parlait du destin et des événements qui se passent dans la vie de l'homme, et qui sont nécessaires acceptés malgré nous.

Ainsi, il discutait des histoires, de ses amours, et comment s'était-il blessé au genou pendant sa participation dans la guerre de Fontenoy.

### **Deuxième journée:**

Jacques reprend son récit en affirmant que sa blessure au genou était la plus vigoureuse dans le monde. En ce moment-là, le chirurgien avec sa compagne, une belle fille passent à côté d'eux en charrette. Heureusement, Jacques a été soigné par ce chirurgien, et pendant que la charrette se dirige vers l'hôpital, tout de suite, Jacques est tombé amoureux de cette compagne.

La discussion sur la liberté de l'homme s'éclate entre les deux voyageurs, et comme d'habitude, aucun n'a réussi à convaincre l'autre. Le soir est tombé, et les deux protagonistes se trouvaient obligés de se reposer dans une auberge, où festoie une troupe de brigands; avec beaucoup de sang-froid.

### **Troisième journée:**

Dans l'auberge, il y a une foule de brigands qui soupent. Jacques a senti le

Dans l'auberge, il y a une foule de brigands qui soupent. Jacques a senti le danger, et il a demandé à son maître de partir tout de suite, parce qu'il avait le sentiment que ces brigands préparaient quelque chose de dangereux. A l'aube, les deux cavaliers repartent, et en chemin, le thème de prudence s'impose. Les deux hommes se trouvent opposés. D'une part, l'histoire est interrompue avec la visite des chirurgiens à l'hôpital, où Jacques commence à reprendre le récit de sa blessure. D'ailleurs, et avec l'ironie du sort, le maître tombe de son cheval, et il est soigné par son valet. Ici, Jacques reprend son récit à la demande de son maître, et les chirurgiens partent. Une nouvelle fois, la discussion entre les deux protagonistes s'éclate sur la notion de la nature des femmes, où Jacques les voit très méchantes, et son maître croit le contraire.

#### **Quatrième journée:**

Les deux voyageurs reprennent leur chemin, et pendant la route, le maître a oublié sa bourse et sa montre, où ils ont séjourné. Comme Jacques est valet, il a dû revenir pour trouver la bourse et la montre de son maître.

Pendant que Jacques était dans la route, il a rencontré un marchand ambulancier, et tout de suite, Jacques a aperçu chez ce dernier une montre d'or, il a deviné qu'il s'agissait de celle de son maître. Jacques a voulu la prendre sans payer, mais le marchand a refusé. Ensuite, Jacques a sorti son pistolet, et le marchand a poussé un cri. Et après la folie vient autour d'eux. En ce moment-là Jacques a demandé de le conduire à « Conché », chez le lieutenant général, c'est un ancien ami de son maître.

Le lendemain, Jacques est revenu pour rencontrer son maître qui dormait au bord de la route. Malheureusement, son cheval a disparu. Les deux protagonistes se trouvaient obligés de reprendre leur route à pied.

Jacques a commencé de parler des événements qui se passaient à « Conche », et surtout de la fille brune que Jacques a vue et admirée.

Pendant la route, les deux hommes ont aperçu un homme qui se dirige vers cet homme en lui demandant le prix du cheval. Et après, Jacques l'a payé, et a chargé le cheval par son maître. Ce dernier a acheté un nouveau cheval pour son valet, et ont repris leur route. En chemin, Jacques a commencé à raconter l'histoire de son frère « Jean », et comment ce dernier était bien élevé, et qui devenait un avocat. Son frère a vécu à Lisbonne et a travaillé en tant que moine, et en même temps, Jacques a parlé du moine « Le père Ange », un homme aux mœurs.

Dans la route, Jacques et son maître ont vu un convoi funèbre qui croisait la route. Jacques a cru reconnaître, d'après les armes qui sont déposées dessus, le cercueil de son capitaine, et Jacques a pleuré sa mort, d'un autre côté, son maître le console. En ce moment, Jacques a commencé à raconter l'histoire de son capitaine, et comment ce dernier avait une grande valeur aux yeux de Jacques.

Pendant que les deux protagonistes étaient dans la route, soudain, le cheval de Jacques s'est arrêté, et s'est emballé, en le jetant brutalement contre la porte d'une maison près d'eux. Heureusement Jacques a passé toute la nuit soigné par le propriétaire de cette maison, et par son maître.

### **Cinquième journée:**

Au matin, les deux hommes ont quitté la maison en remerciant le propriétaire, et ils ont repris la route. Comme d'habitude, Jacques reprit l'histoire d'amour et comment était-il soigné chez les chirurgiens à cause de la blessure au genou

pendant la participation dans la guerre de Fontenoy. Le soir tombe, et les deux voyageurs sont obligés de descendre dans une auberge où ils ont rencontré la femme de l'aubergiste qui pleurait la pauvre Nicole. Jacques et son maître ont cru que Nicole était la fille de l'aubergiste mais, en réalité, Nicole était la chienne de cette aubergiste.

### **Sixième journée:**

Dans l'auberge, les deux protagonistes étaient recueillis par la femme de l'aubergiste qui a établi une amitié avec eux, et elle leur a raconté la très longue histoire de Mme de la Pommeraye qui a occupé une grande partie du roman, et comment cette dernière a vengé son amant infidèle « Le marquis des Arcis » qui lui a promis de se marier. Mme de la Pommeraye était une jeune veuve d'une grande noblesse, aussi bien par la naissance que par la moralité. D'une part, Jacques a commencé à raconter l'histoire de l'ami de son capitaine « M. de Guerchy », et comment est-il devenu riche après la mort du capitaine.

### **Septième journée:**

Pendant leur séjour à l'auberge, Jacques a repris l'histoire de ses amours, et comment était-il invité par le seigneur d'un château pour passer sa convalescence chez lui.

Là-bas, Jacques a rencontré « Jeanne ». C'était une domestique qui a une belle fille avec laquelle Jacques est tombé amoureux. Mais cette histoire n'est pas admirée par le maître qui s'est fâché. Tout de suite, la querelle éclate entre les deux voyageurs, et la femme de l'aubergiste introduit pour les apaiser. La nuit tombe, et tous dînent dans une auberge, et chacun va se coucher.

### **Huitième journée:**

Au matin, Jacques raconte avec gaillardise ses premières expériences sexuelles, puis, il se tait, et le maître relate alors ses propres amours.

D'ailleurs, le maître a voulu aller où habitent les parents nourriciers de l'enfant qui n'est pas de lui, et il a dit à Jacques qu'il va profiter de circonstance pour mettre le garçon en apprentissage, et payer sa pension aux parents nourriciers.

### **Neuvième journée:**

Ici, nous voyons que l'auteur n'a pas précisé exactement où se trouvent Jacques et son maître, et si ses affaires se terminent bien ou mal.

En tout cas, et sur le chemin, les deux voyageurs vont vers le village où est élevé l'enfant, ici, Jacques reprend l'histoire de ses amours. Réopéré du genou par le chirurgien du château, veillé par « Denise », c'est une belle jeune fille.

Dans ce village, la porte de la maison où habite l'enfant s'ouvre, et un homme se montre. En ce moment-là, le maître de Jacques a poussé un cri quand il l'a vu, c'était son ancien ami « le chevalier de Saint-Ouin », qui était infidèle pour lui. Tout de suite, le maître avec son épée, a tué son adversaire en duel, puis, il s'est enfui. Malheureusement, Jacques est arrêté, et accusé à la place de son maître de l'assassinat de « chevalier de Saint-Ouin », en le jetant en prison.

D'une part, nous trouvons que l'auteur a quitté le dénouement qui est ouvert, en proposant au lecteur de choisir entre les trois fins suivantes:

- 1- Denise, en pleurant, et le couple amant finit par tomber dans les bras l'un de l'autre.
- 2- Denise s'approche trop près, et Jacques d'ailleurs la prend dans ses bras.
- 3- Jacques est libéré de prison par les brigands de Mandrin, et retrouve Denise qu'il épouse, tout en devenant un concierge du château.

## Chapitre IV

### L'héritage philosophique

*Comment s'étaient-ils rencontrés? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils? Que vous importe? D'où venaient-ils? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils? Est-ce que l'on sait où l'on va? Que disaient-ils? Le maître ne disait rien; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.*

*LE MAITRE. - C'est un grand mot que cela.*

*JACQUES. - Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet.*

*LE MAITRE. - Et il avait raison....*

*Après une courte pause, Jacques s'écria: «Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret !»*

*LE MAITRE. - Pourquoi donner au diable son prochain? Cela n'est pas chrétien.*

*JACQUES. - C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit; il se fâche. Je hoche de la tête ; il prend un bâton et m'enfrotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons; la bataille se donne.*

*LE MAITRE : - Et tureçois la balle a ton adresse.*

*JACQUES. - Vous l'avez deviné; un coup de feu au genou; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chainons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.*

*LE MAITRE: - Tu as donc été amoureux?*

*JACQUES: - Si je l'ai été.*

*LE MAITRE: - Et cela par un coup de feu?*

*JACQUES: - Par un coup de feu.*

*LE MAITRE: - Tu ne m'en as jamais dit un mot.*

*JACQUES: - Je le crois bien.*

*LE MAITRE: - Et pourquoi cela?*

*JACQUES: - C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.*

*LE MAITRE: - Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu?*

*JACQUES: - Qui le sait?*

*LE MAITRE: - A tout hasard, commence toujours...»*

*(PP 13-14)*

Pourquoi Diderot a commencé le récit par des questions?

Il est clair que les questions de Diderot donnent au texte le temps de trouver son rythme, aux voyageurs le temps de trouver leur chemin en déjouant les embuches et les pièges, et au lecteur le temps de trouver des repères de lectures. Ici, le personnage de Jacques nous paraît plus sage et sa pensée est très religieuse. Il voit que chaque action de l'homme soit bien ou mal a son effet direct et écrit là-haut par Dieu, et l'homme ne peut jamais échapper à son destin. Mais la question qui se pose ici, est-ce que Jacques veut exprimer son opinion propre ou son expérience personnelle dans la vie?

Philippe Ségura dit «Mieux que dans la formule selon laquelle tout ce qui arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut, Jacques exprime là sa philosophie au sens propre»(1). Si l'homme prenait sa précaution pour éviter ce que viendrait probablement, il n'échapperait pas à son destin. Nous voyons que l'homme qui fait une bonne action, il va gagner le meilleur résultat, et le contraire est vrai. Mais c'est souvent que le destin intervient dans la vie de l'homme et la change, mais, ce n'est pas qu'on surprend ses fautes au destin. Jacques ne veut pas montrer qu'il est responsable de son comportement qui l'a fait tomber amoureux. Il essaie de nous convaincre que c'est à cause du destin (l'enchaînement des causes). Dans cette scène, on voit que le comportement de Jacques correspond aux pensées qu'il défend, et il a appris de son capitaine que nous pouvons le considérer le héros-absent dans le roman.

Le capitaine de Jacques est ancien maître de Jacques, et il a transmis à son valet une adhésion totale à la philosophie fataliste, et une collection de petites

---

(1) Philippe Ségura, *op.cit.*, P.19.

phrases destinées à l'illustrer. D'ailleurs, son capitaine tient sa pensée de «Spinoza», qui croit que Dieu n'est pas personne, ni un être supérieur, mais l'unité du monde avec lequel se confond. Comme nous pouvons voir dans la parole d'Hubert Curial « Ce fatalisme, il l'a appris de son capitaine qui lui-même, l'avait découvert dans les œuvres du philosophe hollandais Spinoza»(1).

Il faut noter ici, que Diderot laisse planer l'ambiguïté sur le sort du capitaine et souligne l'in vraisemblance des retournements de situation. Au fait de la bataille de Fontenoy dans le roman, elle constitue une dénonciation de l'héroïsation de la guerre, et elle donne au personnage de Jacques le signe héroïque, et aussi, nous voyons qu'il occupait un autre emploi avant d'être valet, c'est celui d'être un soldat.

Par cette bataille, Jacques n'a retenu qu'une blessure au genou avec laquelle il était amoureux. D'un autre côté, Jacques essayait de négliger cette cause d'être amoureux et appartenir au destin. Nous pouvons citer que le traitement de la bataille dans le roman donne une dénonciation des formes artistiques nées d'une conception étriquée de l'histoire, traité historique, peinture d'histoire, roman historique.

#### **Du fatalisme au déterminisme :**

*LE MAITRE: - Tu pourrais avoir raison. Mais ce chirurgien impertinent est cause que te voilà encore sur une charrette avec tes camarades, loin de l'hôpital, loin de ta guérison et loin de devenir amoureux*

*JACQUES : - Quoi qu'il vous plaise d'en penser, la douleur de mon genou était excessive ; elle s'accroissait encore par la dureté de la voiture, par l'inégalité des chemins, et à chaque cahot je poussais un cri aigu*

---

(1) Hubert curial, op.cit. , P.70.

**LE MAITRE : - Parce qu'il était écrit là-haut que tu crierais ?**

**JACQUES : - Assurément ! Je perdais tout mon sang, j'étais un homme mort si notre charrette, la dernière de la ligne, ne fût arrêtée devant une chaumière. Là, je demande à descendre ; on me met à terre. Une jeune femme, qui était debout à la porte de la chaumière, rentra chez elle et en sortit presque aussitôt avec une verre et bouteille de vin. J'en bus un ou deux coups à la hâte. Les charrettes qui précédaient la nôtre défilèrent. On se disposait à me rejeter parmi mes camarades, lorsque, m'attachant fortement aux vêtements de cette femme et à tout ce qui était autour de moi, je protestai que je ne remonterais pas et que, mourir pour mourir, j'aimerais mieux que ce fût à l'endroit où j'étais qu'à deux lieues plus loin. En achevant ces mots, je tombai en défaillance. Au sortir de cet état, je me trouvai déshabillé et couché dans un lit qui occupait un des coins de la chaumière, ayant autour de moi un paysan, le maître du lieu, sa femme, la même qui m'avait secouru, et quelques petits enfants. La femme avait trempé le coin de son tablier dans du vinaigre et m'en frottait le nez et les tempes.**

**LE MAITRE : Ah ! Malheureux ! Ah ! Coquin.... Infâme, je te vois arriver.**

**JACQUES : - Mon maître, je crois que vous ne voyez rien.**

**LE MAITRE : - N'est-ce pas de cette femme que tu vas devenir amoureux ?**

**JACQUES : - Et quand je serais devenu amoureux d'elle. Qu'est-ce qu'il y aurait à dire ? Et est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux ? Et quand on l'est, est-on maître d'agir comme si on ne l'était pas ? Si cela eût été écrit là-haut, tout ce que vous vous disposez à me dire, je me le serais dit; je me serais souffleté ; je me serais cogné la tête contre le mur ; je me serais arraché les cheveux : il n'en aurait été ni plus ni moins, et mon bienfaiteur eût été cocu**

**LE MAITRE : - Mais en raisonnant à ta façon, il n'y a point de crime qu'on ne commît sans remords.**

**JACQUES : - Ce que vous m'objectez là m'a plus d'une fois chiffonné la cervelle ; mais avec tout cela, malgré que j'en aie, j'en reviens toujours au mot de mon capitaine : Tout de qui nous arrive de bien et de mal ici-bas est écrit là-haut. Savez-vous, monsieur, quelque moyen d'effacer cette écriture ? Puis-je n'être pas moi ? Et étant moi, puis-je faire autrement que moi ? Puis-je être moi en un autre ? Et depuis que je suis au monde, y a-t-il eu un seul instant où cela n'ait été vrai ? Prêchez tant qu'il vous plaira, vos raisons seront peut-être bonnes ; mais s'il est écrit en moi ou là-haut que je les trouverai mauvaises, que voulez-vous que j'y fasse**

**LE MAITRE : - Je rêve à une chose : c'est si ton bienfaiteur eût été cocu parce qu'il était là-haut ; ou si cela était écrit là-haut parce que tu ferais cocu ton bienfaiteur ?**

**JACQUES : - Tous les deux était écrits l'un à côté de l'autre. Tout a été écrit à la fois. C'est comme un grand rouleau qu'on déploie petit à petit.**

**(PP 17-19)**

Ici, Jacques bavarde et le maître écoute avec plaisir, en même temps, il manifeste sa bienveillance à l'égard de son valet. Quand nous plongeons entre les lignes, nous trouvons que la position du maître est plus proche de celle de Jacques qui exagère et va plus loin avec son opinion sur la liberté de l'homme. Selon Jacques, l'homme est suspendu entre le destin et ses choix. Il ne peut pas agir comme il veut, et il doit se résigner complètement au destin qui le mène où le grand-rouleau voudrait. Jacques ne se donne pas une occasion de réfléchir profondément pour sortir avec une réflexion claire et convaincue. Est-ce que cela a une relation avec sa prudence ou sa fidélité à la doctrine spinoziste ?

Hubert Curial dit « chez lui, le raisonnement ne se dissocie pas de l'existence. Tout ce qui lui arrive d'heureux ou de moins heureux devient matière à réflexion »(1). C'est la transformation du fatalisme en déterminisme, c'est-à-dire, que son comportement ne s'exprime pas toujours à travers le fatalisme.

A travers l'objet de charrette, on peut citer que l'auteur a voulu nous montrer la souffrance de Jacques et qu'il s'approche de la mort.

Aussi, le thème du chirurgien que nous pouvons considérer l'intermédiaire direct qui a mené Jacques à être amoureux, mais, il est clair que l'idée de la

---

(1) *Ibid*, p.57.

succession des causes est refusée chez Jacques. Quand nous lisons l'expression «grand rouleau », la première question qui s'installe dans la tête, c'est est-ce que Jacques est profondément impliqué aux affaires religieuses ? Et est ce qu'il sait bien le grand rouleau et qui a écrit ce grand rouleau ?

Pour la première fois, nous le voyons, mais Hubert Curial a une autre opinion quand il dit «Jacques ne sait pas ni qui a rédigé ce grand rouleau ni ce qui y est écrit, mais il a conscience qu'une puissance supérieure décide du moindre de ses actes » (1). D'une part, nous citons que le grand rouleau est l'expression privilégiée de Jacques, mais, elle est ambiguë, car proche de l'idée d'une transcendance, devant laquelle on s'incline avec une foi superstitieuse.

D'ailleurs, quand nous nous fixons dans la conversation qui se déroule entre les deux protagonistes en la théologie. Nous pouvons remarquer cela dans la parole de l'auteur lui-même en disant « Tandis que nos théologiens se disputent sans entendre» (2).

### **Le pressentiment et la sensualité :**

*Où vas-tu ?*

*- Laissez-moi faire.*

*- Ou vas-tu ? te dis-je.*

*- Mettre à la raison cette canaille.*

*- Sais-tu qu'ils sont une douzaine ?*

*- Fussent-ils cent, le nombre n'y fait rien, s'il est écrit là-haut qu'ils ne sont pas assez*

*- Que diable t'emporte avec ton impertinent dicton ?*

*« A présent, monsieur, dit-il à son maître, nous n'avons plus qu'à nous barricader en poussant nos lits contre cette porte, et à dormir*

---

(1) Ibid, P. 69.

(2) Denis Diderot, op-cit., P.19.

*paisiblement...» Et il se mit en devoir de pousser les lits, racontant froidement et succinctement à son maître le détail de cette expédition.*

*LE MAITRE. - Jacques, quel diable d'homme es-tu ! Tu crois donc...*

*JACQUES. - Je ne crois ni ne décrois.*

*LE MAITRE. - S'ils avaient refusé de se coucher ?*

*JACQUES. - Cela était impossible.*

*LE MAITRE. - Pourquoi ?*

*JACQUES. - Parce qu'ils ne l'ont pas fait.*

*LE MAITRE.- S'ils se relevaient ?*

*JACQUES. - Tant pis ou tant mieux.*

*LE MAITRE. - Si...si...si...et...*

*JACQUES. - Si, si la mer bouillait, il y aurait, comme on dit, bien des poissons de cuits. Que diable, monsieur, tout à l'heure vous avez cru que je courais un grand danger et rien n'était plus faux ; à présent vous vous croyez en grand danger, et rien peut-être n'est encore plus faux. Tous, dans cette maison, nous avons peur les uns des autres ; ce qui prouve que nous sommes tous des sots...*

*Et, tout en discourant ainsi, le voilà déshabillé, couché et endormi. Son maître, en mangeant à son tour un morceau de pain noir, et en buvant un coup de mauvais vin, prêtait l'oreille autour de lui, regardait Jacques qui ronflait et disait : « Quel diable d'homme est-ce là !...» A l'exemple de son valet, le maître s'étendit aussi sur son grabat, mais n'y dormit pas de même. Dès la pointe du jour, Jacques sentit une main que le poussait ; c'était celle de son maître qui l'appelait à voix basse : « Jacques ! Jacques !*

*JACQUES. - Qu'est-ce ?*

*LE MAITRE. - Il fait jour.*

*JACQUES. - Cela ce peut.*

*LE MAITRE. - Lève- toi donc.*

*JACQUES. - Pourquoi ?*

*LE MAITRE. - Pour sortir d'ici au plus vite.*

*JACQUES. - Pourquoi ?*

*LE MAITRE. - Parce que nous y sommes mal.*

*JACQUES. - Qui le sait, et si nous serons mieux ailleurs ?*

*LE MAITRE.- Jacques !*

*JACQUES. - Eh bien, Jacques ! Jacques ! Quel diable d'homme êtes-vous ?*

*LE MAITRE. -Quel diable d'homme es-tu Jacques, mon ami, je t'en prie.*

*LE MAITRE. - Et pourquoi ne les avoir pas rendues ?*

*JACQUES. -C'est qu'il faudra enfoncer deux portes ; celle de nos voisins pour les tirer de leur prison, la nôtre pour leur délivrer leurs vêtements et cela nous donnera du temps.*

*LE MAITRE. -Fort bien, Jacques ! Mais pourquoi gagner du temps.*

*JACQUES. -Pourquoi ? Ma foi, je n'en sais rien.*

*LE MAITRE. - Et si tu veux gagner du temps, pourquoi aller au petit pas comme tu fais ?*

*JACQUES. - C'est que, faute de savoir ce qui est écrit là-haut, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on fait, et qu'on suit sa fantaisie qu'on appelle raison qui n'est souvent qu'une dangereuse fantaisie qui nous tourne tantôt bien, tantôt mal.*

*JACQUES. - Mon capitaine croyait que la prudence est une supposition, dans laquelle l'expérience nous autorise à regarder les circonstances où nous nous trouvons comme cause de certains effets à espérer ou à craindre pour l'avenir.*

*( P P 20-33 )*

Les faits se passent dans l'auberge où les deux voyageurs voulaient réserver une chambre et demander à souper. A cet endroit, et à côté d'eux, il y avait des brigands. Ils ont peur de Jacques, tout de suite, Jacques sentait le danger et s'est échappé vers la chambre en demandant à son maître de le suivre. Pour cette réaction, nous remarquons que Jacques était inquiet et prenait ses précautions et son maître ne l'était pas. Jacques avait une vision générale sur la situation où les deux voyageurs étaient, et son maître ne l'avait pas. Il nous semble que Jacques inquiet et prenait ses précautions et son maître ne l'était pas. Jacques avait une vision générale sur la situation où les deux voyageurs

étaient, et son maître ne l'avait pas. Il nous semble que Jacques suit ses pressentiments, c'est-à-dire qu'il y a une fausseté sur le grand rouleau.

Comme nous pouvons voir dans la parole de Béatrice Didier « le maître qui croit en la liberté, n'agit pas, ne décide rien dans le voyage, tandis que Jacques, le fataliste, est essentiellement actif, organise les étapes, n'hésite pas à affronter de brigands»(1).

nous pouvons considérer que la peur était la cause qui a poussé Jacques à échapper plus loin et cela n'appartient pas au destin. Avec cette réaction, nous découvrons chez Jacques un élément négligé pour lui, c'est la sensualité. Cet élément appartient au déterminisme qui se confond avec le fatalisme dans le personnage de Jacques.

Il faut noter que les principes de Jacques transforment la croyance en application, mais certainement, c'est-à-dire, avec le paradoxe. Pourquoi Jacques a-t-il pris les pistolets et fermé la porte ?

Nous pouvons dire que c'est pour éviter le danger qui viendrait probablement, c'est-à-dire que Jacques a une conscience prématurée de ce qui viendra. Comme dit Hubert Curial « Le problème est que, d'un côté, Jacques s'affirme fataliste et

que d'un côté, il réagit et parfois réfléchit comme s'il ne l'était pas » (2). Dans une autre scène, on constate que le maître a pris la supériorité en demandant à

---

(1) *Béatrice Didier, Jacques le fataliste et son maître de Diderot, commenté, Gallimard, 1998, P.75.*

(2) *Hubert Curial, op.cit., P.22.*

*Jacques de quitter l'auberge et s'enfuir rapidement. Mais Jacques marche lentement. Nous voyons que c'est une transformation rigoureuse dans son comportement. Comme dit Philippe Ségura « Son attachement au temps contraste avec l'attitude du philosophe fataliste, qui sait que le temps n'a pas d'importance puisque tout ce qui a été, est et sera est écrit là-haut (...) sur le grand rouleau » (1). Et aussi, avec la lenteur de Jacques à quitter l'auberge et les clefs qu'il emporte dans sa poche, on trouve que l'auteur traite le mode plaisant d'une question philosophique majeure sur le déterminisme et la liberté. Ce que pensait Jacques, « tout est écrit là-haut », à quoi bon agir, lutter, penser ?*

Pourtant Jacques se comporte avec une prudence en neutralisant les brigands. Il affirme sa liberté et entre par là même, en contradiction avec ses principes. D'une part, dans l'épisode de l'auberge, nous voyons qu'on voulait ajouter une tâche d'ambiguïté et d'ignorance de ce qui se passe là-bas, en disant « J'ignore ce qui se passe dans l'auberge après leur départ » (2).

### **Le quiproquo de la définition de la liberté :**

*Jacques dit à son maître : « Eh bien, monsieur qu'en pensez vous ? »*

*LE MAITRE.- De quoi ?*

*JACQUES. – De la blessure au genou.*

*LE MAITRE. – Je suis de ton avis ; c'est une des plus cruelles.*

*JACQUES.- Au vôtre ?*

*LE MAITRE : - Non, non, au tien, au mien, à tous les genoux du monde.*

*JACQUES : - Mon maître, mon maître, vous n'y avez pas bien regardé ; croyez vous que nous ne plaignons jamais que nous.*

*LE MAITRE. – Quelle folie !*

---

(1) *Philippe Ségura, op.cit., P.69.*

(2) *Denis Diderot, op.cit., P.25.*

**JACQUES.** – Ah ! Si je savais dire comme je sais penser ! Mais il était écrit là-haut que j'aurais des choses dans ma tête, et que les mots ne me viendraient pas.

*Ici Jacques s'embarrassa dans une métaphasique très subtile et peut-être très vraie. Il cherchait à faire concevoir à son maître que le mot douleur était sans idée, et qu'il ne commençait à signifier quelque chose qu'au moment où il rappelait à notre mémoire une sensation que nous avons éprouvée. Son maître lui demanda s'il avait déjà accouché.*

**- Non, lui répondit Jacques.**

**- Et crois-tu que ce soit une grande douleur que d'accoucher ?**

**- Assurément !**

**- Plains-tu les femmes en mal d'enfant ?**

**- Beaucoup.**

**- Tu plains donc quelquefois un autre que toi ?**

**- Je plains ceux ou celles qui se tordent les bras, qui s'arrachent les cheveux, qui poussent des cris, parce que je sais par expérience qu'on ne fait pas cela sans souffrir ; mais pour le mal propre à la femme qui accouche, je ne le plains pas : je ne sais ce que c'est, Dieu merci ! Mais pour en revenir à une peine que nous**

**connaissons tous deux, l'histoire de mon genou, qui est devenu le votre par votre chute...**

**LE MAITRE.** – Non, Jacques ; l'histoire de tes amours qui sont devenues miennes par mes chagrins passés.

**(PP 29-30)**

Jacques pense que nous ne pouvons concevoir qu'après avoir senti. C'est le sens de sa discussion avec son maître, lorsqu'il évoque sa douleur au genou.

Jacques bavarde librement, discute, pense et donne ses opinions, et en même temps, nous le voyons nier sa liberté et espérer d'avoir une liberté de se comporter comme il le veut.

Il y a ici une contradiction entre ce qu'il dit et ce qu'il fait, où la pensée est

liée à la conscience qui nous mène à la fin au résultat qui comprend le vrai ou le faux. Mais restent les effets de ce qu'on pense et fait. Jacques est libre à nos yeux, malgré son ignorance de la définition de la liberté comme il dit. Est-ce que Jacques croit à la liberté ? Il est clair que Jacques a un quiproquo en fait de la définition de la liberté et sa signification, et comme dit Béatrice Didier « Jacques ne croit pas à la liberté parce que pour lui, il n'y a pas de liberté » (1). D'une part, nous voyons que s'il n'est pas l'unique préoccupation de l'auteur dans le roman, le fataliste s'avère au cœur des grandes questions métaphysiques, que sont la liberté et la connaissance. Déterminisme et sensualisme, tels sont les principes de ce « fatalisme » qui guide l'action de Jacques.

#### **Les dénnotations aristocratiques du maître :**

*Le maître s'apercevant aussitôt qu'on lui avait volé son cheval, se disposait à tomber sur Jacques à grands coups de bride, lorsque Jacques lui dit : « Tout doux, monsieur, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à me laisser assommer ; je recevrai le premier coup, mais je jure qu'au second je pique des deux et vous laisse là..... » Cette menace de Jacques fit tomber subitement la fureur de son maître, qui lui dit d'un ton radouci : « Et ma montre » ?*

*- La voilà.*

*- Et ta bourse ?*

*- La voilà.*

*- Tu as été bien longtemps.*

*- Pas trop pour tout ce que j'ai fait. Ecoutez bien. Je suis allé, je me suis battu, j'ai ameuté tous les paysans de la campagne, j'ai ameuté tous les habitants de la ville, j'ai été pris pour voleur de grand chemin, j'ai été conduit chez le juge, j'ai subi deux interrogatoires, j'ai presque fait pendre deux hommes, j'ai fait mettre à la porte un valet, j'ai fait chasser une servante, j'ai été convaincu d'avoir couché*

---

(1) Béatrice Didier, *op.cit.*, P.117.

*avec une créature que je n'ai jamais vue et que j'ai pourtant payée ;  
et je suis revenu.*

*- Et moi, en t'attendant....*

*- En m'attendant il était écrit là-haut que vous vous endormiriez, et  
qu'on vous volerait votre cheval. Eh bien ! monsieur, n'y pensons  
plus ! c'est un cheval perdu et peut être est-il écrit là-haut qu'il se  
retrouvera.*

*- Mon cheval ! mon pauvre cheval !*

*- Quand vous continuerez vos lamentations jusqu'à demain, il n'en  
sera ni plus ni moins.*

*- Qu'allons-nous faire ?*

*- Je vais vous prendre en croupe, ou, si vous l'aimez mieux, nous  
quitterons nos bottes, nous les attacherons sur la selle de mon  
cheval, et nous poursuivrons notre route à pieds.*

*- Mon cheval ! mon pauvre cheval !*

*Ils prirent le parti d'aller à pied, le maître s'écriant de temps en  
temps : « Mon cheval ! Mon pauvre cheval ! » et Jacques  
paraphrasant l'abrégé de ses aventures. Lorsqu'il en fut à  
l'accusation de la fille, son maître lui dit :*

*«Vrai, Jacques, tu n'avais pas couché avec cette fille ?*

*JACQUES. – Non, monsieur.*

*LE MAITRE. – Et tu l'as payée ?*

*JACQUES : - Assurément !*

*LE MAITRE. – Je fus une fois en ma vie plus malheureux que toi.*

*JACQUES. – Vous payâtes après avoir couché ?*

*LE MAITRE. – Tu l'as dit.*

*(PP 45-47 )*

Déjà, commencé avec la scène du « cheval perdu ». Le cheval n'est pas présenté ici comme un épisode dramatique, mais, il a une dimension métaphorique. Nous pouvons citer que le cheval est considéré comme le destin qui mène les deux protagonistes vers l'endroit auquel ils veulent arriver. Comme nous pouvons voir dans la parole de Philippe Ségura où il dit « mais le rôle de cet animal ne se limite pas à une fonction dramatique, il fut également l'objet des interrogatoires et des réflexions de Jacques et son maître, du fait des différents résultats de ses troques » (1).

---

(1) Philippe Ségura, *op.cit.*, P.24.

D'ailleurs, pour les deux éléments perdus qui appartiennent à un caractère ou à portrait du maître, c'est la montre et la bourse. C'est le portrait d'aristocrate que l'auteur ajoute au maître. En conséquence, nous savons bien que la bourse symbolise l'autorité et l'argent sans lequel on ne peut pas payer la dépense dans les auberges, et la montre qui permet de se repérer dans le temps, et qui est importante pour le maître. Sa richesse est le seul fondement de son autorité, et de sa position dans la société. Comme dit Hubert Curial « ce portrait d'un homme sans qualité a une portée satirique et même politique : c'est la dénonciation de l'inutilité des classes possédantes » (1). Nous trouvons que le portrait du maître ne justifie pas sa supériorité sociale. A l'inverse de son valet qui est actif, courageux, inventif, il est capable d'action, il n'hésite pas à sortir son pistolet pour récupérer la montre volée.

« Il affecta de tirer la montre de sa poche et regarder l'heure qu'il était » (2).

Pourquoi le maître consulte-t-il cette montre puisqu'il n'a rien à faire ?

Il semble que ce soit un geste d'automate sans véritable utilité, une manie.

Avec ce comportement, le maître est comparé à un automate : « l'automate allait devant lui » (3). Au fait de portrait de maître, et surtout sa montre où

nous pouvons voir que Béatrice Didier dit « la montre est alors un objet de luxe, comme sa tabatière ; les paysans n'en possèdent pas » (4).

Et aussi Philippe Ségura dit « il s'agit d'une montre, objet symbolique, qui fait partie des attributs caractéristiques du personnage » (5).

---

(1) Hubert Curial, *op.cit.*, P.20.

(2) Denis Diderot, *op.cit.*, P.43.

(3) *Ibid*, P.38.

(4) Béatrice Didier, *op.cit.*, p.22.

(5) Philippe Ségura, *op.cit.*, P.22.

Pour l'intrigue du texte, nous pouvons dire que l'histoire pourrait finir par la perte de la montre et de la bourse, mais la recherche de Jacques pour les trouver permet au voyage de se poursuivre.

Comme nous pouvons voir où Barka K. Toumarkine dit « le personnage du maître – qui ne peut suivre sans sa montre – est aussi successivement comparé à un automate et à un odomètre » (1).

### **Le jeu du plagiat :**

*Les voilà tous les deux à cheval, et Jacques ajoutant : « Lorsque je quittai la maison, mon père, ma mère, mon parrain, m'avaient tous donné quelque chose, chacun selon leurs petits moyens ; et j'avais en réserve cinq louis, dont Jean, mon aîné, m'avait fait présent lorsqu'il partit pour son malheureux voyage de Lisbonne.... (Ici Jacques se mit à pleurer, et son maître à lui représenter que cela était écrit là-haut.) Il est vrai, monsieur, je me le suis dit cent fois ; et avec tout cela je ne saurais m'empêcher de pleurer.*

*Puis voilà Jacques qui sanglote et qui pleure de plus belle ; et son maître qui prend sa prise de tabac, et qui regarde à sa montre l'heure qu'il est. Après avoir mis la bride de son cheval entre ses dents et essuyé ses yeux avec ses deux mains, Jacques continua :*

*« Des cinq louis de Jean, de mon engagement, et des présents de mes parents et amis, j'avais fait une bourse dont je n'avais pas encore soustrait une obole. Je retrouvai ce magot bien à point ; qu'en dites-vous, mon maître ?*

*LE MAITRE.- Il était impossible que tu restasses plus longtemps dans la chaumière.*

*JACQUES : - Même en payant.*

*LE MAITRE : - Mais qu'est-ce que ton frère Jean était allé chercher à Lisbonne ?*

*JACQUES :- Il me semble que vous prenez a tache de me fourvoyer. Avec vos questions, nous aurons fait le tour du monde avant que d'avoir atteint la fin de mes amours.*

---

(1) Barka K. Toumarkine, **Diderot Jacques le fataliste et son maître**, présentation, Flammarion, Paris, 1997, P.324.

**LE MAITRE.**- *Qu'importe, pourvu que tu parles et que j'écoute ? Ne sont-ce pas là les deux points importants ? Tu me grondes, lorsque tu devrais me remercier.*

**JACQUES** :-*Mon frère était allé chercher le repos à Lisbonne. Jean, mon frère, était un garçon d'esprit : c'est ce qui lui a porté malheur ;*

*Il eût été mieux pour lui qu'il eût été un sot comme moi ; mais cela était écrit là-haut. Il était écrit que le frère quêteur des Carmes qui venait dans notre village demander des œufs, de la laine, du chanvre, des fruits, du vin à chaque saison, logeait chez mon père, qu'il débaucherait Jean, mon frère, et que Jean, mon frère, prendrait l'habit de moine.*

**LE MAITRE.** -*Jean, ton frère, a été Carme ?*

**JACQUES.** -*Oui, monsieur, et Carme déchaux. Il était actif, intelligent, chicanier ; c'était l'avocat consultant du village. Il savait lire et écrire, et, dès sa jeunesse, il s'occupait à déchiffrer et à copier de vieux parchemins. Il passa par toutes les fonctions de l'ordre, successivement portier, sommelier, jardinier, sacristain, adjoint à procure et banquier ; du train dont il y allait, il aurait fait notre fortune à tous.*

**LE MAITRE.**-*Non, non ; prenons une prise de tabac, voyons l'heure qu'il est et poursuivis.*

**JACQUES.** -*J'y consens, puisque vous le voulez... Jacques à côté de son maître, qui lui dit : « Ah ! Mon ami, quelle frayeur tu m'as causée ! Je t'ai tenu pour mort.. Mais tu rêves ; à quoi rêves-tu ?*

**JACQUES.**-*A ce j'ai trouvé là-haut.*

**LE MAITRE.** -*Et qu'y as-tu donc trouvé ?*

**JACQUES.** -*Des fourches patibulaires, un gibet.*

**LE MAITRE.** -*Diable ! Cela est de fâcheux augure ; mais rappelle-toi ta doctrine. Si cela est écrit là-haut, tu auras beau faire, tu seras pendu, cher ami, et ce cela n'est pas écrit là-haut, le cheval en aura menti. Si cet animal n'est pas inspiré, il est sujet à des lubies ; il faut y prendre garde...»*

**JACQUES.** -*Je surprends vos yeux attachés sur mon visage ; est-ce que vous me trouvez l'air sinistre ?*

**LE MAITRE.** -*Non, non.*

**JACQUES.** -*C'est-à-dire, oui, oui. Eh bien ! Si je vous fais peur, nous n'avons qu'à nous séparer.*

**LE MAITRE.** -*Allons donc, Jacques, vous perdez l'esprit ; est-ce que vous n'êtes pas sûr de vous ?*

**JACQUES.** -*Non, monsieur, et qui est-ce qui est sûr de soi ?*

**LE MAITRE.** -*Tout homme de bien. Est-ce que Jacques, l'honnête Jacques, ne se sent pas là de l'horreur pour le crime ? ... Allons, Jacques, finissons cette dispute et reprenez votre récit.*

**LE MAITRE,** *sa tabatière ouverte et sa montre replacée.*

*Et qu'allaient-ils faire à Lisbonne ?*

*JACQUES. – Chercher un tremblement de terre, qui ne pouvait se faire sans eux ; être écrasés, engloutis, brûlés ; comme il était écrit là-haut.*

*LE MAITRE. –Ah ! Les moines ! Les moines !*

*JACQUES. –Le meilleur ne vaut pas grand argent.*

*LE MAITRE. –Je le sais mieux que toi.*

*JACQUES. –Est-ce que vous avez passé par leurs mains ?*

*LE MAITRE. –Une fois je te dirais cela.*

*JACQUES. –Mais pourquoi est-ce qu'ils sont si méchants ?*

*LE MAITRE. –Je crois que c'est parce qu'ils sont moines... Et puis revenons à tes amours.*

*JACQUES. –Non, monsieur, n'y revenons pas.*

*LE MAITRE. –Est-ce que tu ne veux plus que je les sache ?*

*JACQUES. –Je le veux toujours ; mais le destin, lui, ne le veut pas. Est-ce que vous ne voyez pas qu'aussitôt que j'en ouvre la bouche, le diable s'en mêle, et qu'il survient toujours quelque incident qui me coupe la parole ? Je ne les finirai pas, vous dis-je, cela est écrit là-haut.*

*(PP 53-60 )*

D'abord, nous commençons avec l'histoire du frère de Jacques, «Jean » qui a occupé une grande partie de la discussion des deux protagonistes, où nous pouvons dire que cette histoire est un plagiat de cette espagnole « Don Quichotte de SanchoPanca ». C'est-à-dire que les deux héros sont une hiérarchie de ces deux espagnols.

Barka K . Toumarkine soulignait le fait que : « Le maitre et le valet de Diderot sont les héritiers de don Quichotte et de son fidele écuyer Sancho Panca » (1).

---

(1) *Ibid, P.308.*

D'une part, et par l'expression de « Fourches patibulaires », que nous considérons comme une image de la mort.

Comme dit Line Carpentier « L'épisode des fourches patibulaires introduit les premiers signes inquiétants sur le destin de Jacques » (1).

Ainsi, et pour la satire des moines, cette satire n'est pas en soi naturelle. Les fabliaux du moyen âge, et, au XVI<sup>e</sup> siècle, les romans de Rabelais dénonçaient déjà la perversité et la luxure des moines.

En conséquence, l'histoire du frère de Jacques constitue une féroce critique de la vie religieuse, et les moines n'ont aucune vertu. Mais tous les vices : jalousie, hypocrisie, méchanceté, et cupidité.

D'une part, et par la discussion des deux voyageurs sur le thème de la liberté, on découvre dans le personnage de Jacques un élément de doute, où on peut voir qu'il doute à ce qu'il croit.

Ici, il y a une contradiction entre ce qu'il croit, et ce qui est écrit là-haut, comme nous voyons que Hubert Curial dit « Bien qu'il doute de sa propre liberté, Jacques se conduit pourtant comme s'il était libre » (2).

---

(1) *Line Carpentier, Jacques le fataliste, Denis Diderot, Balises, Nathan, 1989, P.27.*

(2) *Hubert Curial, op.cit., P.71.*

## CHAPITRE V

### La certitude et la vraisemblance

JACQUES. – Mon maître, cela est fort beau ; mais à quoi diable cela revient-il ? J'ai perdu mon capitaine, j'en suis désolé ; et vous me détacher, comme un perroquet, un lambeau de consolation d'un homme ou d'une femme à une autre femme qui a perdu son amant.

LE MAITRE.- Je crois que c'est d'une femme.

JACQUES.- Moi, je crois que c'est d'un homme. Mais que ce soit d'un homme ou d'une femme, encore une fois, à quoi diable cela revient-il Est-ce que vous me prenez pour la maîtresse de mon capitaine? Mon capitaine, monsieur , était un brave homme ; et moi, j'ai toujours été un honnête garçon.

LE MAITRE.- Jacques, qui est-ce qui vous le dispute ?

JACQUES.- A quoi diable revient donc votre consolation d'un homme ou d'une femme à une autre femme ? A force de vous le demander, vous me le direz peut-être.

LE MAITRE.- Non, Jacques, il faut que vous trouviez cela tout seul.

JACQUES.- J'y rêverais le reste de ma vie, que je ne le devinerais pas ; j'en aurais pour jusqu'au jugement dernier.

LE MAITRE.- Jacques, il m'a paru que vous m'écoutez avec attention tandis que je disais.

JACQUES.- Est-ce qu'on peut la refuser au ridicule ?

LE MAITRE.- Fort bien, Jacques !

JACQUES.- Peu s'en est fallu que je m'aie éclaté à l'endroit des bienséances rigoureuses qui me gênaient pendant la vie de mon capitaine, et dont j'avais été affranchi par sa mort.

LE MAITRE.- Fort bien, Jacques ! J'ai donc fait ce que je m'étais proposé. Dites moi s'il était possible de s'y prendre mieux pour vous consoler. Vous pleuriez : si je vous avais entretenu de l'objet de votre douleur qu'en serait-il arrivé ? Que vous eussiez pleuré bien davantage, et que j'aurais achevé de vous désoler. Je vous ai donné le change, et par le ridicule de mon oraison funèbre, et par la petite querelle qui s'en est suivie. A présent, convenez que la pensée de votre capitaine est aussi loin de vous que le char funèbre qui le mène à son dernier domicile. Pourtant je pense que vous pouvez reprendre l'histoire de vos amours.

JACQUES.- Je le pense aussi.

- Docteur, dis-je au chirurgien, demeurez-vous loin d'ici?

- A un quart de lieue au moins.

- Etes-vous un peu commodément logé?

- Assez commédément.

- Pourriez-vous disposer d'un lit?

- Non.

- *Quoi! Pas même en payant, en payant bien ?*

- *Oh! En payant et en payant bien , pardonnez-moi. Mais l'ami, vous ne paraissez guère en état de payer, et moins encore de bien payer.*

- *C'est mon affaire. Et serais-je un peu soigné chez vous?*

- *Très bien. J'ai ma femme qui a gardé des malades toute sa vie; j'ai une fille aînée qui fait le poil à tout venant, et qui vous lève un appareil aussi bien que moi.*

- *Combien me prendriez-vous pour mon logement, ma nourriture et vos soins?*

*Le chirurgien dit en se grattant l'oreille:*

- *Pour le logement ... la nourriture... les soins...Mais qui est-ce qui me répondra du paiement?*

- *Je paierai tous les jours.*

- *Voilà ce qui s'appelle parler, cela...*

- *Mais, monsieur, je crois que vous ne m'écoutez pas.*

*LE MAITRE.- Non, Jacques, il était écrit là-haut que tu parlerais cette fois, qui ne sera peut-être pas la dernière sans être écouté.*

*JACQUES.- Quand on n'écoute pas celui qui parle, c'est qu'on ne pense à rien, ou qu'on pense à autre chose que ce qu'il dit: lequel des deux faisiez-vous?*

*LE MAITRE.- Le dernier. Je rêvais à ce qu'un des domestiques noirs qui suivait le char funèbre te disait, que ton capitaine avait été privé, par la mort de son ami, du plaisir de se battre au moins une fois la semaine. As-tu compris quelque chose à cela?*

*JACQUES.- Assurément.*

*LE MAITRE.- C'est pour moi une énigme que tu m'obligerais de m'expliquer.*

*JACQUES.- Et que diable cela vous fait-il?*

*LE MAITRE.- Peu de chose mais, quand tu parleras, tu veux apparemment être écouté?*

*JACQUES.- Cela va sans dire.*

*LE MAITRE.- Eh bien! En conscience, je ne saurais t'en répondre, tant*

*que cet inintelligible propos me chiffonnera la cervelle. Tire-moi de là, je t'en prie.*

*JACQUES.- A la bonne heure ! mais jurez-moi, du moins que vous ne m'interrompez plus.*

*LE MAITRE.- A tout hasard, je te le jure.*

*JACQUES.- C'est que mon capitaine, bon homme, galant homme, homme de mérite, un des meilleurs officiers du corps, mais homme un peu hétéroclite , avait rencontré et fait amitié avec un autre officier du même*

*corps, bon homme aussi, galant homme aussi, homme de mérite aussi, aussi bon officier que lui, mais homme hétéroclite que lui..*

*Jacques s'arrêta tout court, consulta le destin dans sa tête ; il lui sembla que le destin disait : «Retourne sur tes pas », ce qu'il fit. Son maître lui dit qu'est-ce ?*

*JACQUES.- Mo foi, je n'en sais rien.*

*LE MAITRE.- Et pourquoi ?*

*JACQUES. Je n'en sais davantage.*

*LE MAITRE.- Tu verras que se sont des contrebandiers qui auront rempli cette bière de marchandises prohibées, et qu'ils auront été vendus à la Ferme par les coquins mêmes de qui ils avaient achetées.*

*JACQUES. – Mais pourquoi ce carrosse aux armes de son capitaine ?*

*LE MAITRE.- Ou c'est un enlèvement. On aura caché dans ce cercueil, que sait-on une femme, une fille, une religieuse ; ce n'est pas le linceul qui fait le mort.*

*JACQUES.- Mais pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine ?*

*LE MAITRE.- Ce sera tout ce qu'il te plaira ; mais achève-moi l'histoire de ton capitaine.*

*(PP 64-68 )*

Nous voyons que les mots de consolation que le maître adresse à son serviteur éploré, marquent la présence de la mort.

D'une part, Jacques est sûr que son ancien maître (le capitaine), est mort, mais, comment et quand ? Malheureusement, les signes ne le montrent pas.

Aussi, nous trouvons que le refus de Jacques pour la consolation de son maître nous donne une impression que Jacques a une protestation contre le destin. Il décline son refrain, c'est-à-dire, un paradoxe comme on le voit.

Pourquoi il ne le rend pas à celui écrit là-haut ?

Nous pouvons dire que c'est parce qu'il est un homme de paradoxe par excellence. Comme nous voyons Hubert Curial dit « son fatalisme vole en éclats : il ne se résigne pas à ce qui pourrait être du destin » (1).

Line Carpentier dit sur la consolation « enfin, le discours de la consolation du maître est discrédité par son ridicule » (2). Une autre allusion de la mort que nous avons voulu ajouter dans le texte, c'est « le char funèbre », et aussi l'adjectif « noir » soutient cette image, comme dit Line Carpentier « la répétition de l'adjectif « noir », l'enforce la totalité funèbre » (3). A propos des chirurgiens, on trouve qu'ils vivent en cheminant sans posséder de cabinet où ils recevaient leurs clients, mais vont de ville en ville comme des marchands ambulants. Ils sont en même temps barbiers et vétérinaires, ils discutent et boivent beaucoup. Mais en dépit de ces défauts, nous trouvons que le narrateur lui-même passionné de médecine, éprouve une sympathie certaine à leur égard. En effet, la discussion sur la notion du mal et du bien pose une question ici. Si l'homme n'est pas libre, comment peut être tenu pour responsable de ses actes ?

Nous voyons que la négation de la liberté soulève un problème considérable. Jacques estime que l'homme ne choisit pas son comportement et qu'il n'en est donc pas responsable, disant « qu'il y a simplement des êtres qui sont « heureusement nés » et d'autres qui sont « malheureusement nés » (4).

---

(1) *Ibid*, P.72.

(2) Line Carpentier, *op.cit.*, P.31.

(3) *Ibid*, P.31.

(4) Denis Diderot, *op.cit.*, P.46.

Il considère que les premiers sont bons par nature, et comme les seconds sont méchants par nature.

Il n'existe plus dans ces conditions de bien et de mal absolus, de lois morales objectives, universelles et intemporelles.

### **Le thème de la double :**

*LE MAITRE.- Et qui est-ce qui t'a dit qu'il était mort ?*

*JACQUES.- Et ce cercueil ? Et ce carrosse à ses armes ? Mon pauvre capitaine est mort, je n'en doute pas.*

*LE MAITRE.- Et ce prêtre les mains liées sur le dos ; et ces gens les mains liées sur le dos ; et ces gardes de la ferme ou ces cavaliers de maréchaussée ; et ce retour du convoi vers la ville ? Ton capitaine est vivant, je n'en doute pas ; mais ne sais-tu rien de son camarade ?*

*JACQUES. – L'histoire de son camarade est une belle ligne du grand rouleau ou ce qui est écrit là-haut.*

*LE MAITRE.- J'espère...*

*(P 78)*

nous trouvons que les arrêts répétés du cheval de Jacques au pied des gibets et la rencontre du convoi funèbre traitent du même thème : celui de l'illusion. En d'autres termes : que croire et à qui se fier ?

L'anecdote d'Esopé se rendant au bain et se retrouvant en prison illustre l'incertitude de toute existence. Nous pouvons dire que sa certitude n'a d'égal que sa sincère émotion.

Pour cela le corbillard qui sert en réalité à des contrebandiers pour dissimuler et transporter des marchandises illicites. Jacques munie son cheval comme un sinistre «avertissement de destin».

Nous trouvons que l'image du cercueil et de la carrosse dessine dans l'imagination de Jacques un tableau funèbre de la mort de son capitaine.

Au fait du thème de double «le capitaine et son camarade», il est à la fois semblable à soi et différent de soi.

D'où les contradictions de comportement. L'histoire transpose et explique les relations de Jacques et son maître.

Comme nous pouvons voir où Line Carpentier dit « ce thème permet de montrer que les contraires sont inséparables ; il doit aussi nous aider à comprendre les rapports entre Jacques et son maître»(1).

Tous deux cheminent ensemble, ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre et pourtant, ils s'opposent.

### **L'enchaînement des causes et des effets :**

*Jacques le surprit à son réveil dans cette fonction, et lui dit «Que faites –vous là ?»*

*LE MAITRE.- Je te réveille. Tu es mon serviteur, quand je suis malade ou bien portant ; mais je suis le tien quand tu te portes mal.*

*JACQUES.- Je suis bien aise de savoir que vous êtes humain ; ce n'est pas trop la qualité des maîtres envers leurs valets.*

*LE MAITRE.- Comment va la tête ?*

*JACQUES.- Aussi bien que la solive contre laquelle elle a lutté.*

*LE MAITRE.- Prends ce drap entre tes dents et secoue fort... Qu'as-tu senti ?*

*JACQUES.- Rien ; la cruche me paraît sans fêlure.*

*LE MAITRE.- Tant mieux. Tu veux te lever, je crois ?*

*JACQUES.- Et que voulez-vous que je fasse là ?*

*LE MAITRE.- Je veux que tu te reposes.*

*JACQUES.- Mon avis, à moi, est que nous déjeunions et que nous partions.*

*LE MAITRE.- Et le cheval ?*

*JACQUES.- Je l'ai laissé chez son maître, honnête homme, galant homme, qui l'a repris pour ce qu'il nous l'a vendu.*

*LE MAITRE. – Et cet honnête homme, ce galant homme, sais-tu qui il est ?*

---

(1) Line Carpentier, *op.cit.*, P.32.

**JACQUES.- Non.**

**LE MAITRE.- Je te le dirai quand nous serons en route.**

**JACQUES.- Et pourquoi pas à présent ? Quel mystère y a-t-il à cela ?**

**LE MAITRE.- Mystère ou non, quelle nécessité y a-t-il de te l'apprendre dans ce moment ou dans un autre ?**

**JACQUE.- Aucune.**

**LE MAITRE.- Mais il te faut un cheval.**

**JACQUES. – L'hôte de cette auberge ne demandera peut-être pas mieux que de nous céder un des siens.**

**LE MAITRE.- Dors encore un moment, et je vais voir à cela.**

**Jacques après avoir ajouté à ses démonstrations de gratitude force révérences, que son bienfaiteur ne lui rendait pas, et force souhaits qu'on recevait froidement, remonte sur son cheval, et dit à son maître : «J'ai la plus profonde vénération pour cet homme que vous devez me faire connaître».**

**LE MAITRE.- Et pourquoi, Jacques, est-il vénérable à vos yeux ?**

**JACQUES.- C'est que, n'attachant aucune importance aux services qu'il rend, il faut qu'il soit naturellement officieux et qu'il ait une longue habitude de bienfaisance.**

**LE MAITRE.- Et quoi jugez-vous cela ?**

**JACQUES.- A l'air indifférent et froid avec lequel il a reçu mon remerciement ; il ne me salue point, il ne me dit pas un mot, il semble me méconnaître, et peut-être à présent se dit-il en lui-même avec un sentiment de mépris : il faut que la bienfaisance soit fort étrangère à ce voyageur, et que l'exercice de la justice lui soit bien pénible, puisqu'il en est si touché... Qu'est-ce qu'il a donc de si absurde dans ce que je vous dis, pour vous faire rire de si bon cœur ! ... Quoi qu'il en soit, dites-moi le nom de cet homme, afin que je l'écrive sur mes tablettes.**

**LE MAITRE.- Très volontiers ; écrivez.**

**JACQUES. – Dites.**

**LE MAITRE.- Ecrivez : l'homme auquel je porte la plus profonde vénération...**

**JACQUES.- Est...**

**LE MAITRE.- Le bourreau de...**

**JACQUES. – Le bourreau !**

**LE MAITRE.- Oui, oui, le bourreau.**

**JACQUES.- Pourriez-vous me dire où est le sel de cette plaisanterie ?**

**LE MAITRE.- Je ne plaisante point. Suivez les chaînes de votre gourmette. Vous avez besoin d'un cheval, le sort vous adresse à un passant, et ce passant, c'est un bourreau. Ce cheval vous conduit deux fois entre des fourches patibulaires ; la troisième, il vous dépose chez un bourreau ; là vous tomber sans vie, de là on vous apporte, où ? Dans une auberge, un gîte, un asile commun. Jacques, savez-vous l'histoire de la mort de Socrate ?**

**JACQUES.- Non.**

**LE MAITRE.- C'était un sage d'Athènes. Il y a longtemps que le rôle de sage est dangereux parmi les fous. Ses concitoyens le condamnèrent à boire la cigüe. Eh bien ! Socrate fit comme vous venez de faire ; il en usa avec le bourreau qui lui présenta la cigüe aussi poliment que vous. Jacques, vous êtes une espèce de philosophe, convenez-en. Je sais bien que c'est une race d'hommes odieuse aux grands, devant lesquels ils ne fléchissent pas le genou ; aux magistrats, protecteurs par état des préjugés qu'ils poursuivent ; aux prêtres qui les voient rarement au pied de leurs autels ; aux poètes, gens sans principes et qui regardent sottement la philosophie comme la cognée des beaux-arts, sans compter que ceux même d'entre eux qui se sont exercés dans le genre odieux de la satire n'ont été que flatteurs ; aux peuples, de tout temps les esclaves des tyrans qui les oppriment, des fripons qui les trompent et des bouffons qui les amusent. Ainsi je connais, comme vous voyez, tout le péril de votre profession et toute l'importance de l'aveu que je vous demande ; mais je n'abuserai pas de votre secret. Jacques, mon ami, vous êtes un philosophe, j'en suis fâché pour vous ; et s'il est permis de lire dans les choses présentes celles qui doivent arriver un jour, et si ce qui est écrit là-haut se manifeste quelque fois aux hommes longtemps avant l'événement, je présume que votre mort sera philosophique, et que vous recevrez le lacet d'aussi bonne grâce que Socrate reçut la coupe de la cigüe.**  
(PP 86-90)

nous connaissons bien que les qualités des maîtres portent généralement l'insolence, la sévérité, la jalousie, et le contrôle. Mais, la scène de l'accident de Jacques inverse ses rapports avec son maître. A quoi sert cette inversion ?

Nous pouvons dire que c'est un changement bizarre et ridicule. Hubert Curial affirme que « cette inversion a une double portée, philosophique et littéraire : d'une part rien n'est écrit ni déterminé à l'avance et d'autre part, la continuité des caractères ainsi les pesanteurs des conditions sociales sont brisées »(1).

Le maître, à la différence de tous les maîtres au monde, porte à l'intérieur de lui-même une qualité d'humanité.

---

(1) Hubert Curial, op.cit. , P.28.

Ainsi Jacques se révèle avoir naguère appartenu à un bourreau, chargé des exécutions par pendaison. Il explique son habitude de s'arrêter au pied de tous les gibets, par nécessité professionnelle en quelque sorte.

Nous pouvons dire que Jacques avait tort de croire à un signe de destin. Comme dit Hubert Curial «les réactions du cheval obéissant à un déterminisme, et non un arrêt de la fatalité. Tout devient rationnel et compréhensible»(1).

Comme le fatalisme, le déterminisme postule que tout effet provient d'une cause, et qu'une même cause produit toujours les mêmes effets. Mais à la différence du fatalisme qui soumet complètement l'homme au destin, le déterminisme, en modifiant les causes, devient possible de modifier les effets.

Pour le thème du bourreau, nous le considérons comme le symbole et le moyen avec lequel l'auteur a voulu bien de donner à la souffrance de Jacques une signification rigoureuse, c'est la mort. Line Carpentier disait à ce propos : «c'est encore un moyen de nier ce qui fait peur, la souffrance et la mort»(2).

D'ailleurs, nous voyons que l'acceptation des vénéralions soit par les bonnes expériences dans la vie, et même, si ces expériences étaient mauvaises, on pourrait les formuler pour les faire produire de meilleurs effets. Dans la vie, il y a beaucoup de possibilités devant l'homme, et chacune peut nous conduire à des effets certains, c'est ce qu'on appelle «l'enchaînement des causes et des effets». Nous croyons que le bien nous mène au bien, et le mal au mal.

---

(1) *Ibid*, P.26.

(2) *Line Carpentier, op.cit., P.35.*

Au fait du comportement de Jacques, l'acceptation des causes et des effets est liée au grand rouleau.

Comme dit Line Carpentier « l'acceptation du sot tel qu'il est écrit sur le grand rouleau est présentée comme la seule possible » (1).

D'une part, et par l'expression « les chainons de gourmette », on peut citer que la gourmette est présentée comme l'image la plus proche de la pensée de l'auteur où Madame Sylviane Albertain-Copola dit « l'image de ses [chainons] de la gourmette, est présentée dans Jacques le fataliste, où l'hétéroclite et le décousu vont pair avec une construction rigoureuse » (2).

Par ailleurs, et à travers la parole du maître sur le thème de Socrate, et pour divertir Jacques, son maître lui raconte la mort de Socrate que nous pouvons considérer comme une occasion pour donner la définition du philosophe.

Est-ce que nous pouvons considérer le maître philosophe ?

Les signes ne le démontrent pas, mais, comme il est le maître, il connaît bien tous, et il a lu bien sûr des livres philosophiques. C'est le portrait des maîtres.

Pour l'histoire d'amour de Jacques, littérairement, elle renvoie tout droit à l'esthétique du drame bourgeois dont l'auteur a été le principal théoricien. Elle repose sur un malheur domestique, et elle accorde à la sensibilité un rôle majeur....

---

(1) *Ibid*, P.36.

(2) *Sylviane Albertain-Coppola, op.cit., P.11.*

A ce propos, nous voyons Hubert Curial où il dit «Avec Diderot, le roman accueille toutes les formes, tous les types d'écriture. Il cesse d'être un simple récit en prose, centre sur une intrigue, sur une étude des passions et des caractères»(1).

### **Le bien et le mal :**

*LE MAITRE.- Et Jacques, qui aime à se parler à lui-même, se disait apparemment : Ne payez jamais d'avance, si vous ne voulez pas être mal servi.*

*JACQUES : - Non, mon maître ; ce n'était pas le temps de moraliser, mais bien celui de s'impatienter et de jurer. Je m'impatientai, je jurai, je fis de la morale ensuite : et tandis que je moralisais, le docteur, qui m'avait laissé seul, revint avec deux paysans qu'il avait loués pour mon transport à mes frais, ce qu'il ne me laissa pas ignorer. Ces hommes me rendirent tous les soins préliminaires à mon installation sur l'espèce de brancard qu'on me fit avec un matelas étendu sur deux perches.*

*LE MAITRE.- Dieu soit loué ! te voilà dans la maison du chirurgien, et amoureux de la femme ou de la fille du docteur.*

*JACQUES. – Je crois, mon maître, que vous vous trompez.*

*LE MAITRE. – Et tu crois que je passerai trois mois dans la maison du docteur*

*avant que d'avoir entendu le premier mot de tes amours ? Ah ! Jacques, cela ne se peut. Fais-moi grâce, je te prie, et de la description de la maison, et du caractère du docteur, et de l'humeur de la doctoresse, et*

*des progrès de ta guérison ; saute, saute par-dessus tout cela. Au fait ! Allons au fait ! Voilà ton genou à peu près guéri, te voilà assez bien portant, et tu aimes.*

*JACQUES. – J'aime donc, puisque vous êtes si presse.*

*LE MAITRE. – Et qui aimes-tu ?*

*JACQUES. – Une grande brune de dix-huit ans, faite au tour, grands yeux*

---

(1) Hubert Curial, *op.cit.*, P.92.

*noirs, petite bouche vermeille, beaux bras, jolies mains... Ah ! Mon maître, les jolies mains ! C'est que ces mains-là...*

**LE MAITRE.** – *Tu crois encore les tenir.*

**JACQUES.** – *C'est que vous les avez prises et tenues plus d'une fois à la dérobée, et qu'il n'a dépendu que d'elles que vous n'en ayez fait tout ce qu'il vous plairait.*

**LE MAITRE.** – *Ma foi, Jacques, je ne m'attendais pas à celui-là.*

**JACQUES.** – *Ni moi non plus.*

**LE MAITRE.** – *J'ai beau rêver, je ne me rappelle ni grande brune, ni jolies mains : tache de t'expliquer.*

**JACQUES.** – *J'y consens ; mais c'est à la condition que nous reviendrons sur nos pas et que nous rentrerons dans la maison du chirurgien.*

**LE MAITRE.** – *Crois-tu que cela soit écrit là-haut ?*

**JACQUES.** – *C'est vous qui me l'allez apprendre ; mais il est écrit ici-bas que chi va piano va sano.*

**LE MAITRE.** – *Et qui chi va sano va lontano ; et je voudrais bien arriver.*

**JACQUES.** – *Et bien ! Qu'avez-vous résolu ?*

**LE MAITRE.** – *Ce que tu voudras.*

**JACQUES.** – *En ce cas, nous revoilà chez le chirurgien ; et il était écrit là-haut que nous y reviendrions. Le docteur, sa femme, et ses enfants se concertèrent si bien pour épuiser ma bourse par toutes sortes de petites rapines, qu'ils y eurent bientôt réussi. La guérison de mon genou paraissait bien avancée sans l'être, la plaie était refermée à peu de chose près, je pouvais sortir à l'aide d'une béquille, et il me restait encore dix-huit francs. Pas de gens qui aiment plus à parler que les bègues, pas de gens qui aiment plus à marcher que les boiteux. Un jour d'automne, unaprès-dîner qu'il faisait beau, je projetai une longue course ; du village que j'habitais au village voisin, il y avait environ deux lieues.*

**LE MAITRE.** – *Et ce village s'appelait ?*

**JACQUES.** – *Si je vous le nommais, vous sauriez tout. Arrivé là, j'entrai dans un cabaret, je me reposai, je me rafraîchis. Le jour commençais à baisser, et je me disposais à regagner le gîte lorsque, de la maison où j'étais, j'entendis une femme qui poussait les cris les plus aigus. Je sortis ; on s'était attroupe autour d'elle. Elle était à terre, elle s'arrachait les cheveux ; les débris d'une grande*

*cruche : " Je suis ruinée, je suis ruinée pour un mois ; pendant ce temps qui est-ce qui nourrira mes pauvres enfants ? Cet intendant, qui a l'âme plus dure qu'une pierre, ne me fera pas grâce d'un sou. Que je suis malheureuse ! Je suis ruinée, je suis ruinée !... Tout le monde la plaignait ; je n'entendais autour d'elle que : " La pauvre femme !" Mais personne ne mettait la main dans la poche. Je m'approchai brusquement et lui dis : Ma bonne, qu'est-ce qui vous est arrivé ? - ce qui m'est arrivé ! Est-ce que vous ne le voyez pas ? On m'avait envoyé acheter une cruche d'huile : j'ai fait un faux pas, je suis tombée, ma*

*cruche s'est cassée, et voilà l'huile dont elle était pleine..." Dans ce moment survinrent les petits enfants de cette femme, ils étaient presque nus, et les mauvais vêtements de leur mère montraient toute la misère de la famille ; et la femme et les enfants se mirent à crier. Tel que vous me voyez, il en fallait dix fois moins pour me toucher ; mes entrailles s'émuèrent de compassion, les larmes me vinrent aux yeux. Je demandai à cette femme, d'une voix entrecoupée, pour combien il y avait d'huile dans sa cruche. " Pour combien ? me répondit-elle en levant les mains en haut. Pour neuf francs, pour plus que je ne saurais gagner en un mois..." A l'instant, déliant ma bourse et lui jetant deux gros écus, tenez, ma bonne, lui dis-je, en voilà douze..." Et, sans attendre ses remerciements, je repris le chemin du village.*

**LE MAITRE.** – *Jacques, vous faites là une belle chose.*

**JACQUES.** – *Je fis une sottise, ne vous déplaît. Je ne fus pas à cent pas du village que je me le dis ; je ne fus pas à moitié chemin, à que je me dis bien mieux ; arrivé chez mon chirurgien, le gousset vide, je le sentis bien autrement.*

**LE MAITRE.** – *Tu pourrais bien avoir raison, et mon éloge être aussi déplacé que ta commisération... Non, non, Jacques, je persiste dans mon premier jugement, et c'est l'oubli de ton propre besoin qui fait le principal mérite de ton action. J'en vois les suites : tu vas être exposé à l'inhumanité de ton chirurgien et de sa femme ; ils te chasseront de chez eux ; mais quand tu devrais mourir à leur porte sur un fumier, sur ce fumier tu serais satisfait de toi.*

**JACQUES.** – *Mon maître, je ne suis pas de cette force-là ; je m'acheminai cahin-caha ; et, puisqu'il faut vous l'avouer, regrettant mes deux gros écus, qui n'en étaient pas moins donnés, et gâtant par mon regret l'œuvre que j'avais faite. J'étais à une égale distance des deux villages, et le jour était tout à fait tombé, lorsque trois bandits sortent d'entre les broussailles qui bordaient le chemin, se jettent sur moi, me renversent à terre, me fouillent, et sont étonnés de me trouver aussi peu d'argent que j'en avais. Ils avaient compté sur une meilleure proie ; témoin de l'aumône que j'avais faite au village,*

*Ils avaient imaginé que celui qui peut se dessaisir aussi lestement d'un demi-louis devait en avoir encore une vingtaine. Dans la rage de voir leurs espérances trompées et de s'être exposés à voir les os brisés sur un échafaud pour une poignée de sous marqués, si je dénonçais, s'ils étaient pris et que je les reconnusse, ils balancèrent un moment s'ils ne m'assassineraient pas. Heureusement ils entendirent du bruit ; ils s'enfuirent, et j'en fus quitte pour quelques contusions que je me fis en tombant et que je reçus tandis qu'on me volait. Les bandits éloignés, je me retirai ; je regagnai le village comme je pus : j'y arrivai à deux heures de nuit pâle, défait, la douleur de mon genou fort accrue et souffrant, en différents endroits, des coups que j'avais remboursés.*

**LE MAITRE.** – *J'y suis, en effet ; j'ai l'épée à la main ; je fonde sur tes*

*voleurs et je te venge. Dis- moi comment celui qui a écrit le grand rouleau a pu écrire que telle serait la récompense d'une action généreuse ? Pourquoi moi, qui ne suis qu'un misérable composé de défauts, je prends ta défense, tandis que lui qui t'a tranquillement attaqué, renversé, maltraité, foulé aux pieds, lui qu'on dit être l'assemblage de toute perfection !...*

*JACQUES. – Mon maître, paix, paix : ce que vous dites là sent le fagot en diable.*

*LE MAITRE. – Qu'est-ce que tu regardes ?*

*JACQUES. – Je regarde s'il n'y a personne autour de nous qui vous ai entendu... Le docteur me tata le pouls et me trouva de la fièvre. Je me couchai sans parler de mon aventure, rêvant sur mon grabat, ayant affaire à deux âmes...*

*Dieu ! Quelles âmes ! N'ayant pas le sou, et pas le moindre doute que le lendemain, à mon réveil, on n'exigeât le prix dont nous étions convenus par jour.*

*En cet endroit, le maître jeta ses bras autour du cou de son valet, en s'écriant : « Mon pauvre Jacques, que vas-tu faire ? Que vas-tu devenir ? Ta position m'effraie »*

*JACQUES. – Mon maître, rassurez-vous, me voila.*

*LE MAITRE. – Je n'y pensais pas ; j'étais à demain, à côté de toi, chez le docteur, au moment où tu t'éveillés, et où l'on vient te demander l'argent.*

*JACQUES. – Mon maître, on ne sait de quoi se réjouir, ni de quoi s'affliger dans la vie. Le bien amène le mal, le mal amène le bien. Nous marchons dans la nuit au-dessous de ce qui est écrit là-haut, également insensés dans nos souhaits, dans notre joie et dans notre affliction. Quand je pleure, je trouve souvent que je suis un sot.*

*LE MAITRE. – Et quand tu ris ?*

*JACQUES. – Je trouve encore que je suis un sot ; cependant, je ne puis m'empêcher de pleurer ni de rire : et c'est ce qui me fait enrager. J'ai cent fois essayé ... Je ne fermai pas l'œil de la nuit...*

*LE MAITRE. – Non, non, dis-mois ce que tu as essayé.*

*JACQUES. – De me moquer de tout. Ah ! si j'avais pu y réussir.*

*LE MAITRE. – A quoi cela t'aurait-il servi ?*

*JACQUES. – A me délivrer de souci, à n'avoir plus besoin de rien, à me rendre parfaitement maître de moi, à me trouver aussi bien la tête contre une borne, au coin de la rue, que sur un bon oreiller. Tel je suis quelquefois ; mais le diable est que cela ne dure pas, et que dur et ferme comme un rocher dans les grandes occasions, il arrive souvent qu'une petite contradiction, une bagatelle me défère ; c'est à se donner des soufflets. J'y ai renoncé ; j'ai pris le parti d'être comme je suis ; et j'ai vu, en y pensant un peu, que cela revenait presque au même, en ajoutant : Qu'importe comme on soit ? C'est une autre résignation plus facile et plus commode.*

*LE MAITRE. – Pour plus commode, cela est sûr.*

*JACQUES. – Dès le matin, le chirurgien tira mes rideaux et me dit :  
Allons, l'ami, votre genou ; car il faut que j'aïlle au loin.*

*(PP 94-100)*

La conversation entre les deux voyageurs se glisse vers la notion de mal et de bien, comme dit Jacques «le mal amène le bien, le bien amène le mal»(1),c'est-à-dire que chaque action produit un effet certain, et cela n'appartient pas à celui décrit là-haut. Ici, nous pouvons voir que Jacques avoue la réalité, en même temps, il avoue une autre vision.

Il est clair que l'auteur préfère jouer dans le cadre de la complexité et de l'ambigüité dans le roman, comme nous pouvons voir Line Carpentier qui dit : « Mais Diderot préfère la vérité et selon lui, la nature doit être représenté dans sa complexité» (2).

L'enchaînement des effets est un fruit de notre comportement dans la vie, et il faut être responsable de ces effets.

D'ailleurs, il ne faut pas mélanger entre le bien et le mal, chacun a son style dans la vie, et l'homme est libre de choisir ce qu'il voit convenable. Mais Jacques préfère toujours se rendre au grand rouleau.

Ce grand rouleau ne comprend-il jamais de défauts ?Est-il toujours vrai ?

Si l'homme connaît ce qui est écrit sur le grand rouleau, il n'échappera pas à son destin, car s'il échappait, ca veut dire qu'il y a une fausse dans le grand rouleau.

---

(1) *Denis Diderot, op.cit., P.99.*

(2) *Line Carpentier, op.cit., P.109.*

Et aussi, la récompense doit être selon le comportement de l'homme, et normalement, la sagesse mène au bien, tandis que la folie au mal.

Nous ne pouvons pas dire que Jacques est complètement fataliste, mais il est fidèle à la doctrine de son capitaine, comme dit Line Carpentier «Jacques cite fréquemment son capitaine, disciple de Spinoza, et affirme sa confiance absolue en l'auteur du grand rouleau»(1). Il faut noter que le grand rouleau représente un fatalisme religieux, devant lequel l'homme superstitieux s'incline, abdiquant ses facultés rationnelles au profit d'une métaphysique.

D'une part, le déterminisme incarné par Jacques et son capitaine, considère la création comme tout dont d'unité est absolument indiscutable.

D'un point de vue métaphysique comme religieux, la question n'est pas innocente ; elle est même, au XVII<sup>e</sup> siècle, extrêmement sulfureuse. En effet, nier la liberté de l'homme, c'est nier sa responsabilité dans le péché original, ce que l'Eglise ne saurait entendre.

Diderot se sait bien, lui qui dans ses articles de l'encyclopédie a dû prendre ses distances avec le spinozisme.

Comme nous l'avons déjà vu, le comportement de Jacques se glisse souvent vers le libertinage « homme libertin», surtout en rencontrant les histoires d'amour.

D'ailleurs, le libertinage au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle se définit comme prise avec la morale et les règles imposées par les dogmes de l'Eglise. Diderot se livre avec une jubilation à l'art de raconter des histoires grivoises, sans perdre une

---

(1) *Ibid*, P.110.

occasion de dénoncer à son tour l'hypocrisie et la perversité des religieux. Infidélité, grivoiserie, critique de la religion et refus affiché de la morale, les principaux thèmes de libertinage sont ici particulièrement présents.

Comme nous pouvons voir Philippe Ségura dit «Diderot inscrit donc Jacques le fataliste dans un courant libertin avec lequel il partage bien des valeurs» (1).

Considérant l'amour de Jacques, pourquoi n'avoue-t-il pas son amour ?

Il est clair que Jacques ne préfère pas apparaître responsable de ses actions.

Il agit comme un automate parfois, c'est une des qualités de son maître pour arriver à ce qu'il désire et aime.

Il faut toujours prendre la supériorité, et après, nous pouvons juger notre réaction est-elle vraie ou fausse.

Il ne faut pas attendre la chance pour nous pousser vers le chemin que nous voulons. Diderot disait : «l'amour n'a pas toujours attendu une occasion aussi séduisante » (2).

La vision précise dans le comportement de Jacques va nous conduire à découvrir un côté d'humanité et de bienveillance chez les gens. C'est l'épisode de la femme pauvre qui portait une cruche d'huile, qui avait des enfants nus et faims.

La cruche d'huile, est tombée, cassée sur la terre, et Jacques à son tour lui a donné une monnaie.

---

(1) *Philippe Ségura, op.cit., P.78.*

(2) *Denis Diderot, op.cit., P.17.*

Ainsi, nous voyons dans l'expression «marcher dans le noir», une allusion à l'ambiguïté et à l'ignorance du destin, comme Diderot veut montrer.

### **La prudence et la sagesse :**

*Jacques ordonna le souper de son maître comme pour lui, selon son usage. On servit, et tout en dévorant, le maître disait à Jacques : Eh ! Que diable faisais-tu là-bas*

**JACQUES.** – *Peut-être un bien ou peut-être un mal ; qui le sait ?*

**LE MAITRE.** – *Et quel bien ou quel mal faisais-tu là-bas ?*

**JACQUES.** – *J'empêchais cette femme de se faire assommer elle-même par deux hommes qui sont là-bas et qui ont cassé tout au moins un bras à sa servante.*

**LE MAITRE.** – *Et peut-être c'aurait été pour elle un bien que d'être assommée.*

**LE MAITRE.** – *C'est d'avoir été assommé ?... A boire.*

**JACQUES.** – *Par dix raisons meilleures les unes que les autres. Un des plus grands bonheurs qui me soient arrivés de ma vie, à moi qui vous parle*

**JACQUES.** – *Oui, monsieur, assommée sur le grand chemin, la nuit ; en revenant du village,*

*Comme je vous le disais, après avoir fait, selon moi, sa sottise ; selon vous, le belle œuvre de donner mon argent.*

**LE MAITRE.** – *Je me rappelle... A boire... Et l'origine de la querelle que tu apaisais là-bas, et du mauvais traitement fait à la fille ou à la servante de l'hôtesse ?*

**JACQUES.** – *Ma foi, je l'ignore.*

**LE MAITRE.** – *Tu ignore le fond d'une affaire, et tu t'en mêles ! Jacques, cela n'est ni selon la prudence, ni selon la justice, ni selon les principes....A boire...*

**JACQUES.** – *Je ne sais ce que c'est que des principes, selon des règles qu'on prescrit aux autres pour soi. Je pense d'une façon, et je ne saurais m'empêcher de faire d'une autre. Tous les sermons ressemblent aux préambules des édits du roi ; tous les prédicateurs voudraient qu'on pratiquât leurs leçons, parce que nous nous en trouverions mieux peut-être ; mais eux à coup sûr .... La vertu...*

**LE MAITRE.** – *La vertu, Jacques, c'est une bonne chose ; les méchants et les bons en disent du bien...A boire...*

**JACQUES.** – *Car ils y trouvent les uns et les autres leur compte.*

**LE MAITRE.** – *Et comment fut-ce un si grand bonheur pour toi d'être assommé ?*

**JACQUES.** – *Il est tard, vous avez bien soupé et moi aussi ; nous sommes fatigués tous les deux, croyez-moi, couchons-nous.*

**LE MAITRE.** – *Cela ne se peut, et l'hôtesse nous doit encore quelque chose. En attendant, reprends l'histoire de tes amours.*

**JACQUES.** – *Où en étais-je ? Je vous prie, mon maître, pour cette fois-ci et pour toutes les autres, de me remettre sur la voie.*

**LE MAITRE.** – *Je m'en charge, et, pour entrer en ma fonction de souffleur, tu étais dans ton lit, sans argent, fort empêché de ta personne, tandis que la doctoresse et ses enfants mangeaient ta rôtie au sucre.*

**JACQUES.** – *Alors on entendit une carrosse s'arrêter à la porte de la maison. Un valet entre et demande : N'est-ce pas ici que loge un pauvre homme, un soldat qui marche avec une béquille, qui revient hier au soir du village prochain ?*

**(PP 105-107)**

Jacques essaie de convaincre son maître de ses visions sur ce thème.

Le dialogue entre les deux protagonistes se fixe ici sur les notions de prudence et de sagesse. Il veut bien amener son maître à son opinion, mais, le maître apparaît ici cohérent, et plus sage, comme dit Hubert Curial «chacun expose ses opinions et tente d'amener l'autre à ses vues»(1).

Jacques ne se contente pas de parcourir le monde en répétant les paroles de son maître à penser.

---

(1) Hubert Curial, *op.cit.*, P.94.

Il est le premier à souligner l'écart entre son comportement et les principes auxquels il se réfère. De fait, plus d'une fois, le personnage fait preuve dans le roman de réactions surprenantes, en pleine contradiction avec le fatalisme.

Cet étrange décalage entre les principes d'une doctrine à laquelle se réfère sans cesse, le valet philosophe et l'attitude souvent contraire qui en découle est ce qui constitue le plus nettement l'originalité du personnage.

Ses assauts de désespoir, ses élans lorsqu'il s'agit de défendre la jeune femme à la cruche cassée ou d'impressionner les brigands qui les entourent, et d'empêcher la femme de ne pas être assommée, tout cela confère au personnage une part toute humaine. Il faut noter que la réflexion sur la prudence, la folie ou la sagesse pourrait conduire Jacques à accepter passivement le destin.

Par ailleurs, nous pouvons voir que Jacques dit « un homme fou est un homme malheureux, et par conséquent un homme heureux est un sage »(1).

Mais, Hubert Curial a une autre opinion qui affirmait que « cette sagesse est un appel à l'action, à être soi-même, à la grandeur d'âme et se présente comme la conquête d'un équilibre »(2).

### **Le jeu d'allusion :**

**LE MAITRE. – Et quelle est cette fable ?**

**JACQUES. – C'est la fable de la Gaine et du Coutelet. Un jour la Gaine et le Coutelet se prirent de querelle ; le Coutelet dit à la Gaine : Gaine, ma mie, vous êtes une friponne, car tous les jours, vous**

---

(1) Denis Diderot, *op.cit.*, P.53.

(2) Hubert Curial, *op.cit.*, P.81.

*recevez de nouveaux coutelets...*

*La Gaine répondit au Coutelet : Mon ami Coutelet, vous êtes fripon, car tous les jours vous changez de Gaine...*

*Gaine, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis.... Coutelet, vous m'avez trompée le premier... Ce débat s'était élève à table ; Cil, qui était assis entre la Gaine et le Coutelet, prit la parole et dit : Vous, Gaine, et vous Coutelet, vous fîtes bien de changer, puisque changement vous nuisait ; mais vous eûtes tort de vous promettre que vous ne changeriez pas. Coutelet, ne voyais-tu pas que Dieu te fit pour aller à plusieurs Gains : et toi Gaine, pour recevoir plus d'un Coutelet ? Vous regardiez comme fous certains Coutelets qui faisaient vœu de se passer à forfait de Gains, et comme folles certaines Gains qui faisaient vœu de se fermer pour tout Coutelet ; et vous ne pensiez pas que vous étiez presque aussi fous lorsque vous juriez, toi, Gaine, de t'en tenir à un seul Coutelet ; toi Coutelet, de t'en tenir à une seule Gaine.*

*Ici le maître dit à Jacques : «Ta fable n'est pas trop morale mais elle est gaie. Tu ne sais pas la singulière idée que passe par la tête. Je te marie avec notre hôtesse et*

*je cherche comment un mari aurait fait, lorsqu'il aime à parler, avec une femme qui ne déparle pas.»*

*JACQUES. – Comme j'ai fait les douze premières années de ma vie, que j'ai passées chez mon grand-père et ma grand-mère.*

*LE MAITRE. – Comment s'appelaient-ils ? Quelle était leur profession ?*

*JACQUES. – Ils étaient brocanteurs. Mon grand-père Jason eut plusieurs enfants. Toute la famille était sérieuse ; ils se levaient, ils s'habillaient, ils allaient à leurs affaires ; ils revenaient, ils dînaient, ils retournaient sans avoir dit un mot. Le soir, ils se jetaient sur des chaises ; la mère et les filles filaient, cousaient, tricotaient sans mot dire ; les garçons se reposaient ; le père lisait l'Ancien Testament.*

*LE MAITRE. – Et toi, que faisais-tu ?*

*JACQUES.- Je courais dans la chambre avec un bâillon.*

*LE MAITRE. – Avec un bâillon ?*

*JACQUES. – Oui, avec un bâillon et c'est à ce maudit bâillon que je dois la rage de parler. La semaine se passait quelque fois sans qu'on eût ouvert la bouche dans la maison des Jason. Pendant toute sa vie, qui fut longue, ma grand-mère n'avait dit que*

*Chapeaux à vendre, et mon grand-père, qu'on voyait dans les inventaires, droit, les mains sous sa redingote, n'avait dit qu'un sou.*

*Il y avait des jours où il était tenté de ne pas croire à la Bible.*

**LE MAITRE.** – *Et pourquoi ?*

**JACQUES.** – *A cause des redites, qu'il regardait comme un bavardage indigne de l'Esprit-Saint. Il disait que les rediseurs sont des sots, qui prennent ceux qui les écoutent pour des sots.*

**LE MAITRE.** – *Jacques, si pour te dédommager du long silence que tu as gardé pendant les douze années du bâillon chez ton grand-père et pendant que l'hôtesse a parlé...*

**JACQUES.** – *Je reprenais l'histoire de mes amours ?*

**LE MAITRE.** – *Non ; mais une autre sur laquelle tu m'as laissé, celle du camarade de ton capitaine.*

**JACQUES.** – *Oh ! Mon maître, la cruelle mémoire que vous avez !*

**LE MAITRE.** – *Mon Jacques, mon petit Jacques...*

**JACQUES.** – *De quoi riez-vous ?*

**LE MAITRE.** – *De ce qui me fera rire plus d'une fois ; c'est de te voir dans ta jeunesse chez ton grand-père avec le bâillon.*

**JACQUES.** – *Ma grand-mère me l'ôtait lorsqu'il n'y avait plus personne ; et lorsque mon grand-père s'en apercevait il n'en était pas plus content ; il lui disait : Continuez, et cet enfant sera le plus effréné bavard qui ait encore existé. Sa prédiction s'est accomplie.*

**LE MAITRE.** – *Allons, mon Jacques, mon petit Jacques, l'histoire du camarade de ton capitaine.*

**JACQUES.** – *Je ne m'y refuserai pas ; mais vous ne la croirez point.*

**LE MAITRE.** – *Elle est donc bien merveilleuse !*

**JACQUES.** *Non, c'est qu'elle est déjà arrivée à un autre, à un militaire français, appelé, je crois, M. de Guerchy*

**LE MAITRE.** – *Eh bien ! je dirai comme un poète français, qui avait fait une bonne épigramme, disait à quelqu'un qui se l'attribuait en sa présence : « Pourquoi monsieur ne l'aurait-il pas faite ? Je l'ai bien faite, moi... »*

*Pourquoi l'histoire de Jacques ne serait-elle pas arrivée au camarade de son capitaine, puisqu'elle est bien arrivée au militaire français de Guerchy ? Mais, en me la racontant, tu feras d'une pierre deux coups, tu m'apprendras l'aventure de ces deux personnages, car je l'ignore.*

**JACQUES.** – *Tant mieux ! Mais jurez-le-moi.*

**LE MAITRE.** – *Je te le jure.*

*(PP 133-136 )*

D'abord, nous commençons avec la fable du coutelet et de la gaine, où Diderot ne résiste pas au plaisir de redire les choses de façon plus gaie. Par une courte

fable mettant en scène deux objets faits pour aller ensemble : une gaine et un coutelet. Dans un style vif et enlevé, singeant une dispute d'amoureux, et Diderot se livre à une parodie d'un genre apprécié du public. Avec la fable de la gaine et du coutelet, nous pouvons voir que le message reste clair et porte deux allusions :

La première : en nous s'écartant de la nature, la société pervertit et nous met en situation de commettre ce que la loi religieuse comme la loi civile condamnent.

La seconde : c'est l'amitié. Cette fable véhicule une conception paradoxale de l'amour, et toute passion est vécue comme un absolu. Au fait du thème d'amour, nous voyons que Hubert Curial dit « Mais aucune passion sincère ne peut l'admettre ni l'envisager. Soumis au temps et aux variations du désir, tout amour enferme ceux qui s'aiment dans une contradiction radicale »(1).

Nous revenons à nouveau à la fable, où il est impossible de porter et pousser le coutelet sans tenir avec la gaine, en conséquence, l'un est lié fortement à l'autre, et aussi, la situation avec Jacques et son maître.

D'un côté, et au fait de la naissance de Jacques, nous remarquons qu'il était chez les grands-parents «Jeason», pendant les douze premières années où ils travaillaient comme brocanteurs. Mais, nous ignorons pourquoi ce sont eux et pas les parents de Jacques qui l'élèvent.

Ici, il faut souligner que Diderot et à travers cette description, a voulu donner à Jacques une qualité de vagabondage.

---

(1) *Ibid*, P.34.

Tandis que Jacques n'a pas de nom de famille, donc, il possède un surnom «Le fataliste».

Pendant son séjour avec ses grands-parents, il a vécu avec «bâillon», pour l'empêcher de parler. Avec l'image du bâillon, on trouve que Diderot et en discutant avec son lecteur dit «je vous ferai seulement remarquer dans le caractère de Jacques une bizarrerie : pour qu'il aimait beaucoup à dire, avait en aversion les redites»(1).

Par cette image, Diderot a voulu nous montrer que le valet est né malheureux. Il est clair que le bâillon était un moyen de l'éducation chez les grands-parents, comme dit Hubert Curial «Le bâillon équivaut à une censure, stigmatise les contraintes éducatives»(2).

D'ailleurs, à travers l'histoire de capitaine de Jacques et son camarade, nous comprenons facilement les rapports entre Jacques et son maître, l'un est riche et l'autre pauvre.

Diderot décrit cette relation soulignant que : «Le capitaine de Jacques et son camarade pouvaient être tourmentés d'une jalousie violente et secrète ; c'est un sentiment que l'amitié n'était pas toujours» (3).

En effet, nous pouvons dire que Jacques est fortement lié à son capitaine du côté de la doctrine spinoziste seulement.

---

(1) Denis Diderot, *op.cit.*, P.136.

(2) Hubert Curial, *op.cit.*, P. 55.

(3) Denis Diderot, *op.cit.*, P.83.

## La force d'amitié :

*JACQUES. – Vous avez un furieux goût pour les contes !*

*LE MAITRE. – Il est vrai ; ils m'instruisent et m'amusement. Un bon conteur est un homme rare.*

*JACQUES. – Et voilà tout juste pourquoi je n'aime pas les contes, à moins que je ne les fasse.*

*LE MAITRE. – Tu aimes mieux parler mal que te taire.*

*JACQUES. – Il est vrai.*

*LE MAITRE. – Et moi, j'aime mieux entendre mal parler que de ne rien entendre.*

*JACQUES. – Cela nous met tous deux fort à fort à notre aise.*

*(PP 181-182)*

Dans cette scène, il n'y a pas de changement concernant le rôle des deux protagonistes.

Jacques bavarde mal, et le maître entend encore en s'amusant, malgré sa confiance que les fables de son valet comprennent beaucoup d'exagération et de contradiction.

Mais, nous voulons bien savoir, Qu'est-ce qui conduit le maître à entreprendre les histoires de Jacques ?

Le maître voit son valet d'une façon de la gaîté, de la fantaisie et du plaisir, malgré tous ses défauts. Il n'est question, dans Jacques le fataliste que des amours de Jacques, mais celles-ci sont à mille lieues de cette définition.

Loin d'être valorisé à l'extrême, comme le veut le genre, l'amour s'efface souvent derrière le plaisir charnel et le primat de la nature si cher à Diderot.

Pour les rapports qui lient Jacques à son maître, nous voyons que Beatrice Didier juge le maître qui «est finalement aussi enclin à la superstition que son valet»(1).

Ainsi, et à côté de la contradiction repérée dans le comportement de Jacques, il garde aussi un traité de la comédie, comme dit Philippe Ségura : «de son côté, Jacques porte les attitudes du valet, et qui plus est, du valet de la comédie» (2).

---

(1) *Béatrice Didier. Op.cit.,P.118.*

(2) *Philippe Ségura, op.cit., P.95.*

## Chapitre VI

### La notion de la religion et

### La réflexion sur le terrain social

*Jacques continua :*

*« Me voilà sorti de la maison du chirurgien, monté dans une voiture, arrivé au château et entouré de tous ceux qui l'habitaient.*

*LE MAITRE. – Est-ce que tu y étais connu ?*

*JACQUES. – Assurément ! Vous rappelleriez-vous une certaine femme à la cruche d'huile ?*

*LE MAITRE. – Fort bien !*

*JACQUES. – Cette femme était la commissionnaire de l'intendant et des domestiques. Jeanne avait prôné dans le château l'acte de commisération que j'avais exercé envers elle ; ma bonne œuvre était parvenue aux oreilles du maître : on ne lui avait pas laissé ignorer les coups de pied et de poing dont elle avait été récompensée la nuit sur le grand chemin. Il avait ordonné qu'on me découvrit et qu'on me transportât chez lui. M'y voilà. On me regarde ; on m'interroge, on m'admire. Jeanne m'embrassait et me remerciait. Qu'on le loge commodément, disait le maître à ses gens, et qu'on ne le laisse manquer de rien ; au chirurgien de la maison : Vous le visiterez avec assiduité ... Tout fut exécuté de point en point. Eh bien ! Mon maître, qui sait ce qui est écrit là-haut ? Qu'on dise à présent que c'est ou mal de donner son argent ; que c'est un malheur d'être assommé ... Sans ces deux événements, M. Desglonds n'aurait jamais entendu parler de Jacques.*

*LE MAITRE. – M. Desglonds seigneur de Miremont ! C'est au château de Miremont que tu es ? Chez mon vieil ami, le père de M. Desforges, l'intendant de ma province ?*

*JACQUES. – Tout juste. Et la jeune brune à la taille légère, aux yeux noirs...*

*LE MAITRE. – Est Denise, la fille de Jeanne ?*

*JACQUES. – Elle-même.*

*LE MAITRE. – Tu as raison, c'est une des plus belles et plus honnêtes créatures qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. Moi et la*

*plupart de ceux qui fréquentaient le château de Desglands  
avaient tout mis en œuvre inutilement pour séduire ; et il n'y en  
avait pas un de nous qui n'eut fait de grandes sottises pour elle, à  
condition d'en faire une petite pour lui.*

*Jacques cessait ici de parler, son maître lui dit : A quoi bon  
penses-tu ? Que fais-tu ?*

*JACQUES. – Je fais ma prière.*

*LE MAITRE. – Est-ce que tu pries ?*

*JACQUES. – Quelquefois.*

*LE MAITRE. – Et que dis-tu ?*

*JACQUES. – Je dis : Toi qui as fait le grand rouleau, quel que tu  
sois, et dont le doigt a tracé toute l'écriture qui est là-haut, tu  
as su de tous les temps ce qu'il me fallait ; que ta volonté soit  
faite. Amen.*

*LE MAITRE. – Est-ce que tu ne ferais pas aussi bien de te taire ?*

*JACQUES. – Peut-être que oui, peut-être que non. Je prie à tout  
hasard ; et quoi qu'il m'advint, je ne m'en réjouirais ni m'en  
plaindrais, si je me possédais ; mais c'est que je suis  
inconséquent et violent, que j'oublie mes principes ou les  
leçons de mon capitaine et que je ris et pleure comme un sot.*

*LE MAITRE. – Est-ce que ton capitaine ne pleurerait point, ni ne  
riait jamais ?*

*JACQUES. – Rarement ... Jeanne m'amena sa fille un matin ; et  
s'adressant d'abord à moi, elle me dit : Monsieur, vous voilà  
dans un beau château, où vous serez un peu mieux que chez  
votre chirurgien. Dans les commencements surtout, oh ! Vous  
serez soigné à ravir ; mais je connais les domestiques, il y a  
assez longtemps que je le suis ; peu à peu leur zèle se ralentira.  
Les maîtres ne penseront plus à vous ; et si votre maladie dure,  
vous serez oublié, mais si parfaitement oublié, que s'il vous  
prenait fantaisie de mourir de faim, cela vous réussirait ... Puis  
se tournant vers sa fille : Ecoute, Denise, lui dit-elle, je veux  
que tu visites cet honnête homme-là quatre fois par jour : le  
matin, à l'heure du dîner, sur les cinq heures et à l'heure du  
souper. Je veux que tu lui obéisses comme à moi. Voila qui est  
dit, et n'y manque pas.*

*LE MAITRE. – Sais-tu ce qui lui est arrivé à ce pauvre  
Desglands ?*

**JACQUES.** – *Non, monsieur ; mais si les souhaits que j'ai faits pour sa prospérité n'ont pas été remplis, ce n'est pas faute d'avoir été sincères. C'est lui qui me donna au commandeur de La Boulaye, qui périt en passant à Malte ; c'est le commandeur de La Boulaye qui me donna à son frère aîné le capitaine, qui est peut-être mort à présent de la fistule ; c'est ce capitaine qui me donna à son frère le plus jeune, l'avocat général de Toulouse, qui devint fou, et que la famille fit enfermer. C'est M. Pascal, avocat général de Toulouse, qui me donna au comte de Tourville, qui aima mieux laisser croître sa barbe sous un habit de capucin que d'exposer sa vie ; c'est le comte de Tourville qui me donna à la marquise de Belloy, qui s'est sauvée à Londres avec un étranger ; c'est la marquise du Belloy qui me donna à un de ses cousins, qui s'est ruiné avec les femmes et qui a passé aux îles ; c'est ce cousin-là qui me recommanda à un M. Hérissant, usurier de profession, qui faisait valoir l'argent de M. de Rusai, docteur de Sorbonne, qui me fit entrer chez Mlle Isselin, que vous entreteniez , et qui me*

*Plaça chez vous, à qui je devrai un morceau de pain sur mes vieux jours, car vous me l'avez promis si je vous restais attaché : et il n'y a pas d'apparence que nous nous séparions. Jacques a été fait pour vous, et vous fûtes fait pour Jacques.*

**LE MAITRE.** – *Mais, Jacques, tu as parcouru bien des maisons en assez peu de temps.*

**JACQUES.** – *Il est vrai ; on m'a renvoyé quelquefois.*

**LE MAITRE.** – *Pourquoi ?*

**JACQUES.** – *C'est que je suis né bavard, et que tous ces gens-là voulaient qu'on se tût. Ce n'était pas comme vous, qui me remerciez demain si je me taisais. J'avais tout juste le vice qui vous convenait. Mais qu'est-ce donc qui est arrivé à M. Desglands ? Dite moi cela, tandis que je m'apprêterai un coup de tisane.*

**LE MAITRE.** – *Tu as demeuré dans son château et tu n'as jamais entendu parler de son emplâtre ?*

**JACQUES.** – *Non.*

**LE MAITRE.** – *Cette aventure-là sera pour la route ; l'autre est courte. Il avait fait sa fortune au jeu. Il s'attacha à une femme que tu auras pu voir dans son château, femme d'esprit, mais sérieuse, taciturne, originale et dure. Cette femme lui dit un jour : Ou vous m'aimez mieux que le jeu, et en ce cas donnez-*

*moi votre parole d'honneur que vous ne jouerez jamais ; ou vous aimez mieux le jeu que moi, et en ce cas ne me parlez plus de votre passion, et jouez tant qu'il vous plaira... Deglands donna sa parole d'honneur qu'il ne jouerait plus. -Ni gros ni petit jeu ? -Ni gros ni petit jeu. Il avait environ dix ans qu'ils vivaient ensemble dans le château que tu connais, lorsque Deglands, appelé à la ville par une affaire d'intérêt, eut le malheur de rencontrer chez son notaire, une de ces anciennes connaissances de brelan, qui l'entraîna à diner dans un tripot, où il perdit en une seule séance tout ce qu'il possédait. Sa maitresse fut inflexible ; elle était riche ; elle fit à Deglands une pension modique et se sépara de lui pour toujours.*

*JACQUES. – J'en suis fâché, c'était un galant homme.*

*LE MAITRE. – Comment va la gorge ?*

*JACQUES. – Mal.*

*LE MAITRE. – C'est que tu parles trop, et que tu ne bois pas assez.*

*JACQUES. – C'est que je n'aime pas la tisane, et que j'aime parler.*

*LE MAITRE. – Eh bien ! Jacques, te voila chez Deglands, près de Denise, et Denise autorisée par sa mère à te faire au moins quatre visites par jour. La coquine ! Préférer un Jacques !*

*JACQUES. – Un Jacques ! Un Jacques, Monsieur, est homme comme un autre.*

*JACQUES. – C'est quelquefois mieux qu'un autre.*

*LE MAITRE. – Jacques, vous vous oubliez. Reprenez l'histoire de vos amours, et souvenez-vous que vous n'êtes et que vous ne serez jamais qu'un Jacques.*

*JACQUES. – Si, dans la chaumière où nous trouvâmes les coquins, Jacques n'avait pas valu un peu mieux que son maître....*

*LE MAITRE. – Jacques, vous êtes insolent : vous abusez de ma bonté. Si j'ai fait la sottise de vous tirer de votre place, je saurai bien vous y remettre. Jacques, prenez votre bouteille et votre coquemar, et descendez là-bas.*

*JACQUES. – Cela vous plait à dire, Monsieur ; je me trouve bien ici, et je ne descendrai pas là-bas.*

**LE MAITRE.** – *Je te dis que tu descendras.*

**JACQUES.** – *Je suis sur que vous ne dites pas vrai. Comment, Monsieur, après m’avoit accoutumé pendant dix ans à vivre de pair à compagnon...*

**LE MAITRE.** – *Il me plait que cela cesse.*

**JACQUES.** – *Après avoir souffert toutes mes impertinences...*

**LE MAITRE.** – *Je n’en veux plus souffrir.*

**JACQUES.** – *Après m’avoit fait asseoir à table à côté de vous, m’avoit appelé mon ami...*

**LE MAITRE.** – *Vous ne savez pas ce que c’est que le nom d’ami donne par un supérieur à son subalterne.*

**JACQUES.** – *Quand on sait que tous vos ordres ne sont que des clous à soufflet, s’ils n’ont été ratifiés par Jacques ; après avoir si bien accolé votre nom au mien, que l’un ne va sans l’autre, et que tout le monde dit Jacques et son maître ; tout à coup il vous plaira de les séparer ! Non, Monsieur, cela ne sera pas. Il est écrit là-haut que tant que Jacques vivra, que tant que son maître vivra, et même après qu’ils seront morts tous les deux, on dira Jacques et son maître.*

**LE MAITRE.** – *Et je dis, Jacques, que vous descendrez, et que vous descendrez sur-le-champ, parce que je vous l’ordonne.*

**JACQUES.** – *Monsieur, commandez-moi tout autre chose, si vous voulez que je vous obéisse.*

*Ici, le maître de Jacques se leva, le prit à la boutonnière et lui dit gravement : «Descendez».*

*Jacques lui répondit froidement : « Je ne descends pas».*

*Le maître le secoua fortement, lui dit :*

*«Descendez, maroufle ! Obéissez-moi.»*

*Jacques lui répliqua froidement encore :*

*«Maroufle, tant qu’il vous plaira ; mais le maroufle ne descendra*

*pas. Tenez, Monsieur, ce que j’ai à la tête, comme on dit, je ne l’ai pas au talon. Vous vous échauffez inutilement, Jacques restera où il est, et ne descendra pas».*

*Et puis Jacques et son maître, après s’être modérés jusqu’à ce*

*moment, s'échappent tout les deux a la fois, et se mettent à  
crier à tue-tête :*  
*«Tu descendra.*  
*Je ne descendrai pas.*  
*Tu descendras.*  
*Je ne descendrai pas.»*  
*(PP 187-193 )*

Pour l'histoire d'amour de Jacques avec la fille de la femme Jeanne, c'est « Denise » ; nous notons par coïncidence romanesque comme se plait pourtant à les dénoncer Diderot, le grand amour de Jacques se trouve avoir également été courtisé par son maître au château de Desglans.

Ainsi, en opposition avec les autres personnages féminins du texte, Denise est caractérisée au premier abord en tout cas, par une certaine forme de pureté.

En même temps, les deux hommes semblent d'accord sur le portrait de la jeune fille : les superlatifs du maître, les qualificatifs mélioratifs employés par le valet, tout concourt à en faire un personnage idéalisé, plus vrai que naturel.

« Toi qui as fait le grand rouleau, quel que tu sois, et dont le doigt a tracé toute l'écriture qui est là-haut, tu as su de tous les temps ce qu'il me fallait ; que ta volonté soit faite. Amen » (1).

Quand nous lisons ces expressions, la première question qui se pose, est-ce

---

(1) Denis Diderot, op.cit., P.191.

que Jacques bien-fondé de la notion de la religion ? Il croit vraiment en Dieu ?

nous avons vu dans les premières lignes dans le roman que Jacques ignore ce qui a fait le grand rouleau, et comme nous pouvons voir où Philippe Ségura dit « Jacques connaît bien à la fois le déterminisme universel et la puissance des passions. Il sait que les desseins de celui qui a fait le grand rouleau ne sont pas connaissables »(1).

Il faut noter que Jacques ne croit pas en l'existence d'un Dieu qui aurait créé l'univers. Et aussi, Jacques se range dans le camp des sensualités, ceux qui considèrent que les opérations mentales, même les plus complexes, ne se fondent que sur la succession et l'addition des sensations. Tout se passe comme si Jacques voyait dans le fatalisme non pas une philosophie, non plus qu'une explication du monde.

Nous trouvons aussi que Diderot dit « Jacques ne croit en Dieu. Il lui arrive de prier, mais c'est à tout hasard »(2). D'une part, il est clair que Diderot s'intéresse beaucoup en jouant sur le rythme de la vraisemblance, pour affirmer le thème de l'ambiguïté dans son œuvre. Au fait de travailler de Jacques dans plusieurs maisons, avant d'être un valet chez le maître actuel. Cela le fait un personnage bavard, et plein d'expériences.

Jacques n'en est que plus à l'aise pour suivre la pente de son caractère, pour s'ouvrir à toutes les expériences, comme nous pouvons voir Hubert Curial dit « son école est, en définitive, celle de la vie » (3).

---

(1) *Philippe Ségura, op.cit., P. 34.*

(2) *Denis Diderot, op.cit., P.204.*

(3) *Hubert Curial, op.cit. P.55.*

Pour le combat qui s'est passé entre Jacques et son maître qui a joué le rôle réel comme le maître en ordonnant son valet de descendre. Mais on trouve que Jacques modifie les qualités de tous les valets en s'opposant à son maître. A quoi sert cette opposition ?

Cette opposition montre que Jacques ne veut pas abandonner son maître, mais, avec un moyen indirect et que les deux protagonistes sont liés fortement. Nous voyons Line Carpentier qui dit « Cette tension extrême entre les deux personnages manifeste leur inséparabilité »(1).

En effet, le conflit violent qui oppose les deux voyageurs trouve plusieurs explications : la jalousie rétrospective du maître, la fatigue du valet, la halte forcée à l'auberge, suscitant l'impatience de l'événement. Et aussi, l'affirmation du maître selon laquelle la hiérarchie sociale déclenche la querelle, et que cette affirmation est figée une fois pour toutes.

Nous pouvons dire que le maître, par cet ordre, souligne la distance infranchissable qui le sépare de son valet par un vouvoiement inhabituel ; pour le rendre concrètement visible. « Un Jacques ! Un Jacques, monsieur, est un homme comme un autre »(2).

Dans cette expression de Jacques, nous voyons que l'auteur voulait nous montrer que le valet est un homme normal et réagit comme tout le monde, et cela contredit ce que Jacques a dit : « Je pense d'une façon » (3).

La seconde manifeste que Jacques est différent et aucun n'est comme lui.

---

(1) Line Carpentier, *op.cit.*, P.68.

(2) Denis Diderot, *op.cit.*, P.192.

(3) *Ibid*, P.121.

C'est une autre contradiction. Nous revenons au conflit qui se passait entre les deux voyageurs, où nous pouvons citer que la virulence de la réponse que Jacques adresse, pousse finalement son maître à se draper dans des prérogatives de classe.

Et aussi, la victoire est bien de côté de Jacques, puisque le maître est attaché à une illusion du pouvoir.

A quoi signifie le terme de (Jacques) et l'article indéfini (un) ? Le terme de (Jacques) désigne en effet, en souvenir des grandes «Jacqueries» du Moyen Age, et de ce paysan révolté contre les droits seigneuriaux, un rustre sot et borné.

Nous ajoutons aussi que la symbolique sociale de prénom de Jacques est cruciale. Il est écrasé par les impôts, craignant les disettes, contraint de se faire valet ou soldat pour échapper à la misère, en sacrifiant sa liberté ou sa vie aux puissants.

Comme nous voyons Hubert Curial dit «cette imprécision sur l'origine sociale du personnage s'ajoute à son demi-anonymat pour faire de Jacques un homme libre de tout attache, de tout passé»(1).

Tandis que nous trouvons Philippe Ségura dit «le jeu sur le nom de personnage, auquel s'ajoute l'indéfini (un), entraîne la réflexion sur le terrain social»(2). En effet, quand nous passons au niveau du dialogue entre Jacques et son maître, on constate que ces deux personnages sont désignés généralement par leur rapport social, et n'ont pas de véritable nom.

---

(1) Hubert Curial, *op.cit.*, P.54.

(2) Philippe Ségura, *op.cit.*, P.44.

## Le pucelage et l'histoire d'amour de Jacques :

*JACQUES. – Pourquoi donc ?*

*LE MAITRE. – C'est qu'on aime celle à qui on le donne, comme on est aimé de celle à qui on le ravit.*

*JACQUES. – Quelquefois oui, quelquefois non.*

*LE MAITRE. – Et comment le perdis-tu ?*

*JACQUES. – Je ne perdis pas ; je le troquai bel et bien.*

*LE MAITRE. – Dis-moi un mot de ce troc-là.*

*JACQUES. – Ce sera le premier chapitre de saint Luc, une kyrielle de genuità ne point finir, depuis la première jusqu'à Denise la dernière.*

*LE MAITRE. – Qui crut l'avoir et qui ne l'eurent point.*

*JACQUES. – Non.*

*LE MAITRE. – Manquer un pucelage à deux cela n'est pas trop adroit.*

*JACQUES. – Tenez, mon maître, je devine, au coin de votre lèvre droite qui se relève, et à votre narine gauche qui se crispe, qu'il vaut autant que je fasse la chose de bonne grâce, que d'être prié ; d'autant que je sens augmenter mon mal de gorge, que la suite de mes amours sera longue, et que je n'ai guère de courage que pour un ou deux petits contes.*

*LE MAITRE. – Si Jacques voulait me faire un grand plaisir...*

*JACQUES. – Comment s'y prendrait-il ?*

*LE MAITRE. – Il débiterait par la perte de son pucelage. Veux-tu que je te le dise ? J'ai toujours été friand du récit de ce grand événement.*

*JACQUES. – Et pourquoi, s'il vous plaît ?*

*LE MAITRE. – C'est que de tous ceux du même genre, c'est le seul qui soit piquant ; les autres n'en sont que d'insipides et communes répétitions. De tous les péchés d'une jolie pénitente, je suis sûr que le confesseur n'est attentif qu'à celui-là.*

*JACQUES. – Mon maître, mon maître, je vois que vous avez la tête corrompue, et qu'à votre agonie le diable pourrait bien se montrer à vous sous la même forme de parenthèse qu'à Ferragus.*

*LE MAITRE. – Cela se peut. Mais tu fus déniaisé, je gage, par quelque vieille impudique de ton village ?*

*JACQUES. – Ne gagez pas, vous perdriez.*

*LE MAITRE. – Ce fut par la servante de ton curé ?*

*JACQUES. – Ne gagez pas, vous perdriez encore.*

*LE MAITRE. – Ce fut donc par sa nièce ?*

*JACQUES. – Sa nièce crevait d'humeur et de dévotion, deux*

*qualités qui vont fort bien ensemble, mais qui ne me vont pas.*

*LE MAITRE. – Pour cette fois, je crois que j’y suis.*

*JACQUES. – Moi, je n’en crois rien.*

*LE MAITRE. – Un jour de foire ou de marché...*

*JACQUES. – Ce n’était ni un jour de foire, ni un jour de marché.*

*LE MAITRE. – Tu allas à la ville.*

*JACQUES. – Je n’allai point à la ville.*

*LE MAITRE. – Et qui était écrit là-haut, c’est que tu rencontrerais, dans une taverne quelqu’une de ces créatures obligeantes ; que tu t’enivrerais...*

*JACQUES. – J’étais à jeun ; et ce qui était écrit là-haut c’est qu’à l’heure qu’il est vous vous épuiseriez en fausses conjectures ; et que vous gagneriez un défaut dont vous m’avez corrigé, la fureur de deviner, et toujours de travers. Tel que vous me voyez, monsieur, j’ai été une fois baptisé.*

*LE MAITRE. – Si tu te proposes d’entamer la perte de ton pucelage au sortir des fonts baptismaux, nous n’y serons pas de si tôt.*

*JACQUES. – J’eus donc un parrain et une marraine. Maître Bigre, le plus fameux charron du village, avait un fils. Bigre le père fut mon parrain, et Bigre le fils était mon ami. A l’âge de dix-huit à dix-neuf ans nous nous amourachâmes tous les deux à la fois d’une petite couturière appelée Justine. Elle ne passait pas pour autrement cruelle ; mais elle jugea à propos de se signaler par un premier dédain, et son choix tomba sur moi.*

*LE MAITRE. – Voila une de ces bizarreries des femmes auxquelles on ne comprend rien.*

*JACQUES. – Tout le logement du charron maître Bigre, mon parrain, consistait en une boutique et une soupente. Son lit était au fond de la boutique. Bigre le fils, mon ami, couchait sur la soupente, à laquelle on grimpait par une petite échelle, placée à peu près à égale distance du lit de son père et de la porte de la boutique.*

*Lorsque Bigre mon parrain était bien endormi, Bigre mon ami ouvrait doucement la porte, et Justine montait à la soupente par une petite échelle. Le lendemain, dès la pointe du jour, avant que Bigre le père fût éveillé, Bigre fils descendait de la soupente, rouvrait la porte, et Justine s’évadait comme elle était entrée.*

*LE MAITRE. – Pour aller ensuite visiter quelque soupente, la sienne ou une autre.*

*JACQUES. – Pourquoi non ? Le commerce de Bigre et de Justine était assez doux ; mais il fallait qu’il fût troublé : cela était écrit là-haut ; il le fut donc.*

*LE MAITRE. – Par le père ?*

**JACQUES. – Non.**

**LE MAITRE. – Par la mère ?**

**JACQUES. – Non, elle était morte.**

**LE MAITRE. – Par un rival ?**

**JACQUES. – Eh ! Non, non, de par tous les diables ! Non.**

**Mon maître, il est écrit là-haut que vous en avez pour le reste de vos jours ; tant que vous vivrez vous devinerez, je vous le répète, et vous devinerez de travers.**

**(PP 224-227)**

Pourquoi Jacques fait-il commencer le récit de son dépucelement à son baptême ?

Il faut souligner que l'histoire du dépucelement de Jacques s'organise ici à la manière d'une comédie en actes et scènes ; après une présentation à l'imparfait des protagonistes, de leurs habitudes, du décor de l'action, et Jacques vient au jour même de ses premières relations.

Pour l'histoire de ses amours, et dans la logique du grand rouleau, nous voyons que Jacques remonte à la cause première, et cela lui permet d'introduire le personnage de Bigre, son parrain et complice involontaire dans cette histoire dont la victime sera le propre fils de celui-ci.

D'ailleurs, le roman de Jacques le fataliste évoque les milieux populaires, au hasard des rencontres ou de haltes dans les auberges. Ce sont parfois des figures fugitives, dessinées en quelques mots.

Ainsi que Jacques nous montre aussi le jeune couple mis en difficulté par un réveil tardif, puis, sa propre intervention, auprès du vieux Bigre. Mais le plus étonnant vient au fait que nous nous surprenons à apprécier la ruse du valet, au mépris de toute morale comme le rappelle son maître.

Comme nous voyons Philippe Ségura dit «il n’y a pour Jacques qu’une seule règle qui compte : celle du corps et de ses désirs, ce que Diderot appelle ailleurs la loi naturelle»(1).

Quel est le but que se fixe Jacques dans les récits de ses amours ?

Nous pouvons noter que le récit des amours de Jacques en forme la trame toujours interrompue et toujours reprise jusqu’au dénouement. Mais cet amour n’a rien d’élevé ni de sublime.

Sur ce thème où on trouve que Barbra K. Toumarkine dit «Enfin, le but que se fixe Jacques en entreprenant son récit est d’illustrer le déterminisme philosophique, à travers le détail des relations de causalité successives qui l’ont amène à tomber amoureux »(2).

### **Le fatalisme et la sensualité :**

*LE MAITRE. – Tu promis, tu juras, et tout alla fort bien.*

*JACQUES. – Et puis trèsbien encore.*

*LE MAITRE. – Et puis encore très bien ?*

*JACQUES. – C’est précisément comme si vous y aviez été.*

*Cependant, Bigre mon ami, impatient, soucieux et las de rôder autour de la maison sans me rencontrer, rentre chez son père qui lui dit avec humeur : «Tu as été bien longtemps pour rien..» Bigre lui répondit avec plus d’humeur encore : « Est-ce qu’il n’a pas fallu alléger par les deux bouts ce diable d’essieu qui s’est trouve trop gros ?»*

- *Je t’en avais averti ; mais tu n’en veux jamais faire qu’à tatête.*
- *C’est qu’il est plus aise d’en ôter que d’en remettre.*
- *Prends cette jante, et va finir à la porte.*
- *Pourquoiàlaporte ?*

---

(1) *Ibid, P.54.*

(2)*Barbra K. Toumarkine, op.cit., P.25.*

- *C'est que le bruit de l'outil réveillerait Jacques, ton ami.*
  - *Jacques !...*
- Oui ! Jacques, il est là-haut sur la soupente, qui repose. Ah ! que les pères sont à plaindre ; si ce n'est d'une chose, c'est d'une autre ! Eh bien ! te remueras-tu ? Tandis que tu restes là comme un imbécile, la tête baissée, la bouche béante, et les bras pendants, la besogne ne se fait pas...Bigre mon ami, furieux, s'élançe vers l'escalier ; Bigre mon parrain le retient en lui disant : «Ou vas-tu ? laisse dormir ce pauvre diable, qui est excédé de fatigue. A sa place, serais-tu bien aise qu'on troublât ton repos ?»*
- LE MAITRE. – Et Justine entendait encore tout cela ?*
- JACQUES. – Comme vous m'entendez.*
- LE MAITRE. – Et que faisais-tu ?*
- JACQUES. – Je riais.*
- LE MAITRE. – Et Justine ?*
- JACQUES. – Elle avait arrache sa cornette ; elle se tirait par les cheveux ; elle levait les yeux au ciel, du moins je le présume ; elle se tordait les bras.*
- LE MAITRE. – Jacques, vous êtes un barbare ; vous avez un cœur de bronze.*
- JACQUES. – Non, monsieur, non, j'ai de la sensibilité ; mais je la réserve pour une meilleure occasion. Les dissipateurs de cette richesse en ont tant prodigué lorsqu'il en fallait être économe, qu'ils ne s'en trouvent plus quand il faudrait en être prodigue.*  
*(PP 232-233)*

Bigre, charron de profession et parrain de Jacques, représente les artisans, à l'époque des différences, des chevaux, et des charrettes, le charron qui répare les essieux des roues, ferre les sabots des chevaux, est un intervenant essentiel dans la vie socio-économique.

D'une part, et malgré ses professions de foi répétées dans le fatalisme, Jacques, quand on examine de près ses réactions, ne se comporte pas en

vrai fataliste. Le thème de la «sensibilité» qui se contredit tout à fait avec le fatalisme.

Ainsi, tout système philosophique implique en effet une réflexion sur l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit ou ne doit pas faire. La vision de Jacques sur les affaires du monde ne va pas plus loin que cette pensée.

Selon Hubert Curial, le système de Spinoza «est un système qui ne possède en outre qu'une valeur sentimentale» (1).

Jacques ne voit pas dans le fatalisme une explication du monde, mais, un moyen d'accepter, de surmonter ses malheurs et ses échecs.

D'ailleurs, pour les deux images que l'auteur ajoute au personnage de Jacques à la langue du maître «barbare et cœur de bronze», elles soutiennent la pensée de la contradiction même dans les qualités de Jacques et pas seulement dans ses comportements.

### **Le thème de la gourde :**

*LE MAITRE. – Cela fait horreur.*

*JACQUES. – Et cela dure.*

*LE MAITRE. – Mon père mourut dans ces entrefaites. J'acquittai les lettres de change, et je sortis de ma retraite, où, pour l'honneur du chevalier et de mon amie, j'avouerai qu'ils me tinrent assez fidèle compagnie.*

*JACQUES. – Et vous voilà tout aussi féru qu'auparavant du chevalier et de votre belle ; votre belle vous tenant la dragée plus haute que jamais.*

*LE MAITRE. – Et pourquoi cela, Jacques ?*

*JACQUES. – Pourquoi ? C'est que maître de votre personne et*

---

(1) Hubert Curial, *op.cit.*, P. 71.

*possesseur d'une fortune honnête, il fallait faire de vous un sot complet, un mari.*

*LE MAITRE. – Ma foi, je crois que c'était leur projet ; mais il ne leur réussit pas.*

*JACQUES. – Vous êtes bien heureux, ou ils ont été bien maladroits.*

*LE MAITRE. – Mais il me semble que ta voix est moins rauque, et que tu parles plus librement.*

*JACQUES. – Cela vous semble, mais cela n'est pas.*

*LE MAITRE. – Tu ne pourrais donc pas reprendre l'histoire de tes amours ?*

*JACQUES. – Non.*

*LE MAITRE. – Et ton avis est que je continue l'histoire des miennes ?*

*JACQUES. – C'est mon avis de faire une pause, et de hausser la gourde.*

*LE MAITRE. – Comment ! Avec ton mal de gorge tu as fait remplir ta gourde ?*

*JACQUES. – Oui, mais, de par tous les diables, c'est de tisane ; aussi je n'ai point d'idées, je suis bête ; et tant qu'il n'y aura dans le gourde que de la tisane, je serai bête.*

*LE MAITRE. – Que fais-tu ?*

*JACQUES. – Je verse la tisane à terre ; je crains qu'elle ne nous portemalheur.*

*LE MAITRE. – Tu es fou.*

*JACQUES. – Sage ou fou, il n'en restera pas la valeur d'une larme dans la gourde.*

*(PP 264-265)*

Nous avons vu que les histoires d'amour de Jacques sont interrompues plusieurs fois sous des prétextes modifiés. Mais, ici, l'auteur a ajouté un prétexte de «mal à la gorge», pour interrompre à nouveau l'histoire d'amour de Jacques.

Tandis que Jacques est né bavard, il continue de raconter ses histoires, et le maître, comme d'habitude, s'intéresse à écouter. «Il paraît que Jacques, réduit au silence par son mal de gorge, suspendit l'histoire de ses amours» (1).

Ainsi, quel objet symbolique Jacques porte-il toujours avec lui ? A la différence de son maître qui est caractérisé de sa montre, sa bourse, et sa tabatière qui symbolisent le pouvoir, la bourgeoisie, et la force, et de son côté, le maître ne les sépare jamais.

D'une part, Jacques porte toujours avec lui la gourde de laquelle, il inspire ses opinions.

Diderot disait, à ce propos, «J'ai oublié de vous dire, lecteur, que Jacques n'allait jamais sans une gourde remplie du meilleur» (2).

Et aussi, Diderot ajoute en disant «lorsque le destin muet dans sa tête, il s'expliquait par sa gourde, c'était une espèce de pythiepartative, silencieuse aussitôt qu'elle était vide» (3). Il faut souligner que la gourde est un symbole de la force, de l'oracle, et de l'inimitié.

Comme nous pouvons voir où Philippe Ségura dit «Diderot ajoute ici un élément fondamental pour le lecteur de Jacques le fataliste» (4), et revient

---

(1) Denis Diderot, *op.cit.*, P.249.

(2) *Ibid*, P.249.

(3) *Ibid*, P.250.

(4) Philippe Ségura, *op.cit.*, P.64.

de nouveau à Philippe Ségura en disant «Diderot confère à la gourde de Jacques une valeur quasi-sacrée de renouveau une fois encore le lecteur dans son illusion»(1). Quand nous nous plongeons profondément dans les lignes, on trouve qu'il y a une correspondance évidente entre Jacques et la verve de l'auteur du Pantagruel de Gargantua, où on voit Hubert Curial qui dit «le thème de la gourde constitue une allusion transparente au Pantagruel (livre V) de Rabelais (1494-1554) dans lequel Panurge recueille le secret de la sagesse : en vin est vérité cachée»(2).

De quoi Jacques a-t-il tenu ce caractère ?

Il est clair que c'est la hiérarchie que Jacques possède de son capitaine, et comme dit Diderot «Jacques remplit un gobelet de tisane, y versa un peu de vin blanc et l'avalait, c'était une recette qu'il tenait de son capitaine» (3).

Par ailleurs, c'est sa gourde qu'il consulte avant toute grande décision.

«Jacques prit sa gourde, et la consulta longuement. Son maître tira sa montre et sa tabatière, vit l'heure qu'il était, prit sa prise de tabac» (4).

Nous pouvons dire que les deux hommes et surtout dans cette scène, se comportent comme un automate. Dans cette expression, nous trouvons que le comportement de Jacques est pareil de celui de son maître.

---

(1) *Ibid*, P.64.

(2) *Hubert Curial, op.cit., P.58.*

(3) *Denis Diderot, op.cit., P.187.*

(4) *Ibid*, P.317-318.

Béatrice Didier disait à propos du thème de la gourde : « Alors que Jacques semble tirer une vérité supérieure de la gourde, le maître ne tire rien de sa montre » (1).

### La discontinuité de grand rouleau :

*JACQUES. – Monsieur, deux choses ; l'une c'est que je n'ai jamais pu suivre mon histoire sans qu'un diable ou un autre m'interrompit, et que la votre va tout de suite. Voilà le train de la vie ; l'un court à les ronces sans se piquer ; l'autre a beau regarder où il met le pied, il trouve des ronces dans le plus beau chemin, et arrive au gîte écorché tout vif.*

*LE MAITRE. – Est-ce que tu as oublié ton refrain ; et le grand rouleau, et l'écriture d'en haut ?*

*JACQUES. – L'autre chose, c'est que je persiste dans l'idée que votre chevalier de Saint-Quin est un grand fripon ; et qu'après avoir partagé votre argent avec les usuriers Le Brun, Merval, Mathieu de Fourgeot ou Fourgeot de Mathieu, la Fridoie, il cherche à vous embêter de sa maîtresse, en tout bien et tout honneur s'entend, par devant notaire et curé, afin de partager encore avec*

*vous votre femme... Ahi ! la gorge !...*

*LE MAITRE. – Sais-tu ce que tu fais là ? Une chose très commune et très impertinente.*

*JACQUES. – J'en suis bien capable.*

*LE MAITRE. – tu te plains d'avoir été interrompu, et tu interromps.*

*JACQUES. – C'est l'effet du mauvais exemple que vous m'avez donné. Une mère veut être galante, et veut que sa fille soit sage ; un père veut être dissipateur, et veut que son fils soit économe ; un maître veut.....*

*LE MAITRE. – Interrompre son valet, l'interrompre tant qu'il lui plait, et n'en pas être interrompu.*

*(PP.272-273)*

Pour le sujet à oublier ses principes, nous voyons que Jacques vit donc dans le monde comme si son action pouvait modifier le cours des choses.

---

(1) Béatrice Didier, *op.cit.*, P.90.

Il croit donc possible d'influencer la marche du monde contrairement à ce que sous-entendait un déterminisme absolu.

En effet, cette contradiction interne au personnage rejoint ainsi les interrogations qui traversent l'auteur lui-même, face à une doctrine déterministe qu'il ne cesse pourtant de revendiquer.

Comme nous trouvons où Diderot dit «souvent il était inconséquent comme vous et moi, et sujet à oublier ses principes»(1).

Jacques s'en met en pratique à son instinct comme si le destin pouvait avoir raison.

D'ailleurs, comme le «grand rouleau», est composé de faits «écrit là-haut», dont l'enchaînement passe la plupart du temps inaperçu, de même le discours de Jacques comme le récit de Diderot, présentent une apparence de discontinuité qui cache sans doute une continuité au moins relative.

Ainsi, Jacques se voit et s'affirme d'être capable en action, niant sans doute la doctrine du «grand rouleau».

---

(1) Denis Diderot, *op.cit.*, P.218.

## CHAPITRE VII

### L'inversion de l'ordre des priorités

**LE MAITRE.** - *Je le serais certainement devenu, si Desglands ne m'eût gagné de vitesse. Desglands en devint amoureux...*

**JACQUES.** - *Monsieur, est-ce que l'histoire de son emplâtre et celle de ses amours sont tellement liées l'une à l'autre qu'on ne saurait les séparer ?*

**LE MAITRE.** - *On peut les séparer ; l'emplâtre est un incident, l'histoire est le récit de tout ce qui s'est passé pendant qu'ils s'aimaient.*

**JACQUES.** - *Et s'est-il passé beaucoup de choses ?*

**LE MAITRE.** - *Beaucoup.*

**JACQUES.** - *En ce cas, si vous donnez à chacune la même étendue qu'au portrait de l'héroïne, nous n'en sortirons pas d'ici à la Pentecôte, et c'est fait de vos amours et des miennes.*

**LE MAITRE.** - *Aussi, Jacques, pourquoi m'avez-vous dérouté ? ... N'as-tu pas vu chez Desglands un petit enfant ?*

**JACQUES.** - *Méchant, têtu, insolent et valétudinaire ? Oui, je l'ai vu.*

**LE MAITRE.** - *C'est le fils naturel de Desglands et de la belle veuve.*

**JACQUES.** - *Cet enfant-là lui donnera bien du chagrin. C'est un enfant unique, bonne raison pour n'être qu'un vaurien ; il sait qu'il sera riche, autre bonne raison pour n'être qu'un vaurien.*

**LE MAITRE.** - *Et comme il est valétudinaire, on ne lui apprend rien : on ne le gêne, on ne le contredit sur rien, troisième bonne raison pour n'être qu'un vaurien.*

**JACQUES.** - *Une nuit le petit fou se mit à pousser des cris inhumains. Voilà toute la maison en alarmes ; on accourt. Il veut que son père se lève.*

**LE MAITRE.** - *J'espère que tu me feras grâce du reste ?*

**JACQUES.** - *Non, non, monsieur, vous entendrez le reste... Il croit qu'il m'aurait fait impunément un portrait de la mère, long de quatre aunes...*

**LE MAITRE.** - *Jacques, je vous gâte.*

**JACQUES.** - *Tant pis pour vous.*

**LE MAITRE.** - *Vous avez sur le cœur le long et ennuyeux portrait de la veuve ; mais vous m'avez, je crois, bien rendu cet ennui par la longue et ennuyeuse histoire de la fantaisie de son enfant.*

**JACQUES.** - *Si c'est votre avis, reprenez l'histoire du père ; mais plus de portraits, mon maître ; je hais les portraits à la mort.*

**LE MAITRE.** – *Et pourquoi haïssez-vous les portraits ?*

**JACQUES.** – *C'est qu'ils ressemblent si peu, que, si par hasard on vient à rencontrer les originaux, on ne les reconnaît pas. Racontez-moi les faits, rendez-moi fidèlement les propos, et je saurai bientôt à quel homme j'ai affaire. Un mot, un geste m'en ont quelquefois plus appris que le bavardage de toute une Ville.*

**LE MAITRE.** – *Un jour Desglands...*

**JACQUES.** – *Quand vous êtes absent, j'en ai quelquefois dans votre bibliothèque, je prends un livre, et c'est ordinairement un livre d'histoire.*

**LE MAITRE.** – *Un jour Desglands...*

**JACQUES.** – *Je lis du pucetous les portraits.*

**LE MAITRE.** – *Un jour Desglands...*

**JACQUES.** *Pardon mon maître, la machine était montée et il fallait qu'elle allât jusqu'à la fin.*

**LE MAITRE.** *Y est-elle ?*

**JACQUES.** – *Elle y est.*

**LE MAITRE.** – *Un jour Desglands invita à dîner la belle veuve avec quelques gentilshommes d'alentour. Le règne des Desglands était sur son déclin; et parmi ses convives il y en avait un vers lequel son inconstance commençait à la pencher. Ils étaient à table, Desglands, et son rival placés à côté l'un de l'autre et en face de la belle veuve. Desglands employait tout ce qu'il avait d'esprit pour animer la conversation; il adressait à la veuve les propos les plus galants; mais elle, distraite, n'entendait rien, et tenait les yeux attachés sur son rival. Desglands avait un œuf frais à la main; un mouvement convulsif, occasionné par la jalousie, le saisit, il serre les poings, et voilà l'œuf chassé de sa coque et répandu sur le visage de son voisin. Celui-ci fit un geste de la main. Desglands lui prend le poignet, l'arrête, et lui dit à l'oreille: «Monsieur, je le tiens pour reçu...» Il se fait un profond silence; la belle veuve se trouve mal. Le repas fut triste et court. Au sortir de table, elle fit appeler Desglands et son rival dans un appartement séparé; tout ce qu'une femme peut faire décemment pour les réconcilier, elle le fit; elle supplia, elle pleura, elle s'évanouit, mais tout de bon; elle serrait les mains de Desglands, elle*

*tournait ses yeux inondés de larmes sur l'autre.*  
*(PP 288-292)*

D'abord, et au fait du mot «emblâtre», il prend alors la signification d'une peau de chagrin, témoignage visible de l'affront reçu.

D'une part, et dans ce dialogue parallèle, nous trouvons que le maître devient le narrateur de ses amours de jeunesse.

Il rapporte les faits passés avec une grande exactitude, et restitue le regard naïf qu'il portait alors sur le monde et l'homme.

D'ici, l'auteur nous mène peu à peu vers la fin de l'histoire du maître.

Mais, avant tout, est-ce que le maître a un but précis dans ce voyage ?

Le maître voyage pour des affaires, puis, son chemin l'amène à séjourner dans la région où demeurent les parents nourriciers de l'enfant.

Puis, il a voulu saisir l'occasion pour rendre visite aux parents nourriciers de l'enfant (fils naturel du chevalier de Saint-Ouin), «Dans l'esprit du maître, disait Curial, le voyage a un double objet»(1).

Ces affaires constituent donc le but premier, principal du voyage ; la mise en apprentissage du bâtard en est le but secondaire et occasionnel.

Nous trouvons que l'ordre des priorités est inversé ; ce que le maître considère comme essentiel devient le lecteur le moins important.

Cette inversion des priorités nous avertit de ne pas prendre ce voyage pour l'objet principal du roman.

Nous pouvons dire que le style de Diderot confère à la fiction dans son œuvre.

---

(1) *Hubert Curial, op.cit., P.45.*

Comme dit Hubert Curial «Jacques le fataliste n'appartient à aucun genre littéraire, parce qu'il en embrasse plusieurs»(1).

D'une part, le chevalier de Saint-Ouin, est un escroc. Il s'entremet entre le maître de Jacques et Agathe, dont, il est en réalité l'amant. Il offre à Agathe les cadeaux que le maître fait passer à la jeune fille, il n'assume pas la paternité de son propre enfant, il est enfin indicateur de police, c'est un grand fripon comme Jacques le considère.

Et aussi, les complices de Saint-Ouin également se multiplient : le Brun, Mathieu de Fourgeot, Merval. Devant une telle abondance de signes à déchiffrer, le jeune homme est naturellement perdu. Il faut noter que ce récit ne concerne pas uniquement le maître ; il s'applique à toutes les gens qui tombent imprudemment aux mains des escrocs.

Par la satire sociale : Saint-Ouin est certes une canaille, mais il est de connivence avec des financiers et des usuriers de basse espèce.

### **Le monde physique et moral :**

*JACQUES. Quelle fut la fin de cette aventure ? Quand on me porta au château de Desglands, il me semble qu'il n'avait plus son rond noir.*

*LE MAITRE. – Non. La fin de cette aventure fut celle de la belle veuve. Le long chagrin qu'elle en éprouva acheva de ruiner sa santé faible et chancelante.*

*JACQUES. – Et Desglands ?*

*LE MAITRE. – Un jour que nous nous promenions ensemble, il reçoit un billet, il l'ouvre, il dit : «C'était un très brave homme, mais je ne saurais m'affliger de sa mort...» Et à l'instant il arrache de sa joue le reste de son rond noir, presque réduit par ses*

---

(1) *Ibid*, P.91.

*fréquentes rognures à la grandeur d'une mouche ordinaire. Voilà l'histoire de Desglands. Jacques est-il satisfait ; et puis-je espérer qu'il écouterait l'histoire de mes amours, ou qu'il reprendrait l'histoire des siennes ?*

*JACQUES. – Ni l'un, ni l'autre.*

*LE MAITRE. – Et la raison ?*

*JACQUES. – C'est qu'il fait chaud, que je suis las, que cet endroit est charmant, que nous serons à l'ombre sous ces arbres, et qu'en prenant le frais au bord de ce ruisseau nous nous reposerons.*

*LE MAITRE. – J'y consens ; mais ton rhume ?*

*JACQUES. – Il est de chaleur ; et les médecins disent que les contraires se guérissent par les contraires.*

*LE MAITRE. – Ce qui est vrai au moral comme au physique. J'ai remarqué une chose assez singulière ; c'est qu'il n'y a guère de maximes de morale dont on ne fit un aphorisme de médecine, et réciproquement peu d'aphorisme de médecine dont ne fit une maxime de morale.*

*JACQUES. – Cela doit être.*

*Ils descendent de cheval, ils s'étendent sur l'herbe. Jacques dit à son maître : «Veuillez-vous ? Dormez-vous ? Si vous veuillez, je dors ; si vous dormez, je veille». Son maître lui dit «A qui diable en as-tu ?»*

*JACQUES. – J'en ai aux mouches et aux cousins. Je voudrais bien qu'on me dit à quoi servent ces incommodes bêtes-la ?*

*LE MAITRE. – Et parce que tu l'ignores, tu crois qu'elles ne servent à rien ? La nature n'a rien fait d'inutile et de superflu.*

*JACQUES. – Je le crois ; car puisqu'une chose est, il faut qu'elle soit.*

*LE MAITRE. – Quand tu as ou trop de sang ou du mauvais sang, que fais-tu ? Tu appelles un chirurgien, qui t'en ôte deux ou trois palettes. Eh bien ! Ces cousins, dont tu te plains, sont une nuée de petits chirurgiens ailés qui viennent avec leurs petites lancettes te piquer et te tirer du sang goutte à goutte.*

*JACQUES. – Oui, mais à tort et à travers, sans savoir si j'en ai trop ou trop peu. Faites venir ici un étique, et vous verrez si les petits chirurgiens ailés ne le piqueront pas. Ils songent à eux ; et tout dans la nature songe à soi et ne songe qu'à soi. Que cela fasse du mal aux autres, qu'importe, pourvu qu'on s'en trouve bien ?*

*Ensuite, il refrappait en l'air de ses deux mains, et il disait : «Au diable les petits chirurgiens ailés !»*

*LE MAITRE. – Connais-tu la fable de Garo ?*

*JACQUES. – Oui.*

*LE MAITRE. – Comment la trouves-tu ?*

*JACQUES. – Mauvaise.*

*LE MAITRE. – C'est bientôt dit.*

**JACQUES.** – *Et bientôt prouvé. Si au lieu de glands, le chêne avait porté des citrouilles, est-ce que cette bête de Garo se serait endormie sous un chêne ? Et s'il ne s'était pas endormi sous un chêne, qu'importait au salut de son nez qu'il tombât des citrouilles ou des glands ? Faites lire cela à vos enfants.*

**LE MAITRE.** – *Un philosophe de ton nom ne le veut pas.*

**JACQUES.** – *C'est que chacun a son avis, et que Jean-Jacques n'est pas Jacques.*

**LE MAITRE.** – *Et tant pis pour Jacques.*

**JACQUES.** – *Qui sait cela avant que d'être arrivé au dernier mot de la dernière ligne de la page qu'on remplit dans le grand rouleau ?*

**LE MAITRE.** – *A quoi penses-tu ?*

**JACQUES.** – *Je pense que, tandis que vous me parliez et que je vous répondais, vous me parliez sans le vouloir, et que je vous répondais sans le vouloir.*

**LE MAITRE.** – *Après ?*

**JACQUES.** – *Après ? Et que nous étions deux vraies machines vivantes et pensantes.*

**LE MAITRE.** – *Mais à présent que veux-tu ?*

**JACQUES.** – *Ma foi, c'est encore tout de même. Il n'y a dans les deux machines qu'un ressort de plus en jeu.*

**LE MAITRE.** – *Et ces ressort-là... ?*

**JACQUES.** – *Je veux que le diable m'emporte si je conçois qu'il puisse jouer sans cause. Mon capitaine disait : «Posez une cause, un effet s'ensuit ; d'une cause faible, un faible effet ; d'une cause momentanée, un effet d'un moment ; d'une cause intermittente, un effet intermittent ; d'une cause contrariée, un effet ralenti ; d'une cause cessante, un effet nul.»*

**LE MAITRE.** – *Mais il me semble que je sens au-dedans de moi-même que je suis libre, comme je sens que je pense.*

**JACQUES.** – *Mon capitaine disait : «Oui, à présent que vous ne voulez rien, mais veuillez-vous précipiter de votre cheval ? »*

**LE MAITRE.** – *Eh bien ! Je me précipiterai.*

**JACQUES.** – *Gaiement, sans répugnance, sans effort, comme lorsqu'il vous plaît d'en descendre à la porte d'une auberge ?*

**LE MAITRE.** – *Pas tout à fait ; mais qu'importe, pourvu que je me précipite, et que je prouve que je suis libre ?*

**JACQUES.** – *Mon capitaine disait : «Quoi ! Vous ne voyez pas que sans ma contradiction il ne vous serait jamais venu en fantaisie de vous rompre le cou ? C'est donc moi qui vous prends par le pied, et qui vous jette hors de selle. Si votre chute prouve quelque chose, ce n'est donc pas que vous soyez libre, mais que vous êtes fou.»*

*Mon capitaine disait encore que la jouissance d'une liberté qui pourrait s'exercer sans motif serait le vrai caractère d'un maniaque.*

*LE MAITRE. – Cela est trop fort pour moi ; mais, en dépit de ton capitaine et de toi, je croirai que je veux quand je veux.*

*JACQUES. – Mais si vous êtes et si vous avez toujours été le maître de vouloir, que ne voulez-vous à présent aimer une guenon ; et que n'avez-vous cessé d'aimer Agathe toutes les fois que vous l'avez voulu ? Mon maître, on passe les trois quarts de sa vie à vouloir, sans faire.*

*LE MAITRE. – Il est vrai.*

*JACQUES.- Et à faire sans vouloir.*

*LE MAITRE. – Tu démontreras celui-ci ?*

*JACQUES. – Si vous y consentez.*

*LE MAITRE. – J'y consens.*

*JACQUES. – Cela se fera, et parlons d'autre chose.*

*(PP 293-296)*

Sans la description précise pour le château de Desglands, où se passent les faits, nous trouvons que le texte se contente de nous donner une allusion de danger, et de terreur dans ce château par l'expression «rond noir».

Ainsi, nous avons vu que Jacques qui était interrompu plusieurs fois, tantôt par les accidents, tantôt par un facteur physique «mal à la gorge», ici on voit un autre facteur physique introduit par l'auteur pour faire une pause, c'est le «rhume».

Est- ce-que la pensée de monde physique a une valeur chez Jacques ?

Diderot nous apprend que «ce n'est ici qu'une conjecture que je donne pour ce qu'elle vaut» (1). Il est clair que la pensée de monde physique est négligée, refusée chez Jacques, et nous pouvons voir ça par son réaction.

---

(1) Denis Diderot, op. cit. , P.276.

En refusant d'arrêter de bavarder. Et aussi, Diderot revoit la physique, mais, d'après la morale ; le monde étant constitué d'atomes, mieux vaut se contenter de ce qui dépend de nous, sans affliger notre mesure de ce qui ne dépend pas de nous.

Comme nous voyons Diderot où il dit « la distinction d'un monde physique et d'un monde moral lui semble vide de sens » (1).

D'une part, Jacques acquiert progressivement la stature d'un philosophe, et son maître le qualifie d'ailleurs d'« espèce de philosophe », puis de « philosophe », et même Diderot intervenant en personne, et dit que Jacques « se pique de philosophe » (2).

Au fait du thème de la blessure au genou de Jacques, et sa longue guérison, elles justifient la présence du corps médical.

Selon la distinction encore courante au XVIII<sup>e</sup> siècle entre les arts libéraux (professions intellectuelles), et les arts mécaniques (métiers manuels), le médecin l'emporte en principe, en dignité sur le chirurgien qui travaille dans la chair et le sang, exerce une activité jugée contraire au (bon goût).

En effet, le maître soutient qu'il est libre parce qu'il sent, pense, et croit qu'il veut quelque chose quand il décide de le vouloir.

Jacques lui fait alors cette conception, c'est pour Jacques la preuve qu'il ne suffit pas de vouloir pour être libre. Il affirme aussi la détermination de l'homme qui n'agit jamais sans motif.

La volonté comme tout le reste, a besoin d'une cause qui le détermine. Or,

---

(1) *Ibid*, P.203.

(2) *Ibid*, P.260.

dans l'objection que fait Jacques à son maître, cette cause est à rechercher dans l'empire de la passion amoureuse (difficulté d'oublier Agathe).

Il est inutile d'invoquer les lignes tracées à l'avance du «grand rouleau». Comme dit Barbra K. Toumarkine « la liberté y est définie comme l'acceptation des déterminismes imposés à l'individu par la nature, qui limitent ses forces naturelles»(1).

### **La vision de Jacques pour la liberté.**

*JACQUES. – Eh bien ! Monsieur ?*

*LE MAITRE. –Eh bien ! Rien n'est plus sûr que tu es inspiré ; est-ce Dieu, est-ce du diable ? Je l'ignore. Jacques, mon cher ami, je crains que vous n'ayez le diable au corps.*

*JACQUES. – Et pourquoi le diable ?*

*LE MAITRE. – C'est que vous faites des prodiges, et que votre doctrine est fort suspecte.*

*JACQUES. – Et qu'est-ce qu'il y a de commun entre la doctrine que l'on confesse et les prodiges qu'on opère ?*

*LE MAITRE. – Je vois que vous n'avez pas lu dom La Taste.*

*JACQUES. – Et ce dom La Taste que je n'ai pas lu, que dit-il ?*

*LE MAITRE. – Il dit que Dieu et le diable font également des miracles.*

*JACQUES. – Et comment distingue-t-il les miracles de Dieu des miracles*

*Des miracles du diable.*

*LE MAITRE. – Il dit que Dieu et le diable font également des miracles.*

*JACQUES. – Et comment distingue-t-il les miracles de Dieu des miracles du diable ?*

*LE MAITRE. – Par la doctrine. Si la doctrine est bonne, les miracles sont de Dieu ; si elle est mauvaise, les miracles sont du diable.*

*JACQUES. – Ici Jacques se mit à siffler, puis il ajouta. – Et qui est-ce qui m'apprendra à moi, pauvre ignorant, si la doctrine du faiseur de miracles est bonne ou mauvaise ? Allons, monsieur, remontons sur nos bêtes. Que vous importe que ce soit de par Dieu ou de part Belzebuth que votre cheval se soit retrouvé ? En ira-t-il moins bien ?*

---

(1) Barbra K. Toumarkine, *op.cit.*, P.347.

**LE MAITRE. – Non. Cependant, Jacques, si vous étiez possédé.**

**JACQUES. – Quel remède y aurait-il à cela ?**

**LE MAITRE. – Le remède ! Ce serait, en attendant l'exorcisme ... ce serait de vous mettre à l'eau ! Jacques à l'eau bénite pour toute boisson.**

**JACQUES. – Moi, monsieur, à l'eau ! Jacques à l'eau bénite ! j'aimerais mieux que mille légions de diable me restassent dans le corps, que d'en boire une goutte, bénite ou non bénite. Est-ce que vous ne vous êtes pas aperçu que j'étais hydrophobe ?»**

**(PP 298-299)**

Nous remarquons que la relation entre les deux protagonistes se glisse peu à peu au doute, où nous pouvons voir que le maître apparaît plus cultivé, et plus sage, c'est parce qu'il explique les choses telles qu'elles sont.

Est-ce que Jacques est intellectuel ou philosophe ?

Nous voyons que le comportement de Jacques s'intéresse en jouant sur le rythme de libre-arbitre, et comme nous pouvons voir Hubert Curial où il dit «La doctrine de Jacques, elle appelle une certaine vision du monde, elle définit une morale et prône une manière de vivre»(1). D'une part, et comme nous l'avons vu, l'homme est déterminé et si, d'une part, tout repose sur un enchaînement mécaniste et purement matériel, que devient la liberté.

Il convient de comprendre, non pas le fait d'aller et de venir à sa guise, mais, la possibilité d'établir des choix, de décider lucidement ses actes.

La réponse ne peut pas être que nuancée, dans la mesure où il faut distinguer l'attitude de Jacques de la position de Diderot. Selon Jacques, et comme nous l'avons signalé, il n'y a pas de liberté.

---

(1) Hubert Curial, *op.cit.*, P.75.

Soumis au plus complet déterminisme et composé d'une matière obéissant aux lois intangibles de la physique. C'est-à dire que l'homme n'est pas libre qu'une boule qui suit la pente d'une montagne.

Hubert Curial dit «Jacques n'est pas un intellectuel coupé de la vie, c'est la vie qui le rend intellectuel»(1).

### **La nécessité de l'homme et la volonté de Dieu :**

*Le maître s'adressa à Jacques dans les mots suivants : Jacques que dis-tu de mes amours ?*

*JACQUES. – Qu'il y a d'étranges choses écrites là-haut. Voilà un enfant de fait, Dieu sait comment ! Qui sait le rôle que ce petit bâtard jouera dans le monde ? Qui sait s'il n'est pas né pour le bonheur ou le bouleversement d'un empire ?*

*LE MAITRE. – Je te réponds que non. J'en ferai un bon tourneur ou un bon horloger. Il se mariera ; il aura des enfants qui tourneront à perpétuité des bâtons de chaises dans ce monde.*

*JACQUES. – Oui, si cela est écrit là-haut. Mais pourquoi ne sortirait-il pas un Cromwell de la boutique d'un tourneur ? Celui qui fit couper la tête à son roi, n'était-il pas sorti de la boutique d'un brasseur, et ne dit-on pas aujourd'hui ?...*

*LE MAITRE. – Laissons cela. Tu te portes bien, tu sais mes amours ; en conscience tu ne peux te dispenser de reprendre l'histoire des tiennes.*

*JACQUES. – Tout s'y oppose. Premièrement, le peu de chemin qui nous reste à faire ; secondement, l'oubli de l'endroit où j'en étais ; troisièmement, un diable de pressentiment que j'ai là ... que cette histoire ne doit pas finir ; que ce récit nous portera malheur, et que je ne l'aurais pas sitôt repris qu'il sera interrompu par une catastrophe heureuse ou malheureuse.*

*LE MAITRE. – Si elle est heureuse, tant mieux !*

*JACQUES. – D'accord ; mais j'ai là.... Quelle sera malheureuse.*

*LE MAITRE. – Malheureusement! Soit ; mais que tu parles ou que tute taises, arrivera-t-elle moins ?*

---

(1) Ibid, P.72.

*JACQUES. – Qui sait cela ?*

*LE MAITRE. – Tu es né trop tard de deux ou trois siècles.*

*JACQUES. – Non, monsieur, je suis né à temps comme tout le monde.*

*LE MAITRE. – Tu aurais été un grand augure.*

*JACQUES. – Je ne sais pas bien précisément ce que c'est qu'un augure, ni ne me soucie de le savoir.*

*LE MAITRE. – C'est un des chapitres importants de ton traité de la divination.*

*JACQUES. – Il est vrai ; mais il y a si longtemps qu'il est écrit, que je ne m'en rappelle pas un mot. Monsieur, tenez, voilà qui en sait plus que tous les augures, oies fatidiques et poulets sacrés de la république ; c'est la gourde, interrogeons la gourde.»*

*(PP 306-307)*

Tout d'abord, l'attitude de Jacques n'est pas la plupart du temps conforme à celle que son fatalisme devrait lui dicter.

Diderot montre que Jacques agit en réalité tout à fait librement et que l'invocation du destin, loin de paralyser son action, lui sert à justifier des décisions qu'il prend librement, où nous pouvons remarquer Hubert Curial dit «Le fatalisme donne à Jacques sa cohérence psychologique : c'est lui de l'homme du peuple qui ne s'embrasse pas de distinctions subtiles»<sup>(1)</sup>. Est-ce que Jacques est un auteur vraiment d'un traité sur l'interprétation du destin ?

Quand Jacques affirme qu'il ne peut faire autre chose que ce qui est écrit là-haut, nous trouvons que Diderot n'agit pas autrement en prétendant devoir suivre la vérité des faits racontés.

Ainsi, tout comme Jacques et son maître cheminent à travers des chemins inconnus de la campagne française et de leur destinée.

---

(1) *Ibid*, P.74.

Diderot nous guide à travers les méandres d'un récit en écartant bien des chemins possibles dans l'absolu. D'autre côté, et pour Jacques, Dieu est un absolu et infini par nature. Il est donc Tout-Puissant et libre.

Mais comme Dieu est en toute chose, ce que veut Dieu se confond avec ce qui est par exemple, Dieu a voulu que l'homme soit doué de parole, c'est pourquoi l'homme peut parler. Ce que Dieu veut se produit nécessairement : la liberté de Dieu est donc nécessité. Il n'en est pas de même pour les hommes qui ne sont pas, eux, pas Tout-Puissant.

Puisque l'homme ne peut pas tout, s'il veut voir ses désirs se réaliser, il faut que ceux-ci coïncident avec la nécessité.

L'homme doit donc vouloir la nécessité, c'est-à-dire, maîtriser ses désirs de telle façon qu'ils coïncident avec les plans divins. Nous disons, et pour que la liberté ait un sens, l'homme doit dominer ses opinions et employer sa liberté à agir selon la nécessité, c'est-à-dire selon la volonté de Dieu.

Mais, nous trouvons que Philippe Ségura a une autre vision sur le fatalisme de Jacques quand il dit « Le fatalisme conduit-il à une certaine façon d'envisager l'action qui s'avère plus sage que celle de son maître »(1).

Mais, nous voyons que Jacques exagère dans l'explication des choses et leur définition précise.

### ***La fin des amours de Jacques :***

***Lorsque Jacques dit à son maître : «Monsieur mon maître en  
conviendra-t-il à présent ?»***

***LE MAITRE. – Et de quoi veux-tu que je convienne, chien, coquin,***

---

(1) Philippe Ségura, *op.cit.*, P.81.

*je suis le plus malheureux de tous les maître ?*

**JACQUES.** – *N'est-il pas évidemment démontré que nous agissons la plupart du temps sans vouloir ? Là, mettez la main sur la conscience : de tous ce que vous avez dit ou fait depuis une demi-heure, en avez-vous rien voulu ? N'avez-vous pas été ma marionnette, et n'auriez-vous pas continué d'être mon polichinelle pendant un mois, si je me l'étais proposé ?*

**LE MAITRE.** – *Quoi ! C'était un jeu ?*

**JACQUES.** – *Un jeu.*

**LE MAITRE.** – *Et tu t'attendais à la rupture des courroies ?*

**JACQUES.** – *Je l'avais préparée.*

**LE MAITRE.** – *Et ta réponse impertinente était préméditée ?*

**JACQUES.** – *Préméditée.*

**LE MAITRE.** – *Et c'était le fil d'archal que tu attachais au-dessus de ma tête pour me démener à ta fantaisie ?*

**JACQUES.** – *A merveille !*

**LE MAITRE.** – *Tu es un dangereux vaurien.*

**JACQUES.** – *Dites, grâce à mon capitaine qui se fit un jour un pareil passe-temps à mesdépens, que je suis un subtil raisonneur.*

**LE MAITRE.** – *Si pourtant je m'étais blessé ?*

**JACQUES.** – *Il était écritlà-haut et dans ma prévoyance que cela n'arriverait pas.*

**LE MAITRE.** – *Allons, asseyons-nous ; nous avons besoin de repos.*

*Ils s'asseyent, Jacques disant : «Peste soit du sot !»*

**LE MAITRE.** – *C'est de toi que tu parles apparemment.*

**JACQUES.** – *Oui, de moi, qui n'ai pas réservé un coup de plus dans la gourde.*

**LE MAITRE.** – *Ne regrette rien, je l'aurais bu, car je meurs de soif.*

**JACQUES.** – *Peste soit encore du sot de n'en avoir pas réservé deux.*

*Le maître le suppliant, pour tromper leur lassitude et leur soif, de continuer son récit, Jacques s'y refusant, son maître boudant, Jacques se laissant boudé ; enfin Jacques, après avoir protesté contre les malheurs qu'il en arriverait, reprenant l'histoire de ses amours, dit :*

*«Un jour de fête que le seigneur du château était à la chasse..»*

*Après ces mots il s'arrêta tout court, et dis : «Je ne saurais ; il m'est impossible d'avancer ; il me semble que j'aie derechef la main du destin à la gorge, et que je me sente serrer ; pour Dieu, monsieur, permettez que je me taise. »*

*Eh bien ! Tais-toi, et va demander à la première chaumière que voilà, la demeure du nourricier...*

*C'était à la porte plus bas ; ils y vont, chacun d'eux tenant son cheval par la bride. A l'instant la porte du nourricier s'ouvre, un homme se montre ; le maître de Jacques pousse un cri et porte la*

*main à son épée, l'homme en question en fait autant. Les deux chevaux s'effraient du cliquetis des armes, celui de Jacques casse sa bride et s'échappe, et dans le même instant le cavalier contre lequel son maître se bat est étendu mort sur place. Les paysans du village accourent. Le maître de Jacques se remet prestement en selle et s'éloigne à toutes jambes. On s'empare de Jacques, on lui lie les mains sur le dos, et on le conduit devant le juge du lieu, qui l'envoie en prison. L'homme tué était le chevalier de Saint-Quin, que le hasard avait conduit précisément ce jour-là avec Agathe chez la nourrice de leur enfant. Agathe s'arrache les cheveux sur le cadavre de son amant. Le maître de Jacques est déjà si loin qu'on l'a perdu de vue. Jacques, en allant de la maison du juge à la prison, disait : « Il fallait que cela fût, cela était écrit là-haut... » Et moi, je m'arrête, parce que je vous ai dit de ces deux personnages tout ce que j'en sais. Et les amours de Jacques ? Jacques a dit cent fois qu'il était écrit là-haut qu'il n'en finirait pas l'histoire, et je vois que Jacques avait raison. Je vois, lecteur, que cela vous fâché ; eh bien, reprenez son récit où il l'a laissé, et continuez-le à votre fantaisie, ou bien faites une visite à Mlle Agathe, sachez, le nom du village où Jacques est emprisonné ; voyez Jacques, questionnez-le : il ne se fera pas tirer l'oreille pour vous satisfaire ; cela le désennuiera. D'après des mémoires que j'ai de bonnes raisons de tenir pour suspects, je pourrais peut-être suppléer ce qui manque ici ; mais à quoi bon ? On ne peut s'intéresser qu'à ce qu'on croit vrai. Cependant comme il y aurait de la témérité à prononcer sans un mûr examen sur les entretiens de Jacques le Fataliste et de son maître, ouvrage le plus important qui ait paru depuis le Pantagruel de maître François Rabelais, et la vie et les aventures du Compère Mathieu, je relirai ces mémoires avec toute contention d'esprit et toute l'impartialité dont je suis capable ; et sous huitaine je vous en dirai mon jugement définitif, sauf à me rétracter lorsqu'un plus intelligent que moi me démontrera que je me suis trompé.*

*L'éditeur ajoute : La huitaine est passée. J'ai lu les mémoires en question ; des trois paragraphes que j'y trouve de plus que dans le manuscrit dont je suis le possesseur, le premier et le dernier me paraissent originaux et celui du milieu évidemment interpolé. Voici le premier, qui suppose une seconde lacune dans l'entretien de Jacques et de son maître.*

*Un jour de fête que le seigneur de château était à la chasse et que le reste de ses commensaux étaient allés à la messe de la paroisse, qui en était éloignée d'un bon quart de lieue, Jacques était levé, Denise était assise à côté de lui. Ils gardaient le silence, ils avaient l'air de se boudier, et ils boudaient en effet. Jacques avait tout mis en œuvre pour résoudre Denise à le rendre*

heureux, et Denise avait tenu ferme. Après ce long silence, Jacques, pleurant à chaudes larmes, lui dit d'un ton dur et amer : «C'est que vous ne m'aimez pas..» Denise, dépitée, se lève le prend par le bras, le conduit brusquement vers le bord du lit, s'y assied, et lui dit : «Eh bien ! Monsieur Jacques, faites de la malheureuse Denise tout ce qu'il vous plaira...» Et en disant ces mots, la voilà fondant en pleurs et suffoquée par ses sanglots.

Dites-moi, lecteur, ce que vous eussiez fait à la place de Jacques ? Rien. Eh bien ! C'est ce qu'il fit. Il reconduisit Denise sur sa chaise, se jeta à ses pieds, essuya les pleurs qui coulaient de ses yeux, lui baisa les mains, la consola, la rassura, crut qu'il en était tendrement aimé, et s'en remit à sa tendresse sur le moment qu'il lui plairait de récompenser la sienne. Ce procédé toucha sensiblement Denise.

On objectera peut-être que Jacques, aux pieds de Denise, ne pouvait guère lui essuyer les yeux... à moins que la chaise ne fût fort basse. Le manuscrit ne le dit pas ; mais cela est à supposer.

Voici le second paragraphe, copié de la vie de Tristram Shandy, à moins que l'entretien de Jacques le Fataliste et de son maître ne soit antérieure à cet ouvrage, et que le ministre Sterne ne soit le plagiaire, ce que je ne crois pas, mais par une estime toute particulière de M. Sterne, que je distingue de la plupart des littérateurs de sa nation, dont l'usage assez fréquent est de nous voler et de nous dire des injures.

Une autre fois, c'était le matin, Denise était venue panser Jacques. Tout dormait encore dans le château, Denise s'approcha en tremblant. Arrivée à la porte de Jacques, elle s'arrêta, incertaine si elle entrerait ou non. Elle entra en tremblant ; elle demeura assez longtemps à côté du lit de Jacques sans oser ouvrir les rideaux. Elle les entrouvrit doucement ; elle dit bonjour à Jacques en tremblant ; elle s'informa de sa nuit et de sa santé en tremblant ; Jacques lui dit qu'il n'avait pas fermé l'œil, qu'il avait souffert, et qu'il souffrait encore d'une démangeaison cruelle à son genou. Denise s'offrit à le soulager ; elle une petite pièce de flanelle ; Jacques mit sa jambe hors du lit, et Denise se mit à froter avec sa flanelle au-dessous de la blessure, d'abord avec un doigt, puis avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. Jacques la regardait faire, et s'enivrait d'amour. Puis Denise se mit à froter avec sa flanelle sur la blessure même, dont la cicatrice était encore rouge, d'abord avec un doigt, ensuite avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. Mais ce n'était pas assez d'avoir éteint la démangeaison au-dessous du genou, sur le genou, il fallait encore éteindre au-dessus, où elle ne se faisait sentir que plus vivement. Denise posa

*sa flanelle au-dessus du genou, et se mit à frotter là assez fermement, d'abord avec un doigt, avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. La passion de Jacques, qui n'avait cessé de la regarder, s'accrut à tel point, que, n'y pouvant plus résister, il se précipita sur la main de Denise... et la baisa.*

*Mais ce qui ne laisse aucun doute sur le plagiat, c'est ce qui suit. Le plagiaire ajoute : «Si vous n'êtes pas satisfait de ce que je vous révèle des amours de Jacques, lecteur, faites mieux, j'y consens. De quelque manière que vous vous y preniez, je suis sûr que vous finirez comme moi. –Tu te trompes, insigne calomniateur, je ne finirai point comme toi. Denise fut sage. Et qui est-ce qui vous dit le contraire ? Jacques se précipita sur sa main, et la baisa, sa main. C'est vous qui avez l'esprit corrompu, et qui entendez ce qu'on ne vous dit pas. Eh bien ! Il ne baisa donc que sa main ? Certainement : Jacques avait trop de sens pour abuser de celle dont il voulait faire sa femme, et se préparer une méfiance qui aurait pu empoisonner le reste de sa vie. – Mais il est dit, dans le paragraphe qui précède, que Jacques avait mis tout en œuvre pour déterminer Denise à le rendre heureux. – C'est qu'apparemment il n'en voulait pas encore faire sa femme. »*

*Le troisième paragraphe nous montre Jacques, notre pauvre Fataliste, les fers aux piedset aux mains, étendu sur la paille au fond d'un cachot obscur, se rappelant tout ce qu'il avait retenu des principes de la philosophie de son capitaine, et n'étant pas éloigné de croire qu'il regretterait peut-être un jour cette demeure humide, infecte, ténébreuse, où il avait ses pieds et ses mains à défendre contre les attaques des souris et des rats. On nous apprend qu'au milieu de ses méditations les portes de sa prison et de son cachot sont enfoncées ; qu'il se trouve enrôlé dans la troupe de Mandrin. Cependant la maréchaussée, qui suivait son maître à la piste, l'avait atteint, saisi et constitué dans une autre prison. Il en était sorti par les bons offices du commissaire qui l'avait si bien servi dans sa première aventure, et il vivait retiré depuis deux ou trois mois dans le château de Desglands, lorsque le hasard lui rendit un serviteur presque aussi essentiel à son bonheur que sa montre et sa tabatière. Il ne prenait pas une prise de tabac, il ne regardait pas une fois l'heure qu'il était, qu'il ne dîten soupirant : «Qu'es-tu devenu, mon pauvre Jacques !...»*

*Une nuit le château de Desglands est attaqué par les Mandrins : Jacques reconnaît la demeure de son bienfaiteur et de sa maitresse ; il intercède et garantit le château du pillage. On lit ensuite le détail pathétique de l'entrevue inopinée de Jacques, de son maître, de Desglands, de Denise et de Jeanne.*

- *C'est toi mon ami !*  
*C'est vous, mon cher maître !*  
- *Comment t'es-tu trouvé parmi ces gens-là ?*  
- *Et vous, comment se fait-il que je vous rencontre ici ?*  
- *C'est vous Denise ?*  
- *C'est vous monsieur Jacques ? Combien vous m'avez fait pleurer !...*  
*Pendant Desglands criait : «Qu'on apporte des verres et du vin ; vite, vite, vite : c'est lui qui nous a sauvé la vie à tous... »*  
*Quelques jours après, le vieux concierge du château décéda ; Jacques obtient sa place et épouse Denise, avec laquelle il s'occupe à susciter des disciples à Zenon et à Spinoza, aimé de Desglands, chéri de son maître et adoré de sa femme ; car c'est ainsi qu'il était écrit là-haut.*  
  
*On a voulu me persuader que son maître et Desglandsetaient devenus amoureux de sa femme. Je ne sais ce qui en est, mais je suis sûr qu'il se disait le soir à lui-même : «S'il est écrit là-haut que seras cocu, Jacques, tu auras beau faire, tu le seras ; s'il est écrit au contraire que tu ne le seras pas, ils auront beau faire, tu ne le seras pas ; dors donc mon ami....» et il s'endormait.*

*(PP 313-320)*

Quel objet symbolise la fin des amours de Jacques ? Comme nous pouvons voir qu'il s'agit d'une jarretière, accrochée par Jacques à la jambe de Denise, et qui marque à la fois la déclaration de Jacques.

Ici, nous voyons aussi que Jacques cherche par son stratagème à obtenir l'aveu des sentiments de Denise. Comme dit Béatrice Didier «le fatalisme de Jacques serait la forme philosophique son aliénation» (1).

Et aussi, Jacques envisage que le fils naturel de Saint-Ouin joue un rôle révolutionnaire, destructeur des hiérarchies.

---

(1) Béatrice Didier, *op.cit.*, P.117.

En même temps, le maître écarte naturellement cette hypothèse trop inquiétante pour l'ordre du monde auquel il est attaché.

Il refuse également d'apprécier la plaisanterie que lui a préparée Jacques ; il ne supporte pas la contestation de son autorité «Tu es un dangereux vaurien» (1), déclare-t-il à son valet, montrant ainsi qu'il a compris le sens symbolique de la chute voulue par le serviteur.

D'ailleurs, et comme Diderot, nous trouvons que le maître a considéré la situation d'énonciation.

Réfuter, ce n'est dans un premier temps ni contester, ni nier ; c'est d'abord analyser et écouter la parole de l'autre.

Nous sommes ici à la fin du voyage qui est terminé d'une manière différente, et qu'on se trouve obligé de poser cette question :

Comment le récit principal s'achève-t-il ?

Nous pouvons citer que le récit des deux protagonistes s'achève par retrouver le chevalier de Saint-Ouin par le maître qu'il provoque en duel et tue de son épée, avant la fuite et de laisser Jacques les mains liées derrière le dos, conduit vers la prison qui semblait l'attendre de toute éternité. Et comme dit Line Carpentier «Le roman s'achève avec la fin des amours de Jacques ; c'est donc son histoire qui constitue l'intrigue principale, et non celle de son maître, dont la conclusion a eu lieu avec la mort de Saint-Ouin» (2).

---

(1) Denis Diderot, *op.cit.*, P.313.

(1) Line Carpentier, *op.cit.*, P.101.

Et aussi, comme nous pouvons voir Kao Yi-Chen où il dit « La structure du roman s'appuie sur le voyage qui se termine par le duel du maître et du chevalier de Saint-Ouin»(1).

D'une part, l'histoire de Jacques trouve son dénouement après l'histoire du maître, et le roman s'achève sur ce dénouement.

Tout se passe donc comme si l'histoire de Jacques constituait l'intrigue principale de l'œuvre.

Ainsi, le roman précieux (appelé parce que l'amour y était considéré comme un sentiment élevé, qui donnait du prix, de la valeur morale aux amants) s'était fait une spécialité de ce type d'histoire.

Or, Jacques le fataliste apparaît bien comme un roman d'amour. Le récit des amours de Jacques en forme la trame toujours interrompue, et toujours reprise jusqu'au dénouement. Mais cet amour n'a rien d'élevé ni de sublime, ni Jacques ni Denise ne sont des héros parfaits.

En effet, il faut noter que le voyage n'est pas lié à un but précis. Cette séparation sera finalement la dernière, et Diderot choisit de mettre un terme au récit de la façon la moins conventionnelle qui soit. Comme nous voyons Philippe Ségura dit « La fuite du maître devient le prétexte pour ne pas donner à son texte quelque fin romanesque que ce soit»(2).

Pourquoi l'auteur a-t-il laissé la fin ouverte pour trois choix ?

En outre de l'absence de la fin significative, nous voyons que le choix donné au

---

(1) In, Kao Yi-Chen, **Jacques le fataliste à Jacques et son maître ...**

**Adaptation ou variation ?** *Mémoires de Maîtrise, Université Nationale Centrale, Département de français, juin.2005, P.12.*

(2) *Philippe Ségura, op.cit., P.67.*

lecteur entre trois fins qui sont proposées, lui laisse toute la responsabilité de la conclusion.

Ainsi que ces trois versions que Diderot donne de ce dénouement suggèrent qu'il s'agit d'une illusion : pas plus que l'histoire du maître, celle de Jacques ne représente l'intrigue principale.

Nous soulignons, contrairement aux lois du genre, que le roman ne s'achève pas sur une vision idyllique.

Et comme dit Hubert Curial «Jacques le fataliste renferme bien plusieurs histoires d'amour ; mais aucune n'est vraiment ni exaltante ni émouvante»(1),et aussi, on voit Philippe Ségura dit «chez Diderot, la forme dialoguée aboutit à un refus de choisir et laisse la fin ouverte»(2).

Au fait du plagiat, Diderot s'est inspiré de Rabelais : Jacques glorifie tous les plaisirs de la vie tels que nourriture et vin.

Il accorde une grande importance au corps et à la quête du plaisir-histoires grivoises maladie de Jacques.

D'une part, et pour le texte de Sterne Shandy, il est l'une des plus évidentes sources de Jacques le fataliste. TristameShady fait l'objet d'un récit principal interrompu par de multiples digressions et d'échanges directs avec le lecteur.

Dans Jacques le fataliste, les histoires restent inachevées et les autres trouvent leur écho plus loin. Et le narrateur participe aux conversations de multiples voix entremêlées.

---

(1) Hubert Curial, *op.cit.*, P.90.

(2) Philippe Ségura, *op.cit.*, P.86.

Comme nous voyons Kundera Milan dit «Les différences entre Tristan Shandy et Jacques le fataliste ne sont d'ailleurs pas moins importantes que les ressemblances»(1). Pour les trois paragraphes que Diderot propose : nous pouvons dire que le premier montre une scène de badinage amoureux entre Jacques et Denise, qui s'achève sur une promesse de mariage, il s'agit là d'une scène du roman d'amour.

Le second est présenté, un plagiat avoué de l'œuvre de Sterne, comme nous l'avons vu, il renoue avec le fil conducteur initial, puisque, nous l'avons vu, le début du roman est également directement issu de ce texte.

Le troisième est de nature plus nettement romanesque, réunissant tous les personnages dans une fin d'un conte.

Nous soulignons aussi que la dernière image montre Jacques aimé de Desglans, chéri de son maître et adoré de sa femme, car c'est ainsi qu'il est écrit là-haut, s'endormant dans la philosophie de son capitaine, dans une image de fin paisible où, selon la formule «Tout est bien qui finit bien».

Il faut noter ici, que la présentation de Jacques comme philosophe s'est effectuée de trois façons : directement, dans l'action même du roman ; indirectement par l'exposé de sa doctrine ; et gaiment, par un jeu d'allusions littéraires. En effet, le fatalisme suppose que nous croyons en un Dieu, auteur du «grandrouleau», maître de notre destin.

---

(1) *Kundera Milan, Jacques et son maître, hommage à Denis Diderot en trois actes*, Gallimard, Paris, 1981, P.18.

Jacques ne cesse au contraire d'affirmer son manque de foi. Comme dit Hubert Curial «le fatalisme de Jacques, si ambigu soit-il, ne se limite pas au domaine des idées et de la spéculation intellectuelle»(1).

En réalité, Jacques n'est pas fataliste ; il se comporte en homme soucieux du bien et du mal, conscient des résultats, probables de son action et désireux d'agir pour le mieux en tout moment. Jacques est en fait beaucoup plus proche de la philosophie de Diderot qu'il ne semble à première vue.

Ainsi, le fatalisme est présenté à travers l'ouvrage comme une doctrine à la fois stupide et impossible à mettre en pratique puisque Jacques lui-même n'agit pas en fataliste.

En effet, Diderot, en philosophe athéomatérialiste, pense que tout ce qui se passe dans le monde réel est explicable rationnellement par des lois scientifiques. Le monde est donc bien gouverné par une nécessité, c'est-à-dire un enchaînement d'événements liés entre eux par une causalité inéluctable, mais, cette nécessité ne résulte pas d'un « grand rouleau», comme l'affirme Jacques ; elle n'est pas «écrit là-haut», mais, résulte des lois naturelles de la biologie ou de la physique. Cette doctrine est appelée déterminisme même si l'usage du mot, apparu au début du dix-neuvième siècle quelques années après la mort de Diderot est ici anachronique.

Si Jacques est désigné comme fataliste, c'est parce qu'il attribue les causes des événements à un «grand rouleau», écrit par un auteur tout-puissant,

---

(1) Hubert Curial, *op.cit.*, P.75.

mais sa manière d'agir montre qu'il cherche à établir des liens rationnels entre les événements auxquels il est confronté et à agir en conséquence.

D'ailleurs, le titre du roman de Diderot donne le premier rôle au valet, c'est bel et bien Jacques le fataliste et son maître, et non l'inverse.

Comme nous pouvons voir Philippe Ségura dit «Le maître et le valet ne peuvent exister l'un sans l'autre, au sein de ce roman tout entier fondé sur leur complicité à raconter ou entendre des histoires»(1).

Ainsi, nous soulignons que Jacques apparaît en tête de titre. Il est présenté à son maître qui est d'ailleurs réduit à sa seule fonction sociale face à lui, d'où l'importance que revêt l'adjectif possible «son».

Et aussi, la relation entre le maître et le valet est très libre, dégagée des schémas sociaux. Jacques accepte d'être battu la première nuit, puis se révolte la deuxième fois où son maître tente de le battre et finalement le menace de s'en aller. D'une part, le maître prend conscience de son attachement à son valet, et la relation de servitude s'inverse : Jacques est traité en ami, et prend clairement l'avantage sur son maître au cours du roman. Celle-ci sera finalement contraint de se reconnaître soumis à son valet. Jacques s'inscrit dans la lignée des valets bavards comme Sganarelle de Molière et annonce aussi : Le figaro de Beaumarchais par son insolence et sa virtuosité verbale. Comme dit Kundera Milan «Dans toute l'histoire du roman mondial, Jacques le fataliste est le refus le plus radical et de l'illusion réaliste et de l'esthétique du roman dit psychologique» (2).

---

(1) Philippe Ségura, *op.cit.* , P.100.

(2) Kundera Milan, *op.cit.*, P.20.

Nous pouvons dire que par la présence du maître qui permet de placer Jacques face à ses propres contradictions, et par les jugements de l'auteur sur les opinions de Jacques, le texte reflète finalement les grandes interrogations philosophiques de son temps qu'il n'assène de vérité absolue.

En ce sens, il rejoint bien la philosophie des lumières tout en offrant à son auteur l'occasion d'un véritable exercice de style pour faire coïncider l'écriture du roman avec la philosophie qu'il met en jeu.

Est-ce que Jacques le fataliste est considéré comme une démonstration du fatalisme ou une attaque contre le fatalisme ?

Nous pouvons noter que Jacques le fataliste n'est pas une démonstration de la vérité, du fatalisme, au contraire, le fatalisme y est présenté d'une façon très critique. Par ailleurs, l'ambiguïté et la richesse de l'œuvre viennent de ce que l'on peut défendre les deux thèses.

En effet, le roman défend l'intérêt de la réflexion philosophique, mais, il nous invite aussi à ne pas adhérer totalement à un système. Il faut surtout conserver le sens de l'humour : toutes ces spéculations ne sont souvent que des « balivernes ». Nous voyons que Béatrice Didier dit « Diderot charge essentiellement le personnage de Jacques de défendre cette thèse, mais fait de ce personnage un pâton comique et incertain qui répète des propos où se mêlent un spinozisme primaire hérité du capitaine et des superstitions populaires » (1). Il est clair que Diderot veut bien faire de son roman une réflexion théorique de critique sur le genre romanesque, dont les procédés sont démontés et exhibés.

---

(1) Béatrice Didier, *op.cit.*, P.118.

Au fait du rapport qui existe entre le château allégorique du début et le château où Jacques est transporté comme par magie au moment où il va être abandonné par le médecin, on remarque que l'importance des étapes semble diminuer à mesure que le texte progresse, et qu'on ne sait guère de quelle nature sont les derniers gîtes de Jacques et de son maître.

Alors, et après que nous avons examiné le comportement de Jacques avec ce qu'il dit et fait, on note que Jacques est sans doute le porte-parole de l'auteur ; et comme on peut voir Béatrice Didier dit «La voix de Jacques n'est qu'une des voix de Diderot»(1).

Enfin, nous arrivons pour la dernière scène où nous trouvons que Jacques a acquis un emploi comme concierge dans le château, et que nous considérons le retour en arrière dans la vie de Jacques, quand il a travaillé comme valet dans plusieurs maisons, comme dit Béatrice Didier « La fin du voyage pourrait signifier un retour à l'ordre social» (2).

---

(2) *Ibid*, P.53.

(3) *Ibid*, P.79.

## Bibliographie

- 1) Hubert Curial, profil d'une œuvre, Jacques le fataliste, Hatier, Paris, 2001, 127p.
- 2) Philippe Ségura, 40 questions 40 réponses 4 études, ellipses, Paris, 2006, 104 p.
- 3) Denis Diderot, Jacques le fataliste et son maître, roman, Flammarion, Paris, 1997, 320 p.
- 4) Béatrice Didier, Jacques le fataliste et son maître de Diderot, commenté, Gallimard, Paris, 1998, 202 p.
- 5) Barbra K. Toumarkine, Diderot Jacques le fataliste et son maître, présentation, Flammarion, Paris, 1997, 355 p.
- 6) Line Carpentier, Jacques le fataliste, Denis Diderot, Balises, Nathan, Paris, 1989, 127 p.
- 7) Kundera Milan, Jacques le fataliste et son maître, hommage à Denis Diderot en trois actes, Gallimard, Paris, 1981, 138 p.
- 8) [www.uclouvain.be](http://www.uclouvain.be) , Kao Yi-Chen, de Jacques le fataliste à Jacques et son maître ... adaptation ou variation ?, Université Nationale Centrale, département de français, mémoires de maitrise, juin, 2005, 93 p.
- 9) [www.Lettres.ac.amiens.fr](http://www.Lettres.ac.amiens.fr), Madame Sylviane Albertain-Coppola, conférenceprononcée au CRDP d'Amiens, le 11 janvier, 2006, 23p.
- 10) [www.classique.uqac.ca](http://www.classique.uqac.ca), Daniel Mornet, la penséefrançaise au XVIIIe siècle (1878-1954), collection A. Colin, n°81, de la librairie Armand Colin, Paris, 1926, 254 p.

- 11) [www.herodote.net](http://www.herodote.net), Henri Sée, la pensée économique et sociale au XVIIIe siècle, collection Armand Colin, section d'histoire et science économique, librairie Armand Colin, Paris, première édition, 1925, 167p.
- 12) [www.is.muni.cz](http://www.is.muni.cz), Hana Vasela, le jeu de narration, étude comparée de Jacques le fataliste et son maître et Jacques et son maître, mémoire de master, Bruno, Paris, 2010, 86 p.
- 13) [www.applis.univ-tours.fr](http://www.applis.univ-tours.fr), Raid Jabbar Habib, les conceptions de l'aventure dans l'œuvre romanesque de Diderot, Université François-Rabelais de Tours, thèse doctorat, le : 01 avril 2010, 326 p.

## خلاصة

تبدأ رواية جاك القدري و معلمه ، بحديث فلسفي بين جاك الشخصية الرئيسية و بين معلمه و هما ترتحلان لوجهة ليتركها الراوي غامضة .

خلال الحديث يعلن جان عن إيمانه المطلق بان كل شيء يحدث لنا سواء كان خيرا او شر مدون سلفا في لفافة كبيرة في السماء.

و لتبديد ملل الرحلة يضطر يطلب من معلمه ان يروي له قصة غرامية لكن هذه القصة غالبا ما كانت تقاطع من قبل شخصيات اخرى و حوادث عديدة.

ثمة شخص يقاطع جاك و معلمه و جميع شخصيات الرواية بطريقة مستفزة ، هذا الشخص ليس الا ديدرو و ما يقوم به في هذه الرواية يشبه تماما ما يفعله القدر ، حيث يتحكم لمصائر ابطال الرواية و يحركهم كيف يشاء.

فيما يتعلق بالكاتب ديني ديدرو ، فقد كان و لا يزال واحدا من كبار مفكري العصر التنويري و الذي كان الاكثر موسوعة من بين كل المفكرين و الكتاب التنويريين في القرن الثامن عشر.

فديدرو كان مثل معلم الرسم الحقيقي في مدرسي متخيله، ثم في بداية كتاباته الى وضع مخطط تدريجي و تفصيلي لسلم الفنون من الرسم الى كمية الضوء و الظل الى فكرة استخراج الالوان.

دينني ديدرو كان يفضل و يميل دائما في كتاباته الى النزعة الواقعية ، فقد كان يريد دائما ان يحاكي شيئا اخر غير الطبيعة.

ايضا كانت حياته مكرسة كليا للفكر و العلم كما كان يتمتع بقدرة هائلة على الاستفزاز و بخاصة انطلاقا من مضمون بعض الكتب التي حرمتها الكنيسة.

من جهة اخرى ، جاك القدرى ليس رواية تقليدية في المجلد ، بل هي رواية تسعى الى انشاء نقد من النوع الروائي و الذي بدوره يحاكي بطريقة سافرة التقنيات الاكثر شيوعا في الوراثة ، حيث انها تكسر فكرة الوراثة الواهية .

نستطيع القول بان هذه الوراثة بتركيبيتها الحالية تبحث عن تبديد فكرة الوراثة الشائعة في ذلك الوقت، الا وهي رواية الحب ، وهو ما يؤيد الخلاصة العذبة ، ايضا هي عبارة عن رواية غرامية فاسقة ، رواية فروسية و مغامرة و ذلك بحجب الخيال وراء تأكيد المصادقية و بتبنيه لمبدأ الواقعية .

فيما يتعلق بالبعد الموسيقي ، فإن النص يثري بعدد كبير من المشاهد ذات المعنى المجازي ، كما اننا نلاحظ أن الجمل تنساب من نفسها.

كذلك فإننا نلاحظ بأن هذه الوراثة تحمل مؤشرات اهتمام الكاتب ديدرو بالمرسح ، و الذي هو أقل سردية من كونها حوارية ، و ذلك عن طريق نوعية ( ديدسكالييه) التي تحل في أغلب الأوقات محل الأهمية المعطاء للإيماءات.

نلاحظ ايضا بأن هذه الوراثة تذكر في الواقع هجاء العصور القديمة ، فهي عبارة عن نوع من الألعاب النارية المتعددة الالوان ، حيث كل شكل يترك المجال للشكل الآخر ، فيما قد يظهر لعيون البعض على انه اكبر فوضى ، و هنا نجد التأثير الانشائي للكاتب ، و هذا ما نعتبره عمل حديث يكون الحوار فيه مميزا و يهدف إلى السماح لوجهات النظر أن تلتقي و تطرح أسئلة فلسفية.

هذه الوراثة هي رواية ساخرة ايضا حيث يمكننا أن نشاهد بأن الكاتب لا يقتصر على تدوين الاحداث العامة بالوراثة فقط، بل يسعى إلى التبيين بجلاء و بطريقة سافرة عن أنواع الكتابات و الاشكال الخاصة للوراثة ليرسم اهم صور اكثر هزلية ، و من ناحية اخرى فان الكاتب يقوم باختيار الاسلوب الادبي الذي يمكنه من التخمين الطبيعي لإمكان التي تدور حول مواضيع القدرى الخاصة ، كما أن هذا العمل الأدبي يكرس نظرة جديدة للمجتمع و التي يمكن أن ندركها في علاقات جاك مع سيده.



# سلوك الشخصية الرئيسية في رواية جاك القديري

## للكاتب دوني دييرو

قدمت من قبل :

بركات عمر بركات

تحت اشراف :

د. على محمد الشويهيدي

قدمت هذه الرسالة استكمالاً لمتطلبات الحصول على درجة

الماجستير في اللغة الفرنسية

جامعة بنغازي

كلية الآداب

أبريل 2017